

Université de Poitiers
Faculté de Médecine et Pharmacie

ANNÉE 2016

Thèse n°

THESE
POUR LE DIPLOME D'ETAT
DE DOCTEUR EN MEDECINE
(décret du 16 janvier 2004)

MEMOIRE
du DIPLOME D'ETUDES SPECIALISEES
DE PSYCHIATRIE
(décret du 10 septembre 1990)

présentée et soutenue publiquement
le 21 octobre, 2016 à Poitiers
par **Monsieur Adrien Lenjalley**

Processus adolescent et engagement des jeunes radicalisés : clés de compréhension
Étude pilote dans le cadre d'une recherche action pour la prévention de la radicalisation

Composition du Jury

Président : Monsieur le Professeur Ludovic Gicquel

Membres : Monsieur le Professeur Nematollah Jaafari
Madame le Professeur Marie-Rose Moro
Madame le Docteur Rahmethnissah Radjack

Directeur de thèse : Madame le Docteur Rahmethnissah Radjack

Lenjalley Adrien		
<i>Processus adolescent et engagement des jeunes radicalisés : clés de compréhension</i> Étude pilote dans le cadre d'une recherche action pour la prévention de la radicalisation		
Thèse de médecine	Poitiers	2016
<u>RESUME :</u> Le terrorisme djihadiste a pris une nouvelle forme depuis quelques années. L'Occident est relativement peu touché en comparaison des pays musulmans, pourtant la préoccupation est aujourd'hui majeure et anime les débats politiques et universitaires en France. La littérature scientifique s'est très largement penchée sur la question du terrorisme, et différents modèles de compréhension psycho-comportementaux ont émergé pour tenter d'expliquer la radicalisation. Aucun n'est réellement satisfaisant et ne permet d'appréhender le phénomène dans toute sa complexité. En effet, il semble difficile de synthétiser les approches historiques, sociologique, criminologique et psychologique. Sur ce dernier point, les chercheurs du monde entier s'accordent sur l'absence de psychopathologie du terrorisme. Pourtant deux éléments interrogent : l'âge de ces jeunes qui partent faire le djihad, et la forte proportion d'adolescents convertis sans racines culturelles liées à l'islam. De ce constat est né le désir de comprendre en quoi le processus de radicalisation s'inscrit dans le processus adolescent. L'adolescence est une période de grande vulnérabilité sur le plan identitaire. Le dégageant des figures d'attachement et la recherche d'étayage sur le groupe de pairs sont des enjeux essentiels particulièrement bien exploités par les recruteurs du djihad. L'objectif de ce travail est de faire émerger des connaissances théoriques sur la question de la radicalisation adolescente en France. Pour cela, nous avons constitué un groupe de recherche à la Maison de Solenn de l'hôpital Cochin à Paris qui interroge la place de l'engagement chez les jeunes. Le travail présenté ici est une étude pilote qualitative phénoménologique sur les représentations des parents et des adolescents concernant la conversion du jeune à l'islam. Les entretiens se sont déroulés sous la forme d'évaluations pédopsychiatriques classiques et le matériel verbal a été analysé transversalement en utilisant l'<i>Interpretative Phenomenological Analysis</i> (IPA). Les principaux résultats inscrivent l'engagement religieux dans une dynamique relationnelle parent-enfant et dans la construction d'un rapport à soi et au monde. L'engagement apparaît donc ici comme une modalité d'expression de l'adolescence et du processus de séparation-individuation.		
<u>MOTS CLES :</u> radicalisation, terrorisme, adolescence, psychiatrie, recherche qualitative		
<u>JURY :</u> <u>Président</u> : Monsieur le Professeur Ludovic Gicquel <u>Membres</u> : Monsieur le Professeur Nematollah Jaafari Madame le Professeur Marie-Rose Moro Madame le Docteur Rahmethnissah Radjack <u>Directeur de thèse</u> : Madame le Docteur Rahmethnissah Radjack		
<u>DATE DE LA SOUTENANCE :</u>		Le 21 octobre 2016

Université de Poitiers
Faculté de Médecine et Pharmacie

ANNEE 2016

Thèse n°

THESE
POUR LE DIPLOME D'ETAT
DE DOCTEUR EN MEDECINE
(décret du 16 janvier 2004)

MEMOIRE
du DIPLOME D'ETUDES SPECIALISEES
DE PSYCHIATRIE
(décret du 10 septembre 1990)

présentée et soutenue publiquement
le 21, octobre, 2016 à Poitiers
par **Monsieur Adrien Lenjalley**

Processus adolescent et engagement des jeunes radicalisés : clés de compréhension
Étude pilote dans le cadre d'une recherche action pour la prévention de la radicalisation

Composition du Jury

Président : Monsieur le Professeur Ludovic Gicquel

Membres : Monsieur le Professeur Nematollah Jaafari
Madame le Professeur Marie-Rose Moro
Madame le Docteur Rahmethnissah Radjack

Directeur de thèse : Madame le Docteur Rahmethnissah Radjack

Le Doyen,

Année universitaire 2016 - 2017

LISTE DES ENSEIGNANTS DE MEDECINE

Professeurs des Universités-Praticiens Hospitaliers

- AGIUS Gérard, bactériologie-virologie (surnombre jusqu'en 08/2018)
- ALLAL Joseph, thérapeutique
- BATAILLE Benoît, neurochirurgie
- BRIDOUX Frank, néphrologie
- BURUOIA Christophe, bactériologie – virologie
- CARRETIER Michel, chirurgie générale
- CHEZE-LE REST Catherine, biophysique et médecine nucléaire
- CHRISTIAENS Luc, cardiologie
- CORBI Pierre, chirurgie thoracique et cardio-vasculaire
- DAHYOT-FIZELIER Claire, anesthésiologie – réanimation
- DEBAENE Bertrand, anesthésiologie réanimation
- DEBIAIS Françoise, rhumatologie
- DROUOT Xavier, physiologie
- DUFOUR Xavier, Oto-Rhino-Laryngologie
- FAURE Jean-Pierre, anatomie
- FRITEL Xavier, gynécologie-obstétrique
- GAYET Louis-Etienne, chirurgie orthopédique et traumatologique
- GICQUEL Ludovic, pédopsychiatrie
- GILBERT Brigitte, génétique
- GOMBERT Jean-Marc, immunologie
- GOUJON Jean-Michel, anatomie et cytologie pathologiques
- GUILHOT-GAUDEFFROY François, hématologie et transfusion (surnombre jusqu'en 08/2019)
- GUILLEVIN Rémy, radiologie et imagerie médicale
- HADJADJ Samy, endocrinologie, diabète et maladies métaboliques
- HAUET Thierry, biochimie et biologie moléculaire
- HERPIN Daniel, cardiologie
- HOUETO Jean-Luc, neurologie
- INGRAND Pierre, biostatistiques, informatique médicale
- JAAFARI Nematollah, psychiatrie d'adultes
- JABER Mohamed, cytologie et histologie
- JAYLE Christophe, chirurgie thoracique et cardio-vasculaire
- KARAYAN-TAPON Lucie, cancérologie
- KEMOUN Gilles, médecine physique et de réadaptation (en détachement)
- KITZIS Alain, biologie cellulaire (surnombre jusqu'en 08/2018)
- KRAIMPS Jean-Louis, chirurgie générale
- LECRON Jean-Claude, biochimie et biologie moléculaire
- LELEU Xavier, hématologie
- LEVARD Guillaume, chirurgie infantile
- LEVEQUE Nicolas, bactériologie-virologie
- LEVEZIEL Nicolas, ophtalmologie
- LEVILLAIN Pierre, anatomie et cytologie pathologiques (surnombre jusqu'en 08/2018)
- MACCHI Laurent, hématologie
- MARECHAUD Richard, médecine interne
- MAUCO Gérard, biochimie et biologie moléculaire (surnombre jusqu'en 08/2017)
- MEURICE Jean-Claude, pneumologie
- MIGEOT Virginie, santé publique
- MILLOT Frédéric, pédiatrie, oncologie pédiatrique
- MIMOZ Olivier, anesthésiologie – réanimation
- NEAU Jean-Philippe, neurologie

- ORIOU Denis, pédiatrie
- PACCALIN Marc, gériatrie
- PERAULT Marie-Christine, pharmacologie clinique
- PERDRISOT Rémy, biophysique et médecine nucléaire
- PIERRE Fabrice, gynécologie et obstétrique
- PRIES Pierre, chirurgie orthopédique et traumatologique
- RICCO Jean-Baptiste, chirurgie vasculaire
- RICHER Jean-Pierre, anatomie
- RIGAUD Philippe, neurochirurgie
- ROBERT René, réanimation
- ROBLOT France, maladies infectieuses, maladies tropicales
- ROBLOT Pascal, médecine interne
- RODIER Marie-Hélène, parasitologie et mycologie
- SENON Jean-Louis, psychiatrie d'adultes (surnombre jusqu'en 08/2017)
- SILVAIN Christine, hépato-gastro-entérologie
- SOLAU-GERVAIS Elisabeth, rhumatologie
- TASU Jean-Pierre, radiologie et imagerie médicale
- THIERRY Antoine, néphrologie
- THILLE Arnaud, réanimation
- TOUGERON David, gastro-entérologie
- TOURANI Jean-Marc, cancérologie
- WAGER Michel, neurochirurgie

Maîtres de Conférences des Universités-Praticiens Hospitaliers

- ALBOUY-LLATY Marion, santé publique
- BEBY-DEFAUX Agnès, bactériologie – virologie
- BEN-BRIK Eric, médecine du travail
- BILAN Frédéric, génétique
- BOURMEYSTER Nicolas, biologie cellulaire
- CASTEL Olivier, bactériologie – virologie – hygiène
- CREMNITER Julie, bactériologie – virologie
- DIAZ Véronique, physiologie
- FAVREAU Frédéric, biochimie et biologie moléculaire
- FEIGERLOVA Eva, endocrinologie, diabète et maladies métaboliques
- FRASCA Denis, anesthésiologie – réanimation
- FROUIN Eric, anatomie et cytologie pathologiques
- HURET Jean-Loup, génétique
- LAFAY Claire, pharmacologie clinique
- PERRAUD Estelle, parasitologie et mycologie
- RAMMAERT-PALTRIE Blandine, maladies infectieuses
- SAPANET Michel, médecine légale
- SCHNEIDER Fabrice, chirurgie vasculaire
- THUILLIER Raphaël, biochimie et biologie moléculaire

Professeur des universités de médecine générale

- BINDER Philippe
- GOMES DA CUNHA José

Maître de conférences des universités de médecine générale

- BOUSSAGEON Rémy

Professeur associé des disciplines médicales

- ROULLET Bernard, radiothérapie

Professeurs associés de médecine générale

- BIRAULT François
- VALETTE Thierry

Maîtres de Conférences associés de médecine générale

- AUDIER Pascal
- ARCHAMBAULT Pierrick
- BRABANT Yann
- FRECHE Bernard
- GIRARDEAU Stéphane
- GRANDCOLIN Stéphanie
- PARTHENAY Pascal
- VICTOR-CHAPLET Valérie

Enseignants d'Anglais

- DEBAIL Didier, professeur certifié
- DHAR Pujasree, maître de langue étrangère
- ELLIOTT Margaret, contractuelle enseignante

Professeurs émérites

- EUGENE Michel, physiologie (08/2019)
- GIL Roger, neurologie (08/2017)
- MARCELLI Daniel, pédopsychiatrie (08/2017)
- MENU Paul, chirurgie thoracique et cardio-vasculaire (08/2017)
- POURRAT Olivier, médecine interne (08/2018)
- TOUCHARD Guy, néphrologie (08/2018)

Professeurs et Maîtres de Conférences honoraires

- ALCALAY Michel, rhumatologie
- ARIES Jacques, anesthésiologie-réanimation
- BABIN Michèle, anatomie et cytologie pathologiques
- BABIN Philippe, anatomie et cytologie pathologiques
- BARBIER Jacques, chirurgie générale (ex-émérite)
- BARRIERE Michel, biochimie et biologie moléculaire
- BECQ-GIRAUDON Bertrand, maladies infectieuses, maladies tropicales (ex-émérite)
- BEGON François, biophysique, médecine nucléaire
- BOINOT Catherine, hématologie – transfusion
- BONToux Daniel, rhumatologie (ex-émérite)
- BURIN Pierre, histologie
- CASTETS Monique, bactériologie – virologie – hygiène
- CAVELLIER Jean-François, biophysique et médecine nucléaire
- CHANSIGAUD Jean-Pierre, biologie du développement et de la reproduction
- CLARAC Jean-Pierre, chirurgie orthopédique
- DABAN Alain, cancérologie radiothérapie (ex-émérite)
- DAGREGORIO Guy, chirurgie plastique et reconstructrice
- DESMAREST Marie-Cécile, hématologie
- DEMANGE Jean, cardiologie et maladies vasculaires
- DORE Bertrand, urologie (ex-émérite)
- FAUCHERE Jean-Louis, bactériologie-virologie (ex-émérite)
- FONTANEL Jean-Pierre, Oto-Rhino Laryngologie (ex-émérite)
- GRIGNON Bernadette, bactériologie
- GUILLARD Olivier, biochimie et biologie moléculaire
- GUILLET Gérard, dermatologie
- JACQUEMIN Jean-Louis, parasitologie et mycologie médicale
- KAMINA Pierre, anatomie (ex-émérite)
- KLOSSEK Jean-Michel, Oto-Rhino-Laryngologie
- LAPIERRE Françoise, neurochirurgie (ex-émérite)
- LARSEN Christian-Jacques, biochimie et biologie moléculaire
- MAGNIN Guillaume, gynécologie-obstétrique (ex-émérite)
- MAIN de BOISSIERE Alain, pédiatrie
- MARILLAUD Albert, physiologie
- MORICHAU-BEAUCHANT Michel, hépato-gastro-entérologie
- MORIN Michel, radiologie, imagerie médicale
- PAQUEREAU Joël, physiologie
- POINTREAU Philippe, biochimie
- REISS Daniel, biochimie
- RIDEAU Yves, anatomie
- SULTAN Yvette, hématologie et transfusion
- TALLINEAU Claude, biochimie et biologie moléculaire
- TANZER Joseph, hématologie et transfusion (ex-émérite)
- VANDERMARCO Guy, radiologie et imagerie médicale

À Léon

À maman

...

À NOTRE MAÎTRE ET PRÉSIDENT DE THÈSE,

Monsieur le Professeur Ludovic Gicquel.

Professeur des universités en Psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent

Faculté de médecine de Poitiers

Vous nous faites l'honneur de présider notre jury.

Vous avez accompagné nos études, et nous avons apprécié la richesse de votre enseignement et votre disponibilité jamais démenties.

Nous sommes sensibles à l'honneur que vous nous faites en acceptant de présider cette thèse.

Nous vous témoignons pour cela notre sincère reconnaissance et notre profond respect.

À NOTRE MAÎTRE ET JUGE,

Monsieur le Professeur Nematollah Jaafari
Professeur des Universités en psychiatrie
Faculté de médecine de Poitiers

Vous nous faites l'honneur de faire partie de ce jury de thèse.

Pour votre attention et
l'appréciation de ce travail, soyez assuré de nos sincères remerciements.

À NOTRE MAÎTRE ET JUGE,

Madame le Professeur Marie-Rose Moro

Professeur des Universités en psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent

Université Paris-Descartes

Vous nous avez fait l'honneur de juger notre travail.

Nous avons eu l'immense honneur d'apprendre et de travailler sous votre supervision.

Vous nous avez transmis votre passion et amour des adolescents.

Pour cela veuillez trouver ici l'expression de notre vive reconnaissance et de notre
profonde admiration.

À NOTRE MAÎTRE ET JUGE,

Madame le Docteur Rahmethnissah Radjack

Praticien hospitalier à la Maison de Solenn de l'hôpital Cochin à Paris

Nous avons eu l'immense privilège de travailler sous votre direction.

Vous nous avez transmis votre passion de la recherche.

Vous nous avez soutenus avec beaucoup de rigueur, de patience et de bienveillance
durant ce travail.

Vos conseils nous ont toujours été précieux.

Nous nous réjouissons de pouvoir continuer avec vous ce travail entamé.

Soyez assurée de notre grande admiration et de nos profonds remerciements.

Merci à l'équipe de recherche qui nous accompagne dans ce travail, merci au centre Babel.

Aux médecins ayant marqué ces quatre années d'internat :

Le Docteur Richard pour sa bienveillance au premier semestre.

Merci aux équipes médicales du secteur 1 de l'hôpital Henri Laborit : le Docteur Guyonnet, le Docteur Lafaurie, le Docteur Chevalier, le Docteur Sautel...

Merci aux équipes médicales de la Maison de Solenn, particulièrement au Docteur Gal, au Docteur Lachal, au Docteur Blanchet et au Docteur Lefèvre.

Merci aux équipes médicales du service des post-urgences de La Rochelle : le Docteur Guionnet, le Docteur Saint-Martin et le Docteur Mesplede.

Merci aux équipes médicales de l'intersecteur Adolescent de La Rochelle : le Docteur Gauffeny, le Docteur Milcent et le Docteur Thébault.

Vos enseignements marqueront mon exercice futur...

Merci à mes deux amours :

Léon pour le bonheur de sentir ton souffle et la profonde émotion avec laquelle je me perds dans ton regard...

Carole pour m'avoir appris à aimer. Merci du temps passé à lire et relire cette thèse, jugulant mon angoisse sans jamais donner signe de lassitude.

Merci à ma famille : Mon père pour sa croyance en moi au-delà de la raison, Lise pour son attention discrète et permanente et Marie-Laure pour ta bienveillance et tes relectures salvatrices. Merci aussi à Julie de m'avoir fait aimer penser.

Merci à Jean pour sa fraternité...

Merci à Céline, Paul, Anne, Olivier, Titouan et Matéo...

Merci à mes amis : Ronan, Luc, Lucas, Charles, Sam, Fred...

Merci aux rencontres faites pendant cet internat : Etienne, Mona, Joëlle, Marc, Jamal, Marion, Marjolaine, Adèle...

Table des matières

Introduction.....	5
1. Cartographie du terrorisme : inégalité de traitement.....	8
1.1 Terrorisme dans le monde.....	8
1.2 Terrorisme en Occident.....	10
2. Données historiques : De la Révolution française à Daesh.....	12
2.1 Histoire terrorisme moderne en France.....	13
2.1.1 Le terrorisme anarchiste.....	13
2.1.2 Le terrorisme en lien avec la guerre d'Algérie.....	14
2.2 Idéologie du djihadisme et émergence du terrorisme islamiste.....	16
2.2.1 Le djihad.....	16
2.2.2 Wahhabisme et émergence d'Al-Qaïda.....	18
2.2.3 Des révolutions arabes à Daesh.....	20
3. Données de la littérature internationale concernant la radicalisation.....	23
3.1 Définition de la radicalisation.....	23
3.2 Les vecteurs de radicalisation.....	24
3.2.1 Conditions sociales et facteurs de risque de radicalisation.....	24
3.2.2 Les moyens.....	25
3.2.2.1 Internet.....	25
3.2.2.2 Prison.....	28
3.2.2.3 Mosquée.....	28
3.3 Différentes modélisation du processus de radicalisation.....	28
3.3.1 Modèle de Fathali M. Moghaddam.....	29
3.3.2 Modèle du Centre de prévention des dérives sectaires liées à l'islam (CPDSI)	31
3.3.3 Modèle de Marc Sageman.....	33
3.3.4 Modèle de Clark McCauley et Sophia Moskalenko.....	34
3.4 Terrorisme et pathologie mentale.....	37

3.4.1	Terrorisme et troubles de la personnalité.....	37
3.4.2	Terrorisme et suicide	41
3.4.3	La question des loups solitaires	42
4.	Stratégies européennes de prévention de la radicalisation.....	46
5.	Adolescence et radicalisation	53
5.1	Terrorisme et construction identitaire : Vulnérabilité adolescente	53
5.1.1	Terrorisme et quête identitaire	53
5.1.2	Adolescence et rupture : de la philosophie à la psychanalyse	56
5.1.3	Identité et identification : pseudo-idéal du moi.....	60
5.1.4	Surmoi vs idéal du moi.....	62
5.1.5	Toute-puissance	63
5.1.6	Déconstruction vs destructivité	64
5.2	Sociologie radicalisation adolescents en France.....	67
5.2.1	Crise des limites et de l'autorité.....	67
5.2.1.1	Adolescence et limites.....	67
5.2.1.2	Crise de l'autorité et de l'éducation.....	68
5.2.2	Radicalisation en France : islam radical ou islamisation de la radicalité.....	71
5.2.3	Radicalisation, une maladie de la société individualiste	73
6.	Étude pilote dans le cadre d'une recherche action pour la prévention de la radicalisation.....	77
6.1	Intérêt d'une recherche action et de la méthodologie qualitative.....	77
6.2	Méthode	78
6.2.1	Objectif et cadre de l'étude.....	78
6.2.2	Recueil du matériel	79
6.2.2.1	Critères d'inclusion.....	79
6.2.2.2	Déroulement de l'étude	80
6.2.3	Méthode d'analyse des données.....	81

6.3 Résultats	82
6.3.1 Caractéristiques des sujets de l'étude.....	82
6.3.2 Le travail de séparation : l'engagement s'inscrivant dans un processus relationnel.....	85
6.3.2.1 L'engagement comme signe de vulnérabilité et de colère.....	85
6.3.2.2 L'engagement comme rupture avec la filiation et affiliations incomprises.....	87
6.3.2.3 La résistance des parents face au processus de séparation adolescent.....	88
6.3.3 L'engagement s'inscrivant dans un rapport à soi et au monde.....	90
6.3.3.1 Recherche de limites	90
6.3.3.2 L'engagement religieux permettant de restaurer l'estime de soi.....	91
6.3.3.3 L'engagement dans la religion permet la reconnaissance par un groupe.....	91
6.4 Discussion.....	91
6.4.1 Résultats et implications thérapeutiques.....	92
6.4.2 Difficultés et limites de l'étude.	93
6.4.3 Dimension contre-transférentielle	96
 CONCLUSION.....	 98
 BIBLIOGRAPHIE.....	 99
 ANNEXES.....	 106
 RESUME.....	 108
 SERMENT.....	 109

Introduction

Le travail présenté ici a été réalisé dans le cadre d'une recherche action à la Maison de Solenn de l'Hôpital Cochin à Paris¹. Cette recherche porte sur les questions liées aux radicalités chez les adolescents. Le terrorisme est la radicalité sont abordés sous des angles historique, psychopathologique et sociologique. Nous décrivons également en quoi le processus de l'adolescence génère une vulnérabilité aux discours d'embrigadement des recruteurs du djihad.

Difficile de mettre des mots

Le premier obstacle auquel nous avons été confrontés lorsque nous avons débuté cette recherche a été d'ordre sémantique. Plusieurs enjeux nous amenaient à réfléchir sur les mots : leurs sens, ce qu'ils pouvaient symboliser chez les autres, et sur la façon de les utiliser pour partager notre intérêt. Le mot radicalisation devait-il apparaître dans les documents que nous aurions à faire signer aux sujets de nos études, ou devons nous définir autrement notre travail ? Très vite lors de nos discussions nous avons convenu que non, que celui-ci était trop chargé de peur, de stigmatisation et de mise à distance. Il paraît intéressant de s'interroger sur les spécificités contre-transférentielles que nous inspirait ce terme. Il y a en effet une dimension très projective dans cette peur que l'on pensait retrouver chez les autres. Une démarche d'introspection nous conduit rapidement à analyser la part affective dans laquelle nous étions nous-même en débutant ce travail, et la peur que l'on présupposait chez les autres était en réalité notre propre angoisse ; car en effet ce sujet, on ne peut plus actuel, est d'abord celui de la terreur. Nous ne pourrions nous affranchir de ce concept pour tenter de définir ce que sous-tend la radicalisation islamique aujourd'hui. Elle est, en tout premier lieu, l'image de la victoire de la peur sur notre époque, en tant qu'élément de vécu commun à tous les partis.

L'autre enjeu est celui de la mise à distance, c'est à dire cette volonté de mettre à l'extérieur de nous-mêmes, comme hors de notre champ, le sujet radicalisé. Il y a dans cette démarche un rapport philosophique à la monstruosité. Le monstre est celui qui n'est pas nous, qui est hors normes et donc hors de la communauté sociale dans laquelle l'homme évolue. Cette attitude sociale et politique n'est pas sans rappeler les débats houleux qui ont animé la naissance du concept de « banalité du mal » de Hannah Arendt. Or cette vision du registre défensif ne permet pas d'aborder efficacement ce problème. Elle véhicule un message guerrier, qui est en décalage avec la situation observée. Ces terroristes, si différents de nous, sont pourtant pour partie issus de nos rangs, ils sont des éléments hérités de notre histoire et nous ne pourrions lutter contre la contagion actuelle sans nous poser la question des causes de leur choix. Avant d'aller plus en avant dans ces réflexions, il conviendra de bien définir le sujet, ce que nous tenterons de faire dans ce travail.

Beaucoup d'écrits ont été publiés depuis les attentats du 11 septembre 2001 à New York, principalement dans la littérature anglo-saxonne. Le postulat d'une psychopathologie terroriste y a été largement commenté. La plupart des auteurs, si ce n'est tous, invalident cette hypothèse (Ludot, 2016 ; Victoroff, 2005 ; Ruby, 2002...). L'argument essentiel repose sur l'absence de données empiriques permettant d'étayer un trait commun qui viendrait définir une structure du terroriste. En revanche, on trouve une multitude de modèles sociaux et psycho-comportementaux qui viennent définir la radicalisation comme un processus dynamique ; nous les détaillerons, sans être exhaustif, dans ce travail.

Le point commun des sujets de nos inquiétudes est l'âge des individus s'engageant dans le cycle de la violence. Ils ont tous entre 15 et 25 ans (Khosrokhavar, 2014). L'adolescence serait donc une période de vulnérabilité disposant à la violence. C'est dans cette dimension qu'une intervention psychologique nous est apparue intéressante. Le pédopsychiatre ne se préoccupe pas exclusivement de la pathologie. L'adolescence est une période où nous sommes interpellés pour accompagner un processus douloureux mettant à mal tout un système social mais ce mouvement n'est pas pathologique pour autant. La place de l'ensemble des institutions travaillant à l'éclosion de nouveaux citoyens à partir des bourgeons adolescents est à critiquer et à redéfinir dans le contexte actuel de rupture d'une partie de la jeunesse qui s'engage dans les mouvements djihadistes.

Interroger l'organisation de nos institutions et ce qu'elles viennent définir comme modèle social, c'est effectivement assumer une forme de responsabilité intrinsèque à nos sociétés dans l'émergence du phénomène de radicalisation. C'est un préalable nécessaire pour renouer un contact et faire un lien entre deux entités qui ont rompu.

La préoccupation principale sera ici de tenter de comprendre ce qui peut favoriser une adhésion au discours djihadiste dans le processus adolescent. La seconde préoccupation, qui n'est pas pour autant secondaire, sera de proposer une réflexion sur le rôle des institutions dans l'accompagnement de la révolte adolescente. Pour cela il a semblé intéressant de détailler dans une première partie, tout ce qui peut être utile à un pédopsychiatre pour la compréhension du phénomène de radicalisation. Dans une seconde partie nous présentons l'analyse des premiers résultats de la recherche action menée à la Maison de Solenn de l'hôpital Cochin depuis fin 2015.

1 Cartographie du terrorisme : inégalité de traitement

Farid Khosrokhavar signale que les événements terroristes djihadistes sont des phénomènes ultra-minoritaires dans les sociétés occidentales (Khosrokhavar, 2014). Selon les chiffres d'Europol auxquels il se réfère, le nombre d'attaques, d'assassinats ou d'arrestations liées au terrorisme djihadiste est très inférieur à celui des autres types de violences radicales. Mais l'angoisse qu'il génère est différente. En effet, le danger que le djihadisme représente ou symbolise n'est pas le même, il est perçu différemment. Les violences séparatistes (ETA, Corses...) sont considérées comme internes à la société, alors que l'islam radical est vécu comme externe.

Ceci est vécu comme une véritable « trahison » à l'égard de l'identité européenne. Une partie de la réponse à cette question se situe dans le registre sociologique, avec la notion d'anomie, qui englobe celui de crise identitaire.

La radicalisation apparaît comme un concept comprenant de multiples modèles. En effet, il paraît difficile de regrouper sous un terme générique le radicalisme des instigateurs de Daesh et celui des jeunes français, qui entrent en dissidence au sein même de leur sphère culturelle.

Avant d'aller plus avant dans la description de la notion de radicalisation et de terrorisme, il paraît nécessaire de définir un cadre épidémiologique. L'ensemble des écrits sur le terrorisme et la radicalisation exprime bien les difficultés rencontrées par les auteurs pour définir un objet d'étude précis.

Le jeune radicalisé occidental, qu'il soit ou non issu de l'immigration, n'est pas le même que celui dont l'idéologie a émergé au milieu d'un conflit national. Les chemins conduisant untel vers la radicalisation n'ont probablement rien à voir avec ce qui y a conduit tel autre.

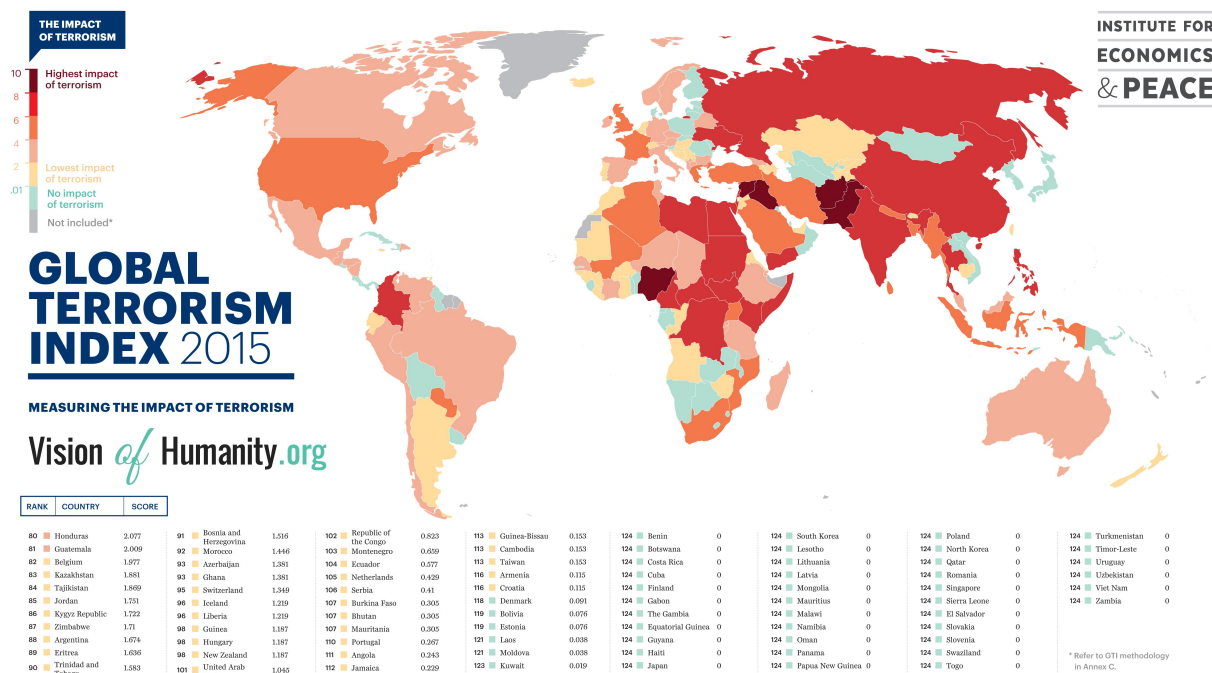
1.1 Le terrorisme dans le monde

Si les attaques subies en Occident depuis le début de ce siècle ont bénéficié d'une forte couverture médiatique, on repère dans les données statistiques que ce sont les pays en guerre qui en ont le plus été victimes. Sur les 13 000 à 16 800 attaques dans le monde en 2014, 60 % ont eu lieu en Irak, au Pakistan, en Afghanistan, en Inde et au Nigeria et 78 % des décès liés au terrorisme sont survenus dans ces pays, en ajoutant la Syrie (CIPC, 2015).

Selon le rapport de l'*Institute for Economics and Peace* (IEP), le nombre de décès provoqués par le terrorisme est passé de 18 111 en 2013 à 32 658 personnes en 2014 ce qui correspond à la plus forte augmentation enregistrée dans l'histoire.

En 2014, on observe que les mouvances islamistes (Boko Haram, et État Islamique en Irak et au Levant) sont responsables de plus de la moitié (51 %) de l'ensemble des décès mondiaux revendiqués. Boko Haram, qui a prêté allégeance à l'État islamique en Irak et au Levant (EIIL) en mars 2015, formant ainsi la province ouest de l'État islamique, est le groupe le plus meurtrier avec 6 644 personnes tuées contre 6 073 pour l'EIIL (IEP, 2015).

RANK	COUNTRY	SCORE	RANK	COUNTRY	SCORE	RANK	COUNTRY	SCORE	RANK	COUNTRY	SCORE	RANK	COUNTRY	SCORE	RANK	COUNTRY	SCORE						
1	Iraq	10	11	Philippines	7.27	20	Cameroon	6.966	30	Uganda	6.894	40	Paraguay	4.094	50	Ethiopia	3.544	60	Sweden	3.083	70	Bulgaria	2.421
2	Afghanistan	9.233	12	Ukraine	7.2	21	Lebanon	6.376	31	Bahrain	6.871	41	Myanmar	4.08	51	Niger	3.485	61	Cyprus	3.08	71	Georgia	2.373
3	Nigeria	9.213	13	Egypt	6.813	22	China	6.294	32	Nepal	4.791	42	Sri Lanka	4.077	52	Senegal	3.467	62	Kosovo	3.018	72	Canada	2.357
4	Pakistan	9.085	14	Central African Republic	6.721	23	Russia	6.207	33	Indonesia	4.755	43	Saudi Arabia	4.066	53	Germany	3.442	63	Nicaragua	2.998	73	Macedonia	2.352
5	Syria	8.308	15	South Sudan	6.712	24	Israel	6.014	34	Algeria	4.75	44	Mexico	3.985	54	Italy	3.364	64	Norway	2.738	74	Brazil	2.207
6	India	7.747	16	Sudan	6.696	25	Bangladesh	5.921	35	United States	4.633	45	Tanzania	3.979	55	Burundi	3.342	65	Spain	2.632	75	Chad	2.142
7	Yemen	7.642	17	Colombia	6.662	26	Mali	5.871	36	France	4.553	46	Chile	3.869	56	Rwanda	3.334	66	Dominican Republic	2.581	76	Venezuela	2.139
8	Somalia	7.6	18	Kenya	6.66	27	Turkey	5.737	37	Mozambique	4.386	47	Tunisia	3.897	57	Peru	3.316	67	Tibet	2.597	77	Bolivia	2.135
9	Libya	7.29	19	Democratic Republic of the Congo	6.487	28	United Kingdom	5.813	38	South Africa	4.231	48	Ireland	3.663	58	Cote d'Ivoire	3.141	68	Czech Republic	2.484	78	Albania	2.116
10	Thailand	7.279				29	Greece	4.976	39	Iran	4.222	49	Malaysia	3.579	59	Australia	3.114	69	Madagascar	2.444	79	Austria	2.088



Selon les données statistiques rapportées par l'analyse des modèles d'activité terroriste depuis 1989, deux facteurs sont le plus fortement associés au terrorisme. Ce sont les niveaux de violence politique commise par l'État et le niveau des conflits armés au sein d'un pays. 92 % de toutes les attaques terroristes enregistrées entre 1989 et 2014 ont eu lieu dans des pays où la violence politique par le gouvernement était généralisée, et 88 % de toutes les attaques se sont produites pendant cette période dans des pays qui subissaient ou participaient à des conflits violents (IEP, 2015).

1.2 Le terrorisme en Occident

Depuis 2000, moins de 3 % des décès imputables à des actes terroristes ont eu lieu en Occident. En 2014, selon les chiffres d'Europol publiés dans *European Union terrorism situation and trend report 2015*, on trouve 201 attaques terroristes en Europe réussies, avortées ou échouées. 774 individus ont été arrêtés ; ce nombre était nettement en augmentation en 2014 par rapport à l'année précédente.

Les pays où il y a eu le plus d'arrestations sont, dans l'ordre, la France (238), l'Espagne (145) et le Royaume-Uni (132). La plus grande proportion des attaques terroristes sont le fait de mouvements séparatistes, d'anarchistes et de groupes d'extrême gauche, pourtant la plupart des arrestations étaient liées au terrorisme d'inspiration religieuse. Il s'agit d'une tendance qui se confirme et s'intensifie depuis 2011 (Europol, 2015).

Le défi principal et nouveau auquel l'Occident est confronté, en particulier les pays de la zone européenne, est celui des combattants étrangers. Selon le conseil de sécurité des Nations unies, il s'agit de « nationaux qui se rendent ou tentent de se rendre dans un État autre que leur État de résidence ou de nationalité, et d'autres personnes qui voyagent ou tentent de voyager de leur territoire à un État autre que leur État de résidence ou de nationalité, dans le but de commettre, d'organiser ou de préparer des actes terroristes ou afin d'y participer ou de donner ou recevoir un entraînement au terrorisme » (CIPC, 2015).

Le nombre de combattants étrangers dans le monde dépasserait les 25 000. Ils seraient issus de 100 États différents, se battant principalement pour l'État islamique et Al-Qaida. Le nombre aurait augmenté de 71 % entre la moitié 2014 et

mars 2015. L'Europe est particulièrement touchée par ces départs, et l'aggravation est plus marquée. En effet, selon les chiffres communiqués par Bernard Cazeneuve en mai 2015, il y aurait 6 000 Européens partis pour la Syrie depuis 2011, avec une augmentation, entre 2014 et 2015, de 84 %. La préfecture de police de Paris centralise les signalements concernant les inquiétudes sur une éventuelle radicalisation. Il y a deux types de signalements principaux : par le numéro vert, et par les institutions (l'Éducation nationale ou la famille). En mai 2015, il y avait 4 154 individus signalés. 471 personnes étaient en zone de conflit et 560 étaient prêtes à s'y rendre. Environ 30 % sont des femmes et 18 % sont des mineurs. Il y a eu 281 retours et 110 sont décédés sur zone (ministère de l'Intérieur, 2015).

2 Données historiques : De la Révolution française à Daesh

La naissance du terrorisme moderne en France est contemporaine de la Révolution française. Le terrorisme dit « ancien » ne recouvre pas un concept de même nature que celui que l'on observe de nos jours. Si les tyrannicides sont légion dans l'histoire, il ne s'agit probablement pas de la même violence, au sens où ce qui est attaqué est très différent de ce qu'attaque le terrorisme moderne : « le premier frappe un homme ; le second un système » (Minois, 1997).

Nous observons donc une modification de la représentation du pouvoir suite à la Révolution française. Ce dernier s'est effacé, désincarné. Dans *Surveiller et punir*, Michel Foucault met bien en évidence cette désincarnation du pouvoir. Ce dernier vient faire son œuvre de façon quasi-invisible, là où le roi mettait en scène sa personne, son corps (Foucault, 1975). Allons même plus loin avec M. Foucault pour dire que le pouvoir, s'il s'exprime encore de manière charnelle, le fait par la soumission des corps de ses sujets. C'est ce qu'il développe quand il évoque la discipline des corps réalisée par les institutions de l'État que sont l'armée, l'école ou même l'hôpital. Aujourd'hui, chaque citoyen est le représentant de la domination du système dans lequel il vit, au sens où il y est soumis depuis sa plus tendre enfance, ayant été formaté dans une logique normative. La discipline permet de rendre le pouvoir du système à la fois invisible et extrêmement puissant. Le pouvoir n'étant plus incarné par une figure identifiable, il est désormais attaqué à travers les citoyens qui y sont soumis et le représentent ; mais en réalité, ces derniers ne le détiennent pas.

Nous venons de définir le terrorisme par ce qu'il attaque. Nous devons maintenant le définir par un objectif, et l'on trouve là une différence majeure avec la criminalité classique. En effet, alors que le banditisme est motivé par le profit et des intérêts très particuliers, le terrorisme, quant à lui, est en principe animé par une cause, inscrit dans une construction dogmatique, idéologique. Le bandit est dans une quête d'intégration à « l'ordre existant », le terroriste, lui, souhaite l'explosion de cet

ordre. On observe pourtant souvent des liens entre les mouvements terroristes et le grand banditisme. Cela est à analyser dans une dimension pragmatique, les deux champs ayant besoin des mêmes moyens, mais les causes, quant à elles, sont radicalement opposées.

2.1 Histoire du terrorisme moderne en France

La France a été marquée par trois grandes périodes du terrorisme. D'abord celle des anarchistes entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle ; ensuite le terrorisme lié à la guerre d'Algérie entre 1954 et 1962 ; et enfin le terrorisme international, essentiellement proche et moyen-oriental (en lien avec l'Iran, le Liban, et le conflit israélo-palestinien), qui évoluera avec les attentats du GIA en 1994 et 1995 vers le terrorisme d'origine salafiste (Gayraud & Sénat, 2006).

2.1.1 Le terrorisme anarchiste

Les groupuscules anarchistes ont sévi en France à partir de 1892 avec le terroriste François Ravachol qui était un assassin de droit commun. Ils firent une dizaine de victimes. La période s'acheva avec l'assassinat du président Sadi Carnot le 24 juin 1894. Le monde intellectuel, issu des classes bourgeoises, a pour partie soutenu les actions violentes des groupuscules anarchistes et pour certains il y a eu engagement (Coolsaet, 2004). Les intellectuels progressistes français étaient particulièrement marqués par la défaite des révoltés communards à Paris et par leur répression sanglante. Beaucoup d'entre eux ne croyaient plus en l'éventualité de l'émergence du socialisme par un processus pacifique et naturel. La violence comme moyen s'est alors imposée comme seule alternative pour l'édification du socialisme (Khosrokhavar, 2014).

Selon Barbara Tuchman, historienne américaine, citée par R. Coolsaet, le terrorisme anarchiste est le symptôme d'un malaise social lié à la position de la classe ouvrière qui est marginalisée dans la société. Un nombre restreint de ces travailleurs estimait qu'il n'y avait d'autre alternative que l'action pour trouver une place. La conviction que la cause légitimait la violence était portée par cette

frustration, ce sentiment d'exclusion sociale (Coolsaet, 2004). Le capitalisme, érigé comme ennemi absolu, devait être rejeté dans sa totalité, ainsi que le cadre légal dans lequel il s'inscrivait. Les anarchistes appelaient à la « propagande par le fait », concept de stratégie politique qui proclame l'insurrection comme moyen de propagande pour conduire à la « révolte permanente » qui précède la révolution. L'organisation anarchiste fonctionnait en groupuscules plus ou moins coordonnés. L'engagement des membres était total, sans retour en arrière possible et jusqu'à la mort si nécessaire (Khosrokhavar, 2014).

À l'instar du terrorisme djihadiste, les anarchistes agissaient dans un espace transnational. En 1881, les anarchistes du groupe Narodnaïa Volia assassinent le Tsar Alexandre II. En 1901, Léon Czolgosz assassine le président américain William McKinley. En France l'assassinat de Sadi Carnot par un immigré italien en 1894 provoqua une réaction internationale avec la Conférence internationale pour la défense sociale contre les anarchistes. La conférence conclura que l'anarchisme ne peut être reconnu comme une doctrine politique et que ses membres sont des criminels (R. Coolsaet, 2004). En France le pouvoir va alors voter cinq lois qui donnaient à la police et à la justice des moyens supplémentaires. (Gayraud & Senat, 2006)

Le terrorisme anarchiste du début du XX^e siècle a ceci de commun avec le terrorisme djihadiste actuel d'être transnational et d'être orienté vers la lutte contre le pouvoir occidental, le refus des lois en vigueur et la violence comme moyen de parvenir à ses fins.

2.1.2 Le terrorisme en lien avec la guerre d'Algérie et l'évolution vers le terrorisme djihadiste

Le terrorisme en lien avec la guerre d'Algérie a touché plus spécifiquement la France pour des raisons historiques évidentes. Selon Gayraud, c'est un exemple de stratégie terroriste ayant abouti à la conquête du pouvoir (Gayraud & Sénat, 2006).

Après sept ans de conflit, le bilan humain est très élevé, autant du côté des Européens que du côté algérien. Le terrorisme utilisé par les nationalistes algériens

du Front de libération nationale (FLN) avait trois cibles : les musulmans opposés à la revendication d'indépendance (les harkis) ; les concurrents indépendantistes représentés par le Mouvement national algérien (MNA) ; et les Européens. L'idéologie du FLN est articulée autour de trois éléments que sont le nationalisme, avec le combat contre l'occupant français, le socialisme, et l'islam qui est décrit comme le pilier de l'identité algérienne.

Ce troisième point est essentiel. En effet la dimension religieuse de la guerre d'Algérie n'est pas un épiphénomène dans le processus historique de celle-ci. Cette notion a été largement occultée par l'obtention de l'indépendance et par le discours anticolonialiste, paradigme de l'époque. La composante religieuse de la guerre de libération algérienne a par exemple été largement gommée après l'indépendance, alors même que les services de renseignements français la considéraient comme essentielle durant son déroulement.

En réaction aux mouvements indépendantistes on retrouvait des organisations françaises qui, à partir de 1961, défendront, via des actions terroristes, la présence française en Algérie. Le désengagement de De Gaulle et sa politique d'autodétermination de l'Algérie à partir de septembre 1959 entraînent de vives réactions dans l'armée et dans la population française d'Algérie. C'est contre cette autodétermination que se constituera la semaine des barricades entre le 24 janvier et le 1^{er} février 1960. Cette insurrection n'aboutira pas, mais c'est à partir de ses leaders qu'émergera l'Organisation armée secrète (OAS) en 1961. Les attentats terroristes seront nombreux sur la période 1961-1962, autant par les militants nationaliste algériens que par les défenseurs de l'Algérie française.

Le FLN prend le pouvoir suite à la déclaration d'indépendance de l'Algérie. En 1989, le parti *Front islamique du salut* (FIS) est légalisé. Il s'agit d'un parti financé par l'Arabie Saoudite et ayant pour objectif de mettre en place un régime sunnite. Le parti s'impose progressivement, d'abord en remportant une victoire à Alger lors des élections municipales de 1991 et en réalisant cette même année un score de 43 % aux élections législatives. La réaction des institutions algériennes est alors vive et le président annule les élections et instaure l'état d'urgence.

Dans les militants du FIS sont présents des groupes défendant le djihad. C'est à partir de certains de ses membres que naîtra le Groupe islamique armé (GIA) qui sera responsable de la vague d'attentat de 1995 en France. Suite à la dissolution du

FIS en avril 1992 et même si beaucoup de leaders sont arrêtés, un certain nombre d'entre eux va rejoindre le GIA.

Selon Gérard Chaliand et Arnaud Blin, trois arguments expliquent que la France a été une cible privilégiée du GIA. D'abord l'histoire coloniale, qui faisait de la France le responsable idéal des difficultés algériennes. Ensuite le fait que la France était un allié objectif de l'État Algérien autant sur le plan économique que politique. Enfin, la forte population d'origine algérienne ayant immigré faisait de la France « une véritable caisse de résonance pour l'islamisme algérien » (Chaliand & Blin, 2015).

2.2 Idéologie du djihadisme et émergence du terrorisme islamiste

2.2.1 Le djihad

Le Coran est le livre qui relaie les dogmes du Prophète et qui vient organiser les croyances et les pratiques des musulmans. Ce recueil est soumis à interprétations et à controverses. La variabilité de l'interprétation atteint son paroxysme dans le cas particulier du djihad où il n'y a aucun consensus ou aucune doctrine unique.

Le djihad a été codifié par les juristes du IX^e siècle à partir du Coran et des hadiths, c'est à dire du recueil des paroles et des comportements du Prophète (Flori, 2003). Si dans le référentiel occidental le djihad vient prendre le sens de la guerre sainte des musulmans, le mot revêt dans son origine arabe un nombre de significations bien plus important.

En arabe, il exprime « l'effort » que tout croyant doit faire pour atteindre la piété nécessaire à l'accomplissement humain (Kepel, 2003). Ce djihad peut venir prendre sens au niveau individuel avec le djihad de l'âme ou au niveau communautaire en tant que devoir collectif pour la défense de Dar al-Islam (« maison de l'islam »).

Selon Rudolph Peters (Peters, 1996) la doctrine du djihad a trois objectifs. En premier lieu elle se présente comme un moyen de fédérer les forces musulmanes contre les non-croyants en accomplissant un devoir religieux. Ensuite, elle sert à assurer l'autorité du dirigeant d'une communauté et son unité. Enfin, elle permet de définir les relations et les conduites d'hostilité vis à vis des ennemis.

Le djihad de défense interroge, en particulier dans notre univers mondialisé. Le djihad de défense peut être proclamé quand la *oumma* (communauté musulmane) est en danger, obligeant chaque musulman à défendre Allah à hauteur de ses moyens, par les armes, par le financement ou par la prière.

Ce djihad défensif pose plusieurs problèmes selon G. Kepel. D'abord en raison de ce qu'il implique sur le plan des valeurs de l'islam. En effet, cet intérêt supérieur de la sauvegarde de la communauté suspend les valeurs orthodoxes qui pourraient aller contre les objectifs du djihad. La perpétuation de ce mouvement est donc un risque pour l'ordre, ce qui explique la réticence des *oulémas*, docteurs de la loi coranique, à se prononcer en faveur de celui-ci.

Ensuite, sur un plan plus politique, il n'y a pas d'autorité religieuse ayant le pouvoir d'organiser les dogmes et de définir une conduite à tenir qui serait suivie dans une organisation cléricale pyramidale allant du chef à la masse des fidèles. Les djihads proclamés dans l'histoire l'ont été par une communauté d'*oulémas* de forte influence.

Le risque majeur est celui d'une sédition (*fitna*) au sein de l'*oumma* avec la stigmatisation de mauvais musulmans qui deviendraient des cibles du djihad (G. Kepel, 2003).

Si le djihad a longtemps été utilisé comme arme défensive, afin de légitimer la guerre contre les colonisateurs (Peters, 1996), les historiens observent un changement de paradigme avec l'Égyptien Hassan al-Banna, fondateur des Frères musulmans, qui reprend l'idée de djihad défensif en l'associant à une théorie du renouveau de l'islam et de libération du monde arabo-musulman de la domination occidentale.

C'est dans cette dynamique que Sayyid Qutb, disciple d'Hassan al-Banna, ira plus loin et définira, via le concept de *jahiliyya* (ignorance des arabes païens dans la péninsule arabe avant les révélations de Mahomet), une rupture avec les

musulmans de l'ère postcoloniale pour ensuite appeler à la fondation d'un État islamique inspiré de la vie du Prophète et de ses compagnons dans une logique salafiste, tout en s'affranchissant du problème de la *fitna* (sédition) (Sageman, 2005). Il encourage les « vrais » musulmans à faire leur *hijra* en se séparant physiquement et spirituellement de la masse des musulmans tombés dans la mécréance et à combattre afin de conquérir les territoires impies dans ce qu'on appelle le djihad globalisé. L'objectif est de constituer un État islamique dans lequel s'appliquerait la charia et de l'imposer au reste du monde.

Cette utilisation radicale du djihad a peiné à s'imposer en raison de la faible autorité religieuse des intellectuels qui la théorisent. Ces derniers n'étaient pas des oulémas dépositaires de la loi islamique. La guerre en Afghanistan contre les Soviétiques va marquer un tournant dans l'expansion du concept de djihad s'enrichissant à partir du wahhabisme.

2.2.2 Wahhabisme et émergence d'Al-Qaïda

On distingue quatre écoles ayant émergé de l'enseignement des oulémas dans le monde sunnite : l'école hanafite (de Abou Hanifa) assez ouverte ; l'école malikite (de Malik Ben Anas) centrée sur la coutume et l'intérêt général ; l'école shafite (de Al-Shafii) orientée vers le consensus de la communauté de croyants ; et enfin l'école hanbalite, inspirée par Ahmed Ben Hanbal orientée vers un fondamentalisme des principes de l'islam. Cette école insiste sur l'imitation des actes des salafs (anciens de Médine), c'est de cette école que naîtra plus tard le salafisme (Chaliand & Blin, 2015).

Le Hanbalisme a été marqué par deux penseurs pour des raisons différentes. D'abord par Ibn Tamiya (1263-1328) un penseur syrien qui a défini les règles de la charia et condamné toutes les formes de l'islam s'écartant de la sunna.

L'autre penseur influent sur l'évolution du hanbalisme est Ibn Wahhab (1703-1792) qui va instaurer l'excommunication de tout musulman ne respectant pas les principes d'un islam originel et qui va surtout s'associer avec les tribus Saoud et permettre l'extension du wahhabisme à travers la péninsule Arabique qui deviendra deux siècles plus tard l'Arabie Saoudite. Le wahhabisme vient définir un puritanisme islamique qui ne peut s'exprimer que dans une orthodoxie et une orthopraxie

religieuse très strictes.

La guerre d'Afghanistan contre les Soviétiques va permettre au djihadisme de s'enrichir du wahhabisme et de ses pétrodollars. C'est au cours de cette guerre que le concept de djihad, jusqu'ici local, va évoluer vers le djihad globalisé. Des renforts viendront de tout le Moyen-Orient, principalement d'Arabie saoudite, d'Égypte et du Yémen, mais également du Maghreb et de pays musulmans asiatiques. L'argent des Saoudiens servira à former ces recrues affluant du monde entier.

La gestion de l'argent fut confiée à Abdallah Azzam (1941-1989), Jordanien qui mit en place le « *Makhtab Ul Khedamat Ul Mujahidin Ul Arab* » (*MUKUB*), service de gestion de financements occultes et de propagande avec la revue *Al Jihad*. C'est par l'intermédiaire de ce média que A. Azzam promouvra l'engagement djihadiste en Afghanistan en l'édifiant au statut de devoir moral pour tous les musulmans. Le second de cette organisation, placé par les services secrets saoudiens, était un fils d'entrepreneur proche de la famille royale : Oussama Ben Laden (Chaliand & Blin, 2015).

En 1988, au début du retrait des troupes soviétiques, Azzam construit le futur et pense à engager ses moudjahidines dans la reconquête des territoires musulmans perdus. C'est de lui que provient le nom d'Al-Qaida (la base), avant-garde de son idéal islamique.

Suite au décès brutal d'Azzam dans un assassinat dont les commanditaires sont inconnus, Oussama Ben Laden prend la tête du mouvement et vient redéfinir les stratégies et les objectifs du mouvement. Le changement stratégique essentiel défini par Ben Laden est celui de l'opposition totale aux nations occidentales.

L'idéologie qui sous-tend cette opposition se fonde sur trois valeurs cardinales faisant des nations occidentales les impies à combattre. D'abord, la souveraineté du peuple opposée à la souveraineté d'Allah. Ensuite, l'impérialisme occidental qui humilie les musulmans, sentiment fondé sur le passé colonial et le vécu douloureux de celui-ci par les musulmans. Enfin, les valeurs sociétales occidentales qui ont profondément évolué, en particulier l'institution familiale où la place de l'homme et de la femme s'est transformée vers plus d'égalité et moins de verticalité dans le statut de chacun, là où un patriarcat fort est défendu par les djihadistes. L'enjeu de la place des homosexuels dans la société est une zone de clivage essentielle dans la rhétorique des islamistes, qui voient dans la reconnaissance sociale de ces derniers

la preuve de la décadence occidentale.

L'apogée symbolique de cette stratégie portée par Oussama Ben Laden et Al-Zawahiri est le 11 septembre 2001 où le cœur de l'empire occidental a été touché ainsi que le modèle socio-économique qui le fonde. Pourtant, ce coup d'éclat terroriste marque également le début du déclin d'Al-Qaida, le groupe étant désormais la cible principale des forces occidentales en particulier celle des États-Unis. Très vite, l'organisation pyramidale d'Al-Qaida sera sa faiblesse (Sageman, 2005). La réaction américaine et les guerres dans lesquelles les États-Unis se sont engagés au Moyen-Orient ont permis l'élimination d'une grande partie des dirigeants du groupe, affaiblissant considérablement sa portée. Al-Qaida est resté, jusqu'à l'État islamique, le porte-drapeau du terrorisme islamiste, nombre de groupuscules post-11 septembre se sont réclamés de lui.

2.2.3 Des révolutions Arabes à Daesh

Avec le « printemps arabe » de 2011, le djihadisme va prendre une nouvelle voie. Le mouvement révolutionnaire débute en Tunisie, sans motivation religieuse, mais par une volonté de faire chuter la dictature de Ben Ali marquée par la corruption.

La révolte se propage vite en Égypte, entraînant la démission de Moubarak. Dans ces deux pays, les élections organisées au décours des soulèvements mettent au pouvoir des partis islamiques. Ennahdha en Tunisie et les Frères musulmans en Égypte, des partis ayant tiré bénéfice de mouvements sociaux non-religieux surtout du fait de l'absence d'autre mouvement politique organisé pouvant fédérer et représenter les aspirations de la révolution populaire. Ils avaient de solides bases dans la population et particulièrement parmi les classes sociales les plus défavorisées. Ces partis, une fois au pouvoir, ont eu une politique laxiste vis-à-vis des djihadistes qui se sont eux aussi implantés dans les milieux populaires (Chaliand & Blin, 2015).

Dans l'intervalle, la révolte a gagné la Libye et Mouammar Kadhafi l'a réprimée dans le sang dans la région de Benghazi. L'ONU vote alors pour une intervention permettant de protéger les populations. En réalité, cette intervention va

aboutir à la mort de Mouammar Kadhafi, intervention allant au-delà du mandat voté par le conseil de sécurité. La réalité libyenne actuelle amène à un jugement sévère sur cette intervention. Aujourd'hui, le chaos y règne et les djihadistes y sont solidement implantés (Chaliand & Blin, 2015). Les djihadistes ont profité du vide engendré par l'effondrement des États, pour certains consécutifs à des interventions occidentales.

C'est en 2006 que se constitue l'État islamique d'Irak, sur des fondations faites par Abou Moussab Al-Zarkaoui, le chef du mouvement « Al-Qaida au pays des deux fleuves ». Il est dirigé initialement par Abu Umar qui décède en 2010. Abou Bakr al-Baghdadi (né en 1971), qui s'est radicalisé en prison, prend la tête de l'organisation avec le soutien de Haji Bakr, ancien cadre du régime de Saddam Hussein, à l'origine des révélations sur le lien entre les anciens dirigeants de l'Irak et l'émergence de l'État islamique. En 2013, al-Baghdadi rebaptise le mouvement en « État islamique en Irak et au Levant » (Chaliand & Blin, 2015).

À partir de 2012, la Syrie est atteinte par les révolutions arabes. Le régime alaouite de Bachar el-Assad, branche chiite, dirige un pays à majorité sunnite. Le conflit entre le régime et le peuple va donc représenter une formidable occasion pour les djihadistes de venir s'implanter en Syrie. La dimension symbolique de la « guerre sainte » en Syrie est d'autant plus forte que ce pays a une place particulière dans l'eschatologie musulmane. C'est en effet sur le territoire du « shâm », englobant la Syrie, une partie de l'Irak, le Liban, la Palestine et la Jordanie, qu'aura lieu la confrontation finale avec les forces du mal, dans les textes saints. Les décombres syriens deviennent vite le terrain de jeu de l'État islamique qui reste sous l'autorité d'Al-Qaida jusqu'en février 2014. Les conflits entre les mouvements djihadistes sont violents et le dirigeant d'Al-Qaida, Ayman al-Zawahiri, s'est longtemps opposé à la prise de pouvoir par al-Baghdadi. En juin 2014, suite à l'offensive de l'État islamique en Irak et au Levant et la prise de Mossoul en Irak, al-Baghdadi proclame le califat (Chaliand & Blin, 2015).

Le regard historique permet de faire émerger une spécificité du terrorisme djihadiste par rapport aux autres expériences de terrorisme moderne. Sa longévité est étourdissante. En effet que ce soit le terrorisme anarchiste du début du XX^e siècle ou les groupes d'extrême gauche dans les années 1970, la temporalité de ceux-ci

s'est inscrite dans une grande idéologie et les mouvements sont morts avec elles. Le terrorisme djihadiste, lui, n'en finit pas de se réinventer, évoluant avec son temps.

3 Données de la littérature concernant la radicalisation

Les données présentées ici ont été recueillies par différents moteurs de recherches (Pub med, Google scholar, Cairn), dans le corpus de textes de notre groupe de recherche, ainsi que dans des livres références sur la radicalisation et le terrorisme. Les mots clés étaient : processus de radicalisation, vecteurs de radicalisation, terrorisme et santé mental, adolescence et radicalisation, suicide et terrorisme. Les documents ont été sélectionnés sur une période allant de 2000 à nos jours.

3.1 Définition de la radicalisation

La radicalisation, terme générique surreprésenté dans la littérature universitaire comme dans la presse, est difficile à définir. Le point commun des différentes tentatives de définition est leur caractère processuel. « Par radicalisation, on désigne le processus par lequel un individu ou un groupe adopte une forme violente d'action, directement liée à une idéologie extrémiste à contenu politique, social ou religieux, qui conteste l'ordre établi » (Khosrokhavar, 2014). Tous la définissent comme un phénomène dynamique, évolutif, non statique. Le délai entre une phase vierge de radicalité et un engagement terroriste est plus ou moins long, et même parfois très rapide dans le cas d'individus ayant fait l'actualité, mais l'action terroriste arrive toujours au bout d'une chaîne de phénomènes transformant l'individu. Tous les proches, amis ou famille, de sujets radicalisés pointent l'absurdité, dans la perspective d'une continuité historique de l'individu, de l'engagement radical de leur ami ou enfant (D. Bouzar & al., 2014). Ce sentiment d'absurdité est l'image du processus, souvent silencieux, de radicalisation.

Dans la définition de F. Khosrokhavar, l'objet de la contestation est l'ordre établi, l'auteur étant dans une tentative de définition générale et universelle. Amy-Jane Gielen propose une autre définition : « La radicalisation correspond au

processus de radicalisme croissant chez une personne ou un groupe, au cours duquel augmente la volonté de lutter personnellement et avec l'usage de la violence contre des changements radicaux profonds de la société et de l'ordre de droit démocratique et/ou de les soutenir, ou encore d'inciter d'autres personnes à le faire » (Gielen 2008). Cet auteur propose donc de définir la radicalisation dans une logique étroitement liée à l'ordre démocratique. Ceci interroge sur ce que nos démocraties, et surtout leurs valeurs, peuvent représenter pour certains sujets éloignés dans des zones de combats, ou pour certains adolescents ou post-adolescents vivant en Occident.

Le dernier phénomène que l'on retrouve dans toutes les tentatives d'appréhension du concept de radicalisation est la violence associée à une idéologie.

3.2 Les vecteurs de radicalisation

3.2.1 Conditions sociales et facteurs de risque de radicalisation.

Les données de la littérature sont riches concernant la recherche de facteurs de risque de radicalisation parmi les conditions socio-culturelles, l'éducation ou la discrimination. Cette partie présentera une partie des résultats de recherches ayant mesurée ces hypothèses.

Selon Kamaldeep S. Bhui et al (2012) la santé publique doit prendre en compte dans son travail de prévention les dimensions sociales (éducation, inégalités, emploi, logement), les dimensions sociétales (les modes de vie, la famille et la communauté) et les dimensions politiques (systèmes de surveillance). En effet selon eux, il faut être en mesure de tracer des facteurs de risque afin d'intervenir précocement et de réduire au minimum le recrutement dans la radicalisation violente (Bhui & al., 2012).

Le genre masculin est la variable que l'on retrouve le plus régulièrement dans les études concernant la radicalisation (CIPC, 2015). Les données concernant l'âge des sujets radicalisés sont plus contrastées. Selon Paul Gill et al., l'âge des terroristes type « loup solitaire » est sensiblement plus élevé que pour les terroristes

agissant au sein de groupes (Gill & al., 2014). À l'inverse, Khosrokhavar (Khosrokhavar, 2014), constate que les terroristes ont tous entre 15 et 30 ans. K.S Bhui et al. (Bhui et al., 2014) montre également que le jeune âge est plus souvent corrélé à une sympathie pour des idées violentes ou radicales.

Le niveau d'éducation a été évalué par de nombreuses études (CIPC, 2015). Il n'y a pas de consensus sur la corrélation entre le niveau d'éducation et le risque de radicalisation. K.S Bhui et al. (Bhui & al., 2014), à partir d'une population musulmane d'hommes et de femmes âgés de 18 à 45 ans issue de deux villes anglaises, ont constaté que les personnes les plus éduquées expriment le plus leur sympathie pour les protestations violentes et les actes terroristes. À l'inverse, dans son étude, Gill, sur les spécificités des « loups solitaires », constate une grande variabilité dans les résultats autour du critère « niveau d'éducation ». (Gill & al., 2014)

La discrimination et la pauvreté ont également été étudiées par Bhui au Royaume-Uni. Il ne conclut pas en faveur de l'hypothèse d'un lien entre la sympathie pour des mouvements violents et les mauvaises conditions socio-économiques (Bhui & al., 2014). Mais d'autres études mettent en lien la place de la radicalité et les populations les plus pauvres, en particulier en Europe et en Australie (CIPC, 2015). Il faut également noter que ce sont les jeunes qui sont les plus sensibles aux mouvements radicaux et si l'explication par la variable discrimination ne suffit pas, on doit tout de même faire le constat qu'il s'agit d'une population la plus souvent victime de discriminations et vivant dans la plus grande précarité.

L'absence de lien direct entre un faible niveau éducatif, la discrimination ou la pauvreté et la radicalisation des individus pourrait s'expliquer par le fait que la radicalisation ne vient pas s'inscrire dans un vécu individuel de préjudice ou de déclassement mais qu'elle serait liée au vécu de préjudice concernant un groupe d'appartenance. C'est ce que Moghaddam appelle le sentiment de « privation fraternelle » (Moghaddam, 2005).

3.2.2 Les moyens

3.2.2.1 Internet

Des études récentes menées par F. Moghaddam et A.W. Kruglanski affirment l'importance croissante d'Internet dans le recrutement des jeunes. Ceci a également été décrit par Dounia Bouzar, en France, qui travaille pour le CPDSI (Centre de prévention contre les dérives sectaires liées à l'islam) et qui a dégagé des processus d'endoctrinement se mettant en place sur la toile et s'organisant selon un protocole spécifique. Selon elle, cela passe d'abord par une phase d'identification, de la part des recruteurs, de profils sensibles via les réseaux sociaux comme Twitter ou Facebook (Bouzar & al., 2014).

F. Khosrokhavar (Khosrokhavar, 2014) exprime bien dans son essai sur la radicalisation le fait que ce n'est pas n'importe quelle jeunesse qui est visée par ces recruteurs. La toile a pour caractéristique de venir définir des positions très polarisées, ceci s'expliquant en partie par le sentiment d'anonymat que l'on éprouve quand on utilise cet instrument qui n'est pas totalement public et incomplètement privé. L'expression des affects et des ressentiments s'en trouve libérée, et la violence qu'on y trouve régulièrement est sans commune mesure avec celle que l'on rencontre parfois dans les face-à-face sociaux traditionnels. La destruction des liens sociaux et l'anomie de nos sociétés occidentales créent un terrain particulièrement propice à la révolte violente.

Internet a cette double fonction de créer une communauté virtuelle à laquelle il est facile de s'identifier, de répondre à une quête de sens en permettant l'expression de positions très radicales, simples, et de ce fait très rassurantes. Les idéologues djihadistes ont très tôt compris, peut-être parce qu'ils n'ont pas eu accès aux médias traditionnels, la force que pouvait représenter le web. La lutte contre l'Occident fait partie de ces messages simples qui permettent une identification forte. Selon F. Khosrokhavar (Khosrokhavar, 2014), cette lutte contre l'Occident permet au petit Blanc, ou au jeune musulman désaffilié d'accéder à une nouvelle identité en expulsant « sa propre part du diable », en luttant contre l'ennemi externe mais aussi interne, permettant ainsi l'émergence d'un « ego unifié ».

M. Sageman (Sageman, 2005) fait d'Internet un pivot de sa théorie des réseaux. En créant une communauté virtuelle, le web a eu beaucoup d'impact sur le djihad globalisé. Il crée un lien entre l'individu esseulé et une communauté qui, par sa virtualité, permet une idéalisation. Le discours salafiste profite du lien particulier qui unit l'individu et Internet. En effet, cela diminue le sentiment de solitude tout en

renforçant la réalité de cet isolement.

En proposant un lien avec une communauté de valeurs virtuelle, il permet le déracinement en coupant l'individu de son environnement social pour qu'il se retrouve dans la vision mondiale des théoriciens du djihad où « l'ennemi lointain » est l'Amérique. Internet permet le recrutement de potentiels « actifs » inaccessibles par les méthodes conventionnelles.

Le Centre de prévention des dérives sectaires liées à l'islam (CPDSI) a étudié et décrit le mode d'expression de l'idéologie djihadiste sur la toile. Les vidéos d'Omar Omsen, principal recruteur en France, actuellement en Syrie, sont toujours consultables sur YouTube. Les vidéos de 19 HH (19 pour les 19 terroristes du 11 septembre 2001 et le HH représente les tours du World Trade Center) sont particulièrement stylisées selon l'esthétique des jeux vidéo ou des succès hollywoodiens. Il y a une véritable maîtrise des codes du spectacle occidental. Les images chocs permettent une adhésion du sujet déjà sensibilisé par les théories du complot, dans une logique que D. Bouzar retrouve dans les mouvements sectaires et qui conduit, en fin de processus, à la nécessité d'une « confrontation finale » (Bouzar, 2015)

Le processus est insidieux car il s'appuie sur des préoccupations légitimes et plutôt saines pour des jeunes consciences accédant peu à peu à la pensée critique et politique et particulièrement sensible aux injustices. Les vidéos initiales flattent ces questionnements sur l'organisation des sociétés occidentales, et relatent des scandales industriels ou politiques qui ont effectivement existé et qui interrogent, de fait, les démocraties libérales actuelles.

C'est la masse et le ton complotiste qui font entrer ce même jeune dans un état émotionnel particulier, d'angoisse et de conviction quasi-délirante sur le mensonge généralisé. Tous les médias traditionnels sont soumis peu à peu à la suspicion pour qu'en fin de compte la certitude s'ancre chez le sujet installé dans sa chambre que tout est faux, que la vérité est ailleurs (Bouzar, 2015).

Il s'agit maintenant de venir définir la nature de cette vérité inaccessible pour qui n'en ferait pas l'effort. C'est à ce moment qu'apparaissent les vidéos dénonçant des sociétés secrètes, qui auraient pour objectif de détourner l'humanité de son bien-être. C'est alors qu'apparaissent les Illuminatis.

L'islam vient peu à peu se définir comme la seule voie de la résistance,

affichant une opposition radicale avec ces sociétés occidentales corrompues par des sociétés secrètes. Enfin viennent les vidéos affirmant la nécessité d'une confrontation finale entre le bien et le mal (Bouzar, 2015)

3.2.2.2 Prison

Selon F. Khosrokhavar (Khosrokhavar, 2013) la prison mérite une place particulière dans le sujet qui nous préoccupe ici. D'abord parce que ce qu'il a observé dans ses recherches en milieu carcéral va à contre-courant de ce qui est décrit dans la littérature sur le sujet depuis les années 2000. En effet, il a été marqué par l'importance de la fragilité psychologique des détenus qui étaient sensibles aux discours des « radicalisateurs » et a constaté que le milieu carcéral produit un effet de révélateur, d'intensification des mécanismes en jeu dans la radicalisation.

Toujours selon F. Khosrokhavar (Khosrokhavar, 2013) il y a trois types d'acteurs radicalisés en prison : ceux qui sont déjà radicalisés et qui ont été incarcérés pour association au terrorisme ; ceux qui cherchent à se mettre sous la protection d'un leader et qui, dans un second temps, se radicalisent authentiquement ; ceux qui cherchent, par ce statut, à gagner en prestige. Le premier groupe est essentiel. C'est celui qui permet l'élaboration d'une vision politique accolée à la dimension religieuse.

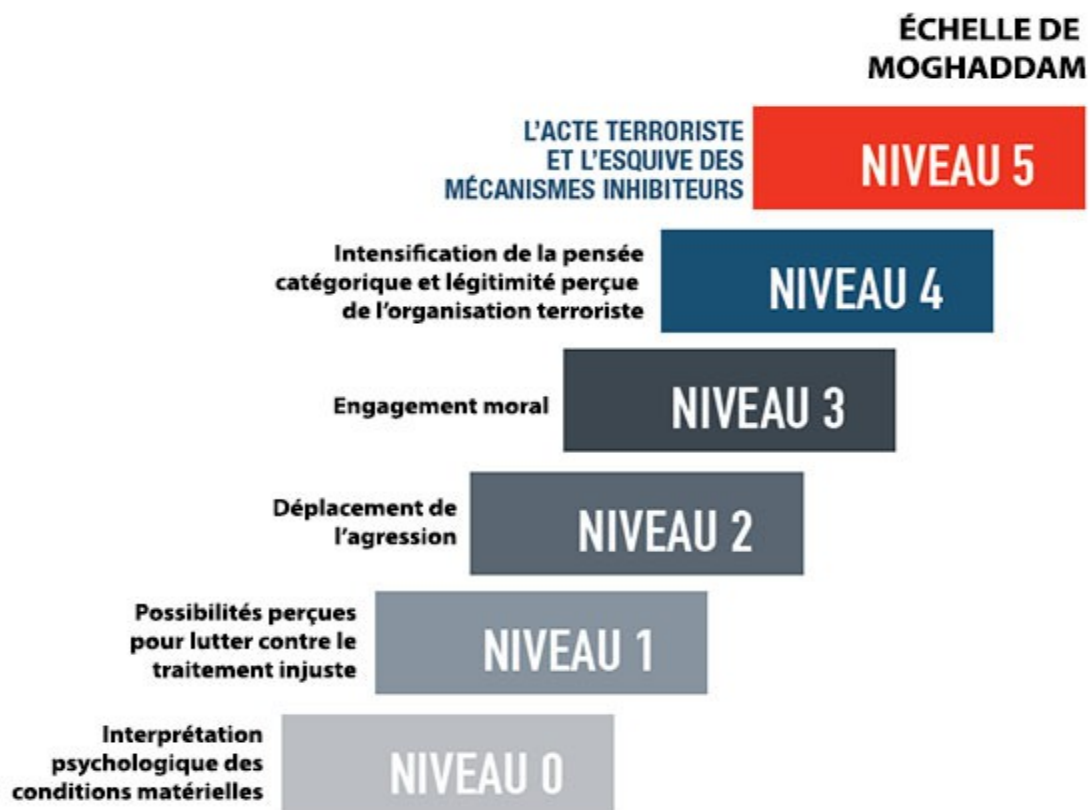
3.2.2.3 Mosquée

Il y a beaucoup de fantasmes autour de la mosquée en France. Elle est devenue l'image de la menace, cette idée étant relayée par des idéologues à des fins politiques, voire électoralistes. Au début des années 1990 et jusque dans les années 2000, la radicalité trouvait son terrain d'expression dans les mosquées. Les politiques de surveillance et de renseignements ont permis d'assécher ce terreau, sans pour autant parvenir à endiguer le phénomène. La radicalisation s'est déplacée et à ce jour, plus de 90 % des embrigadés l'ont été via d'autres réseaux que sont Internet, la proximité spatiale ou la prison (Khosrokhavar, 2014).

3.3 Différentes modélisations du processus de radicalisation

3.3.1 Modèle de Fathali M. Moghaddam

L'escalier de F. Moghaddam (Moghaddam, 2005) est un modèle décrivant un processus linéaire conduisant à la radicalisation, avec comme ultime étape le passage à l'acte violent et impliquant des facteurs psychologiques individuels, organisationnels et environnementaux. Il y a cinq étages se rétrécissant de la base au sommet, et l'accès à un étage supérieur dépend des places disponibles à ce niveau. L'objectif de l'auteur est de démontrer qu'il ne faut pas traiter le peu d'individus se situant en fin de processus mais plutôt qu'il est nécessaire de faire un travail de prévention pour toucher les personnes se situant au rez-de-chaussée de son modèle.



Source illustration : site internet Gendarmerie Royale du Canada url : <http://www.rcmp-grc.gc.ca/qc/pub/sn-ns/rad-fra.htm>

Au rez-de-chaussée, nous retrouvons des millions de gens qui ont un sentiment subjectif de privation. Les recherches antérieures à F. Moghaddam ont montré qu'il n'y a pas de lien de causalité proportionnel entre les conditions matérielles et le vécu de spoliation. Il y a au point de départ un sentiment subjectif de privation, d'injustice et d'immobilité sociale. F. Moghaddam, à partir des travaux de W.G. Runciman en 1966, insiste sur le sentiment particulier de « privation fraternelle » qui est lié à la position d'un groupe d'appartenance par rapport aux autres groupes, et qui est très différent du sentiment de « privation égoïste ». Selon lui, le sentiment de privation fraternelle est plus susceptible d'émerger lorsque les membres d'un groupe ont l'impression que leur objectif désiré a été bloqué et que leur groupe devrait bénéficier de ce que d'autres groupes possèdent. Cet écart entre le sentiment d'injustice et les conditions matérielles réelles dans lesquelles vivent ces individus à risque est, toujours selon F. Moghaddam, en partie lié à l'influence des médias qui véhiculent des images de richesses accentuant la frustration.

Certains individus, estimant qu'ils ne peuvent pas participer au changement dans les institutions démocratiques classiques, arrivent au premier étage et envisagent les différentes possibilités d'action contre ce qu'ils jugent injuste. « Deux alternatives psychologiques façonnent leur comportement au premier étage : perception des possibilités de mobilité sociale et de voies alternatives pour améliorer la situation ; perception de procédures légales pouvant être des solutions aux problèmes perçus ». Les sujets se situant à cet étage restent inscrits dans le système démocratique. S'ils ne trouvent pas d'apaisement par des voies « normales » à leur frustration, alors le sentiment d'injustice se renforce et ils passent au second étage du modèle.

Les sujets accédant au second étage du modèle sont marqués par le déplacement de leur agressivité sur un adversaire qu'ils se représentent comme le promoteur de leur « blocage ». Ce mouvement est essentiellement verbal à ce stade du processus. Il se fait par le soutien à des organisations portant idéologiquement cette ligne de clivage entre un « eux » et un « nous ».

Le troisième étage est celui de l'évolution de ce déplacement de l'agressivité du verbal au physique. F. Moghaddam appelle ce stade « l'engagement moral ». Les organisations terroristes incitent les sujets sensibles à se désengager des valeurs

morales auxquelles ils se référaient avant pour adhérer à leur société idéale, qu'ils affilient à une interprétation du Coran. Cette « rigidification idéologique » implique une rupture avec le milieu socio-familial par des techniques d'isolation, d'affiliation, de secret et de peur.

Certains, adhérant à cette stratégie et s'engageant moralement dans cette idéologie, vont être recrutés dans l'action terroriste. Il s'agit du quatrième étage, celui de la pensée catégorielle et de la perception de la légitimité de l'organisation terroriste. C'est le niveau du recrutement, les sujets étant maintenant admis dans le secret de l'organisation terroriste, « il y a peu ou pas de possibilité d'en sortir vivant ». Il y a formation de petites cellules qui n'auront pas de liens entre elles et qui se composent de quatre ou cinq individus se répartissant en membres à long terme et en « fantassins », recrutés pour agir dans des actions violentes ou dans des attentats suicides. Ces derniers pourront passer à l'acte en moins de 24 heures, période durant laquelle ils seront en contact permanent avec le chef charismatique de la cellule qui les traitera avec beaucoup d'égards.

Enfin, il y a le dernier étage, celui du passage à l'acte terroriste et des mécanismes d'inhibition de ce qui pourrait empêcher d'agir. Les deux mécanismes psychologiques qui permettent de tuer des civils innocents sont la catégorisation, c'est à dire définir les civils comme hors-groupe, et la distanciation psychique qui permet d'éviter les mouvements de rejet de la violence lorsqu'on se trouve en situation de tuer.

3.3.2 Modèle du centre de prévention des dérives sectaires liées à l'Islam

D. Bouzar et le CPDSI définissent quatre étapes dans le processus de radicalisation, s'inscrivant eux aussi dans une linéarité qui conduit de la rupture avec l'entourage à l'engagement violent. Le rôle d'Internet est primordial dans le modèle décrit par le CPDSI.

La première étape est celle de la rupture avec l'environnement socialisant. Ceci passe d'abord par l'adhésion à une théorie du complot ; elle a pour fonction de

venir « annihiler toute singularité chez l'individu » (Bouzar & al., 2014) qui finit par intégrer que l'identité du groupe remplace sa propre identité.

Les discours activent un sentiment de persécution, qui rend évident la menace que représentent ceux qui sont extérieurs au groupe. Ceci rend possible les ruptures sociales qu'ils décrivent sur quatre niveaux : ruptures amicales ; ruptures avec les activités de loisirs ; rupture avec l'école ; et rupture avec le milieu familial, les parents décrivant bien le sentiment de désaffiliation qu'ils ressentent, leur enfant mettant en place des attitudes d'auto-exclusion dans le cercle familial.

L'isolement du sujet est achevé par un clivage de l'individu où « l'autorité du groupe s'est substituée à l'autorité parentale sans que les jeunes ne le montrent » (Bouzar & al., 2014). Ce clivage inscrit l'adolescent dans une clandestinité qui renforce la fusion du groupe et amplifie l'isolement social.

La seconde étape du processus de radicalisation selon le CPDSI correspond à la destruction de l'individu au profit du groupe. Il y a d'abord une accentuation des ressemblances des membres du groupe pour effacer les singularités individuelles.

La dépersonnalisation des filles passe par l'effacement du contour individuel, notamment par les vêtements qui sont les premiers accessoires d'identification et de démarquage (jilbab ou niqab). La dépersonnalisation des garçons passe par le changement de nom. « C'est un acte symbolique, quasi initiatique, qui marque le changement de vie, de personnalité, d'être social... » (Bouzar & al., 2014).

Ceci a également pour fonction de détruire les repères antérieurs et d'inscrire le sujet dans un renouveau, une nouvelle vie qui permet le remplacement du raisonnement par la répétition et le mimétisme facilitant l'exaltation du groupe.

La troisième étape de leur modèle est l'adhésion aux croyances de l'idéologie de Daesh. Cela passe par les croyances d'être l'élite, d'appartenir à un groupe qui détient la vérité et qui a une mission, c'est ce qu'ils nomment le concept de pureté et de primauté du groupe.

Il y a également, de la part des recruteurs, une adaptation de l'idéologie dite djihadiste aux aspirations cognitives et émotionnelles des individus. Ceci permet la transformation de la manière de penser, d'agir et de parler, c'est à dire une transformation du cadre cognitif.

Enfin, la dernière étape de leur processus est celle de la déshumanisation de l'embrigadé et de ses futures victimes. On fait naître l'utopie de l'accès au pouvoir

totalitaire par l'acceptation du sacrifice humain. Il y a une banalisation de la cruauté et de la mort avec apparition de la conviction que l'autre, celui qui ne fait pas partie du groupe, ne peut être considéré comme un semblable.

3.3.3 Modèle de Marc Sageman

M. Sageman est un psychiatre américain, docteur en sociologie et ancien agent de la *Central Intelligence Agency* (CIA) au Pakistan. Il est l'un des premiers à avoir proposé un modèle explicatif des trajectoires de radicalisation.

Il fait le constat (Sageman, 2005), à partir de l'étude du profil de 172 terroristes dans son ouvrage *Le vrai visage des terroristes*, que les djihadistes sont des gens normaux que l'on ne peut classer ni en fonction de données socio-économiques, ni sur des arguments du registre éducatif.

Selon lui, il y a quatre facteurs qui expliquent le processus de radicalisation : Le sentiment d'outrage moral à cause des violations de droits perçues comme telles ; une interprétation propre de la réalité où les violations représentent une guerre contre l'islam; ces sentiments entrent en résonance avec des expériences personnelles (comme le vécu de discrimination des populations musulmanes en Europe et les discours islamophobes qui prolifèrent) ; enfin la radicalisation s'alimente via des réseaux qui offrent un espace de discussion permettant la mise en relation de personnes ayant des ressentis identiques. Ces réseaux sont complexes dans le cas du terrorisme djihadiste et ce point représente la dimension centrale de la théorie de M. Sageman (CIPC, 2015).

Selon lui, ces réseaux provoquent un affaiblissement des personnalités et permettent la fondation de groupes radicaux sans hiérarchies. Un réseau terroriste n'est « pas une réelle organisation, mais un mouvement social fait d'un agglomérat d'organisations plus ou moins formelles, associées par des schémas d'interactions allant de la relative centralisation à la relative décentralisation selon divers degrés de collaboration et donnant lieu à des opérations terroristes plus ou moins liées entre elles. Les participants au djihad mondial ne sont pas des individus atomisés, mais des acteurs que relie des réseaux complexes d'échanges directs ou indirects » (Sageman, 2008).

La radicalisation n'est donc pas un processus individuel mais résulte de

l'évolution de petits groupes liés par une amitié préalable qui ne sont pas liés directement à un pouvoir central. Ces groupes se forment en réseaux par des liens entre eux et certains individus ont plus de liens que les autres, ce sont des nœuds pivots selon M. Sageman.

Internet est un axe essentiel du processus de radicalisation en permettant une décentralisation et un terrorisme d'un nouveau genre, le *leaderless jihad* (Sageman, 2008).

3.3.4 Modèle de Clark McCauley et Sophia Moskalenko

Ces auteurs ont montré en 2008 (McCauley & Moskalenko, 2008) un modèle de radicalisation s'articulant autour de douze mécanismes. Une des particularités de leur conception est de ne pas avoir développé leur théorie autour d'un seul axe. Ils ont proposé de réfléchir au processus de radicalisation en fonction de trois variables : le niveau individuel ; le niveau des groupes réduits ; et le niveau des masses. La question à laquelle ils tentent de répondre est celle-ci : comment s'active l'adhésion à la violence pour garantir la défense du groupe d'appartenance ?

Au niveau individuel, on retrouve quatre mécanismes. Le premier est la position de victime. L'expérience traumatique, surtout quand le responsable est identifié, active le désir de vengeance et cela jusqu'au sacrifice. Il n'y a pas de rapport de proportionnalité entre l'intensité du préjudice perçu et le risque de passage à l'acte, mais il y a risque de passage à l'acte si le sentiment de préjudice est interprété comme commun avec les autres membres du groupe.

Le second mécanisme est celui du grief politique. Dans ce mécanisme il n'y a pas d'expérience de préjudice mais le passage à l'acte s'inscrit dans un mouvement d'idées. Il est lié à une idéologie qui n'est pas associée ou qui est indirectement liée au vécu du sujet.

Le troisième mécanisme individuel est l'auto-radicalisation. Il s'agit d'une évolution progressive vers la radicalisation. Petit à petit, « pas à pas », le sujet s'auto-persuade du bien-fondé de son engagement. Il s'agit d'une construction destinée à rendre cohérent ce que l'on fait et ce que l'on pense devoir faire. « Il est plus facile de trouver des raisons justifiant ce que nous faisons que de faire ce que

nous pensons juste ».

Le quatrième mécanisme décrit dans leur article est le pouvoir de l'amour. Beaucoup de terroristes seraient recrutés par le biais de liens personnels avec des gens déjà engagés. Les liens se font dans le réseau d'amis, d'amants, ou dans la famille. Il y a une explication assez simple de la force de ce mécanisme : les liens personnels intenses sont intimement liés à la confiance, avec la conviction qu'il y a moins de chances d'être trahi par quelqu'un qu'on aime ou qui nous aime. Le deuxième argument pour ce mécanisme est que le lien affectif est le meilleur ciment pour maintenir la cohésion du groupe.

Un autre élément important dans la mise en place de la radicalisation d'un groupe est lié à la position des sujets ayant les opinions les plus extrêmes. Les recherches en sciences sociales montrent que dans un groupe avec des opinions similaires il y a harmonisation de la position de l'ensemble vers l'opinion de ceux qui défendent les idées les plus radicales.

Le deuxième mécanisme en cause dans la radicalisation des groupes, selon leur modèle, est : les conditions d'isolation ou de menace. Ce modèle est tiré de l'observation de la forte cohésion de groupe que l'on observe dans les situations de combat. Les petits groupes isolés des autres développent une cohésion très forte allant jusqu'à la possibilité du sacrifice pour un « frère ». La valeur de la réalité sociale d'un groupe est faible quand certains membres appartiennent à d'autres groupes. À l'inverse, quand le groupe est très isolé, la valeur sociale du groupe est très forte. « Le consensus sur les valeurs et la morale propre au groupe acquiert le pouvoir d'exiger la violence contre ceux qui menacent le groupe. »

Le troisième, le quatrième et le cinquième mécanisme présentés par C. McCauley et S. Moskalenko recouvrent sensiblement un même concept qui est celui de la radicalisation d'un groupe en réponse à un conflit, motivant la sélection du groupe le plus radical. Ce dernier peut être lié à une concurrence dans la séduction d'une même base de sympathisants. Pour obtenir l'adhésion de cette base, certains peuvent être amenés à défendre des actions plus radicales au bénéfice de la cause. La radicalisation peut également être liée à un phénomène de condensation issu d'un conflit violent entre des forces étatiques et des mouvements sociaux. Les situations de violences par le pouvoir (forces de police ou autre) vont faire fuir une partie des militants mais ceux qui restent vont défendre des positions de plus en plus

radicales. Cette escalade de la violence va conduire, au bout du processus, le groupe de radicalisés restant à résister à la pression étatique en entrant dans la clandestinité comme les groupes terroristes. Enfin, les concurrences entre les individualités au sein d'un groupe sont extrêmement menaçantes pour la cohésion de ce dernier et peuvent conduire à des mouvements de fission qui impliquent des réactions radicales (exclusion ou assassinat des membres déséquilibrants).

Les auteurs décrivent trois mécanismes qui génèrent une radicalisation au niveau des masses. D'abord la menace extérieure (vraie ou supposée) est un levier important de la mobilisation des masses. À l'instar des petits groupes, la cohésion des masses est renforcée par les menaces externes et par des processus d'identification forts tels que le patriotisme ou le nationalisme. Les intellectuels du jihad ont théorisé ce mécanisme qui a pour fonction de mobiliser une réponse intense de l'ennemi sur des populations jugées comme étant un potentiel sympathisant mais qui sont peu accessibles par les méthodes de recrutement conventionnelles.

Comme second mécanisme permettant la radicalisation des masses il y a la haine qui permet de mettre en place une logique de déshumanisation de l'adversaire. La déshumanisation permet de rendre tolérable le passage à l'acte meurtrier. La haine est une forme extrême d'identification négative qui comprend l'idée que le groupe ennemi a une mauvaise nature. Des émotions positives sont ressenties quand le groupe ennemi est victime d'événements négatifs et vice versa. Cette haine rend acceptable aux masses le meurtre de civiles.

Enfin le dernier mécanisme est celui de la *martyrisation*. Le concept de martyr a une grande force de persuasion sur les masses. Le fait de donner sa vie pour une cause donne beaucoup de crédit à cette dernière aux yeux des masses qui s'identifient au sujet martyr.

La revue des modèles de processus de radicalisation présentée ici n'est pas exhaustive. Ils ont été choisis pour différentes raisons. Le modèle en escalier de F.M. Moghaddam a été sélectionné parce qu'il s'agit d'un des modèles les plus souvent retrouvés dans la littérature scientifique sur la radicalisation. De plus il a le mérite de proposer un schéma simple et clair qui rend lisible un processus parfois obscur. C'est aussi un de ses points faibles. Le modèle du Centre de prévention des

dérives sectaires a été choisi car il fait référence en France et qu'il met bien en évidence la dimension de rupture familiale, élément central d'une lecture pédopsychiatrique. Enfin le modèle de M. Sageman est présenté parce qu'il est l'un des premiers à avoir été décrit, et surtout parce qu'il s'agit du modèle qui met le plus de côté la dimension individuelle dans le processus de radicalisation pour insister sur la théorie des réseaux et donc la dimension collective.

Ces trois modèles inscrivent la radicalisation dans un processus linéaire ou circulaire. La schématisation permet de créer une lisibilité rendant accessible intellectuellement les trajectoires de radicalisation. Pourtant de nombreux auteurs (Vendhuis & Staun, 2009 ; Schmid, 2013...) ont critiqué ces modèles. D'abord parce qu'ils sont construits à partir de cas de radicalisation avérés, c'est à dire de façon rétrospective. Ensuite parce que cette simplification a l'effet pervers de ne jamais totalement correspondre aux cas singuliers que l'on peut rencontrer en clinique.

Le modèle de C. McCauley et S. Moskalenko est le seul proposant des mécanismes de radicalisation fonctionnant indépendamment les uns des autres. Ils invitent à regarder la radicalisation à un niveau individuel, groupal et de masse. C'est par l'addition variable de mécanismes issus de ces trois niveaux qu'un individu accède ou non à la position radicale. Cette lecture permet une plus grande variété de trajectoires, répondant mieux à la diversité des profils retrouvés par les praticiens de première ligne.

3.4 Terrorisme et pathologie mentale

La question de la santé mentale des terroristes a été abondamment abordée depuis que ce phénomène s'est imposé à notre quotidien. De nombreux chercheurs en psychologie ont tenté de faire émerger un trait psychopathologique commun, de déterminer une « structure terroriste » qui permettrait de penser le sujet sous l'angle du soin. Il y a, dans cette démarche, le signe du paradigme médical dans lequel nous nous situons. Il faudrait pouvoir soigner ce qui nous dérange. Pourtant, les études semblent peu concluantes. En effet leurs résultats sont très variables et ne concluent souvent pas dans le même sens.

3.4.1 Terrorisme et troubles de la personnalité

En 2002, Charles L. Ruby (Ruby, 2002) a réalisé une revue de la littérature produite sur les théories psychologiques expliquant le terrorisme. J. Post a décrit deux types de personnalités pathologiques, qui découleraient d'expériences infantiles ayant pour conséquence une blessure narcissique.

Il y aurait ainsi les « idéologues-anarchistes », qui combattraient la « société de leurs parents », ceux-ci utiliseraient la lutte violente dans une hostilité inconsciente envers l'autorité. De l'autre côté, il y aurait les « nationalistes-séparatistes » qui à l'inverse ne se seraient pas séparés des objets parentaux et qui utiliseraient la violence pour lutter « contre la société pour le mal fait à leurs parents », comme « un acte de loyauté envers les parents endommagés par le régime ».

Kaplan, cité par C. L. Ruby, fait la part entre les « raisons » et les « causes » du terrorisme. Selon lui, si les variables sociales sont des raisons (pauvreté, injustice...), il faut cependant reconnaître comme causes du comportement terroriste des éléments de l'ordre d'une psychopathologie de l'assassin (Ruby, 2002).

Il y aurait, pour les terroristes, un besoin pathologique de poursuivre des fins absolues. Il se situe lui aussi dans le champ des traumatismes infantiles ayant pour conséquence la formation d'une blessure narcissique que le sujet terroriste chercherait inconsciemment à réparer.

Il postule l'existence d'une expérience d'humiliation dans l'enfance entraînant un sentiment d'échec personnel et un manque d'estime de soi. L'identification avec l'agresseur amène le sujet à répondre aux stress du quotidien par l'agressivité, permettant ainsi de restaurer sa faible estime de soi.

Enfin, Strentz décrit trois types de terroristes : Le Leader, qui fonctionnerait sur le registre du narcissisme ou de la paranoïa ; l'opportuniste, qui serait de structure antisociale ; et l'idéaliste (Ruby, 2002).

Jeff Victoroff (Victoroff, 2005), dans ses travaux de recueil de données de la littérature scientifique sur le terrorisme, explore la théorie selon laquelle les terroristes seraient des individus présentant une personnalité psychopathique/antisociale.

D'après le DSM-V, l'individu dyssocial présente : une indifférence froide

envers les sentiments d'autrui ; une attitude irresponsable manifeste avec un mépris des normes, des règles et des contraintes sociales ; une incapacité à maintenir durablement des relations.

Or, les terroristes seraient en réalité très investis et préoccupés par le sort des autres. Contrairement aux personnalités antisociales, les terroristes sont souvent perçus comme héroïques dans la communauté à laquelle ils revendiquent l'appartenance. Ils utilisent la lutte armée au nom des intérêts de leur groupe. À bien des égards, ils ont une attitude que Victoroff qualifie de « pro sociale » (Victoroff, 2005).

Selon les travaux du CPDSI (Bouzar & al., 2014), les filles embrigadées « ont comme point commun d'avoir affiché sur leur profil leur intention d'exercer un métier altruiste ou des photos attestant de leur participation à un camp humanitaire [...] Toutes ont été abordées sur une valorisation de leur engagement pour un monde plus juste... ».

Ces éléments sont bien loin du sujet antisocial et de son absence d'empathie. S'il y a dans leur engagement violent un mépris de l'autre cela arrive au bout d'un « processus de radicalisation » qui les amène progressivement à se représenter un monde binaire, un « eux » et un « nous », avec comme aboutissement une déshumanisation des membres de l'autre groupe. A contrario, la personnalité antisociale est intrinsèque au sujet, elle représente sa structure psychique et n'est pas la conséquence d'un discours sectaire.

Le fonctionnement paranoïaque a également été proposé comme trait commun des terroristes. L'individu paranoïaque est défini par le DSM-IV (personnalité retirée dans le DSM-V) comme méfiant et soupçonneux à l'égard des autres. Il ferait appel à des mécanismes interprétatifs pour se représenter les comportements ou les intentions de ses interlocuteurs comme étant malveillants. À l'extrême, ce trouble est délirant et du registre de la psychose. Ernst Kretschmer a décrit trois formes de personnalité paranoïaque dont *la personnalité paranoïaque de combat*, dont les traits les plus marqués sont l'opiniâtreté, la tendance sthénique aux revendications, aux querelles, à l'agressivité, et au fanatisme.

Michel Bénézech et Nicolas Estano (Bénézech & Estano, 2016), dans leur travail sur les motivations conduisant à la lutte armée, interrogent ce lien entre le « fanatisme et le système paranoïaque ». Selon eux, il y a de multiples points de

convergence entre le fanatique et le paranoïaque passionnel : « fonctionnement en secteur du psychisme ; moment identique de "révélation" et de "vérité" ; orgueil et certitude d'avoir raison ; exaltation idéologique ; sentiment de supériorité ; fausseté du jugement ; psychorigidité ; intransigeance ; fidélité aveugle à la cause ; obstination ; méfiance et sentiment de conspiration ; intolérance envers l'opinion d'autrui ; prosélytisme ; quérulence jusqu'au-boutiste ; actes antisociaux ; absence d'autocritique et de remords. » (Bénézech & Estano, 2016)

Post (Victoroff, 2005) a proposé une théorie reposant sur le mécanisme de projection, mécanisme psychanalytique qui consiste « à expulser en dehors de soi et accoler à un autre des qualités, des sentiments, des désirs, voire des objets qu'il méconnaît ou refuse en lui » (Laplanche & Pontalis, 2007).

Pour Post, la projection serait un moyen de défense permettant aux terroristes de passer à l'acte. Or la projection est un mécanisme privilégié dans le fonctionnement paranoïaque (Victoroff, 2005). Dounia Bouzar (Bouzar & al., 2014) pointe elle aussi que l'adhésion aux théories du complot est un facteur de risque d'entrée dans la radicalisation. Elle en fait même le mécanisme initial de son modèle comme nous l'avons vu précédemment. Une étude de Pascal Wagner-Egger et Adrian Bangerter (Wagner-Egger & Bangerter, 2007) publiée en 2007 montre que des traits de tempérament tels que la peur et la méfiance étaient fortement corrélés aux deux types de théorie du complot qu'ils définissent, c'est à dire celle concernant les minorités et celle concernant le système. Ceci vient confirmer une intuition largement partagée.

L'adhésion aux théories du complot ne fait pas pour autant la colonne vertébrale de l'individu radicalisé et la littérature scientifique est très circonspecte quant à la validité de la dimension paranoïaque comme facteur psychopathologique commun aux terroristes.

M. Sageman (Sageman, 2005) conteste cette vision, qu'il réduit au statut d'hypothèse invérifiable. Selon lui les 69 moudjahidines qu'il a étudiés ne présentaient aucune caractéristique clinique évoquant une personnalité paranoïaque, au sens du DSM-IV. Des dix biographies détaillées étudiées il n'a trouvé que dans une seule, celle d'Ayman al-Zawahiri, des signes de paranoïa avant l'adhésion au

djihad .

M. Sageman (Sageman, 2005) reproche très clairement l'absence d'argument scientifiquement valide étayant cette thèse. La limite de son travail se situe dans le recueil de données. En effet, il fait principalement appel à des documents de seconde main.

3.4.2 Terrorisme et suicide

La question de savoir si les recrues du djihad mondialisé présentent des traits susceptibles de définir un profil suicidaire a évidemment animé les chercheurs et théoriciens penchés sur ce sujet et en particulier sur le concept de martyr.

Rex Hudson, cité par Feten Fekih-Romdhane (Fekih-Romdhane & al., 2016) en se basant sur une revue de la littérature théorique et sur des archives gouvernementales, conclut qu'il n'y a pas de symptômes suicidaires chez les kamikazes. C'est également ce qu'affirme Nasra Hassan, également citée par F. Fekih-Romdhane, dans un article paru dans *The New Yorker* en 2001, après avoir étudié 150 sujets impliqués dans des attentats suicides. Selon elle, aucun d'eux n'avait présenté de trait suicidaire. On retrouve la même conclusion chez J. Post qui a réalisé 35 entretiens semi-structurés de commandants terroristes.

Pour Robert A. Pape (Pape, 2003), il est impossible de définir un profil psychologique du kamikaze. Son axe d'interprétation est politique. En effet, il considère que l'utilisation du suicide terroriste a émergé car il permettait l'obtention de résultats quant aux concessions politiques faites par les sociétés attaquées. Il s'agirait donc d'une tactique, ou d'une stratégie cohérente dans le temps géopolitique. Il s'inscrit ainsi dans la théorie du « choix rationnel » qui suggère que Al-Qaida utilise l'action terroriste comme stratégie du faible face au fort. C'est ce type d'action qui permet aux groupuscules d'occuper un espace là où le conflit direct serait trop déséquilibré. En ce sens la stratégie est rationnelle mais le terrorisme n'est pas une fin en soi.

L'idéalisation de la mort a toujours été contenue dans les religions monothéistes avec l'espoir d'une vie meilleure, d'un monde meilleur qui viendrait s'offrir au décours d'une vie faite de frustrations. L'interdit du suicide vient comme gardien de la vie là où la mort serait apaisante. F. Khosrokhavar (Khosrokhavar &

Simon-Nahume, 2003) constate une redéfinition de cet interdit dans les formes modernes de sécularisation du religieux qui s'opèrent à travers les mouvements islamistes. Il y a une relecture et une réinterprétation du religieux. Le martyr devient une forme ultime d'héroïsme révolutionnaire, il est revendiqué comme étant une méthode de lutte du faible contre le fort. L'idéologie religieuse se réduit alors à un « entraînement mental au sacrifice ». Il y a ici une inversion du rapport à la mort et la peur de celle-ci devient une soif, un appétit à assouvir. Le passage à l'acte par le suicide meurtrier permet de s'affirmer, de se réaliser et de retrouver une dignité que la vie n'autorise pas.

Ceci va dans le sens de ce que Christian Lachal (Lachal, 2005) observe via le double discours qui entoure les kamikazes palestiniens. Si le suicide est encouragé, et même valorisé par certaines structures sociales, il reste également un acte de transgression par rapport à la famille. En ce sens, le passage à l'acte permet de former une identité, de s'affranchir des liens régressifs et d'entamer un processus de subjectivation. « Il y a là une ambivalence de l'acte de se donner la mort en donnant la mort qui permet que soit franchie cette faille existentielle, identificatoire, dans laquelle s'effondre le jeune palestinien sans espoir ».

3.4.3 La question des loups solitaires

Ramon Spaaij et Mark. Hamm (Spaaij & Hamm, 2015) proposent la définition suivante du terrorisme type « loup solitaire » : « Il s'agit d'une violence politique perpétrée par des individus agissant seuls ; qui ne font pas partie d'un groupe ou d'un réseau terroriste organisé ; qui agissent sans l'influence directe d'un chef ou d'une hiérarchie ; et dont les tactiques et les méthodes sont conçues par l'individu et non sous la direction d'une quelconque autorité ». M. Bénézech et N. Estano (Bénézech & Estano, 2016), citant Simon, offrent une définition plus large associant les situations regroupant deux ou trois acteurs et proposant comme socle l'idée d'une volonté d'agir sur le gouvernement ou la société en provoquant des réactions sécuritaires. La question qui en découle est de savoir s'il est possible de déterminer des signes indicateurs de la préparation d'actes terroristes chez des individus isolés.

Les études n'ont globalement pas mis en évidence de psychopathologie

particulière dans les groupes terroristes, mais il semble en être tout autrement pour les loups solitaires. La recherche de R. Spaaij (Spaaij, 2010) qui fait état de cinq cas cliniques, retrouve des perturbations psychopathologiques dans quatre des cinq cas de terroristes solitaires. Trois des cas souffraient de troubles graves de la personnalité. Quatre des sujets avaient des antécédents de dépression sévère.

Selon Emily Corner et Paul Gill (Corner & Gill, 2015), c'est parmi les loups solitaires que l'on retrouve la plus forte corrélation entre terrorisme et troubles mentaux. En effet, « la probabilité d'avoir un acteur solitaire avec une maladie mentale est 13,43 fois supérieure à celle d'avoir un acteur en groupe atteint d'une maladie mentale ».

On entend ici la maladie mentale au sens large, c'est à dire allant des troubles de la personnalité aux pathologies de l'axe 1, type trouble de l'humeur ou psychose.

Selon ces mêmes auteurs (Corner & Gill, 2015), qui exposent les résultats des rares études concernant la fréquence des troubles psychiatriques chez les terroristes, il y aurait environ 61 % des auteurs solitaires qui auraient eu des contacts antérieurs à leur passage à l'acte avec des services de santé mentale. 22 % des terroristes solitaires américains étaient psychologiquement perturbés contre seulement 8 % de ceux inscrits dans une dynamique groupale. 31 % des solitaires ont un passé de trouble mental, et 40,4 % des acteurs solitaires d'extrême droite souffraient d'une maladie mentale contre 7,6 % chez les auteurs en groupe. Leur étude concerne un échantillon de 119 terroristes « loups solitaires », comparés à un échantillon représentatif de terroristes opérant en groupe. Un autre élément apparaît de façon significative dans leur étude. Il s'agit du rapport particulier entre la maladie mentale, le terrorisme et le passage à l'acte violent. L'acteur solitaire a par exemple 2,4 fois plus de risques de présenter une maladie mentale s'il participe à une action violente, il a 3,77 fois plus de risques d'être malade s'il tue pendant un attentat et 2,33 fois plus de risques de présenter une pathologie psychique s'il exprime le désir d'agresser quelqu'un.

Le terroriste solitaire est souvent animé par un événement personnel. Devant des circonstances politiques qui l'atteignent personnellement, il semblerait que le sujet ressente une obligation morale le poussant à agir. Si l'auteur de l'article prévient que l'on manque de données pour déterminer si les événements de la vie en lien avec l'engagement peuvent expliquer le passage à l'acte radical, il conclut tout

de même que la cause personnelle pourrait être une forte motivation dans le terrorisme féminin. On introduit ainsi le genre comme variable permettant d'évaluer le risque de radicalisation (Nijboer, 2012).

R. Spaaij et M. Hamm (Spaaij & Hamm, 2015) montrent dans leur étude que les loups solitaires étudiés ont un fort sentiment d'exclusion sociale avec un fort vécu d'injustice. Ils se sentent privés de ce qu'ils perçoivent comme étant des valeurs auxquelles ils ont droit.

Cela forme un grand ressentiment vis à vis des gouvernements qu'ils considèrent comme responsables de leur chômage et des discriminations qu'ils subissent ou qu'ils pensent subir. Ceci est particulièrement marqué chez les terroristes agissant seuls, en particulier parce que les sujets étudiés étaient des suprématistes blancs fortement issus des classes inférieures. Les auteurs expliquent clairement que les terroristes religieux s'affiliant à Al-Qaida proviennent de toutes les classes sociales (Spaaij, 2010).

Si l'on peut comprendre la dynamique sacrificielle dans les groupes terroristes, où le groupe incarne une force sociale de jugement qui peut l'encourager, cela semble plus complexe concernant les actes solitaires de violence radicale.

Matthisj Nijboer (Nijboer, 2012) insiste alors sur le fort sentiment de réciprocité qui anime ces derniers. Selon lui, ce sont de forts affects de sympathie et d'empathie qui conduisent les loups solitaires à penser qu'ils ont un rôle à jouer pour atteindre un objectif commun au groupe d'identification.

En plus de cette réciprocité, il faut donc une forte identification au groupe pour passer à l'acte. Quand il y a une forte identification à un groupe alors nos sentiments internes sont liés au bien-être de celui-ci. Si ce groupe est menacé, alors nous nous sentons nous-mêmes menacés, c'est évident.

Ce qui est plus intéressant, c'est le mécanisme de renforcement de l'identification à un groupe quand il existe des conflits intergroupes. Selon M. Nijboer, ces situations de forte identification sont particulièrement saillantes dans le cas des loups solitaires (Nijboer, 2012).

Le caractère « solitaire » est également une variable commune aux cinq cas examinés par R. Spaaij. Tous étaient relativement isolés socialement et préféraient être et agir seuls. Ils avaient tous été victimes de maltraitances sociales. Dans leur rapport de 2012 rendu aux autorités américaines, R. Spaaij et M.S. Hamm (Spaaij &

Hamm, 2015) affirment qu'il y a bien un profil type du loup solitaire américain qui est sans emploi, avec un casier judiciaire, plus âgé et moins instruit que les terroristes agissant en groupe.

Le concept de loup solitaire est très critiqué et agite un certain nombre de polémiques. De nombreux auteurs le condamnent estimant que très peu de situations ou de terroristes répondent à sa définition. Pour eux, tous les attentats ont nécessité une logistique et l'enquête retrouve systématiquement un maillage ou un réseau sur lequel s'appuie le terroriste.

La radicalisation est donc un phénomène hétérogène difficile à appréhender. Le terme regroupe probablement des concepts très différents dont la synthèse est impossible. Le risque est de tomber dans un discours caricatural empreint de trop de préjugés amenant à des raccourcis dangereux. Les facteurs de vulnérabilité, les différents processus ou la lecture psychopathologique ne suffisent jamais à expliquer correctement le problème. La suite de ce travail propose de regarder le djihadisme dans le cadre de l'adolescence. Là encore, ce ne sera qu'une explication partielle, mais qui aura pour objectif de proposer des pistes de réflexion et de prise en charge en situation clinique.

4 Stratégies européennes de prévention de la radicalisation (RAN Collection, 2016)

Le terrorisme en Europe tire son inspiration d'une grande variété d'idéologies allant des idéologies séparatistes à celle inspirée par Al-Qaida, en passant par la gauche violente, les anarchistes et les idéologies de droite. L'évolution du terrorisme et des activismes violents a été dans le sens d'une diminution des organisations centralisées et hiérarchisées, et de l'apparition de groupuscules (cellules) ou individus isolés (lone wolf) qui sont localisés sur les lieux des attentats et qui opèrent avec moins de contraintes et de façon plus imprévisible. Il y a très peu de préparation et de logistique nécessaires aux attaques ce qui rend le travail de prévention très difficile.

La Commission européenne chargée du dossier sur la radicalisation constate qu'un grand nombre d'attaques sont planifiées par des terroristes qui sont eux-mêmes européens. Ils constatent également que ces attaques ont pour fonction de semer les graines de la discorde en Europe, donnant lieu à une augmentation des points de vue extrémistes dans d'autres secteurs de la société, ce qui contribue à créer les conditions de développement de la radicalisation formant ainsi un véritable cercle vicieux de la violence. Le phénomène de combattants d'origine européenne qui se rendent en territoire hostile pour se former au combat n'est pas une nouveauté dans l'histoire mais la chronicisation de la situation syrienne a très largement fait augmenter la prévalence de ceux qui partent combattre. Ce qui est nouveau, ce sont les moyens de diffusion de la propagande radicale par le vecteur des réseaux sociaux qui permettent une meilleure diffusion et un meilleur pouvoir de persuasion. L'Europe fait le constat d'une inefficacité de l'arsenal législatif actuel et prend acte de la nécessité de modéliser une nouvelle approche en terme de lutte contre la radicalisation qui doit engager toute la société. On observe bien ici une évolution paradigmatique dans le rapport des autorités au terrorisme. Si les dimensions répressive et militaire sont toujours de mise, on constate également une volonté de proposer une vision plus large de la problématique afin d'intervenir précocement et de prévenir les processus de radicalisation.

La Commission européenne a créé en 2011 le réseau de sensibilisation à la

radicalisation (RAN), qui rassemble plus de 700 experts et praticiens dans toute l'Europe. L'objectif est de faciliter l'échange d'idées. Le travail présenté ici a pour but de mettre à jour la stratégie de l'UE pour lutter contre la radicalisation et le recrutement de terroristes. Pour cela ils ont défini huit groupes de travail :

- Un groupe (RAN C&N) sur la communication et les récits à proposer contre la propagande extrémiste.
- Un groupe (RAN EDU) qui travaille sur la question de l'éducation afin d'aider les professionnels de l'école qui sont en première ligne, dont le rôle est de transmettre les valeurs démocratiques et sociales et d'aider ainsi les élèves dans leur construction identitaire.
- Il y a également un axe consacré aux familles (RAN YF & C), afin de leur donner des clés permettant de prévenir et d'identifier les signes de la radicalisation.
- Un groupe (LOCAL RAN) ayant pour objectif de permettre aux autorités locales de mieux coordonner les praticiens qui participent à la prévention de la radicalisation. Ce groupe doit recueillir, comparer et partager les différents modèles existants pour organiser des approches préventives locales.
- On trouve également un axe de travail concernant les prisons (RAN P&P) et la problématique spécifique de la radicalisation dans les lieux de détention.
- Un groupe qui s'occupe de renforcer le travail de la police (RAN POL), en identifiant des lignes de formation efficaces permettant à cette institution de mieux comprendre les réseaux sociaux et de mettre en place une relation de confiance avec les familles et les communautés susceptibles d'être touchées par l'extrémisme.
- Un groupe chargé de maintenir et d'organiser le réseau d'organisations de victimes du terrorisme (RAN RVT) et de faire entendre leur voix dans le travail de prévention
- Une orientation sur le travail de santé (RAN H & SC) et la prise en charge sociale qui a pour objet d'évaluer et définir des signes de radicalisation, afin d'aider les sujets à risque.

Les conclusions récentes font état de quatre clefs dans la réflexion autour de la radicalisation en Europe.

D'abord, il semble que les différentes réunions aient abouti à la conviction qu'il n'y aura pas de lutte efficace contre ce problème sans travailler en amont à la prévention de la radicalisation. La reconnaissance et la prise en charge la plus rapide possible permettent de lutter plus efficacement contre ce phénomène.

Pour poursuivre cet objectif, le rapport conclut sur la nécessité d'impliquer et de former les praticiens de première ligne. Ces derniers sont les premiers en contact avec les individus à risque et il semble nécessaire qu'ils puissent identifier rapidement les sujets vulnérables. Pour cela ils ont besoin que l'on détermine des signes alarmants, de lieux où communiquer leurs inquiétudes tout en maintenant le lien avec le sujet à risque.

Les structures d'accueil de ces signaux doivent permettre un travail en réseau entre les représentants de la loi, les professionnels de la lutte contre la radicalisation et des représentants des communautés à risque de produire des sujets radicalisés.

Enfin, la dernière clef selon le RAN est de proposer des interventions sur mesure, adaptées aux circonstances locales. Il conclut qu'il est important de comprendre les motivations, peurs, frustrations qui amènent l'individu à se radicaliser pour développer une intervention adaptée et efficace au cas par cas. Pour cela, il est essentiel à la fois de comprendre les motivations internes mais également les circonstances externes, au niveau social, qui aboutit à la radicalisation du sujet. Pour répondre à ces clefs de la lutte contre la radicalisation, le RAN a défini sept cibles de recherches pour faire évoluer les pratiques de prise en charge de la radicalisation en Europe.

1) La formation des praticiens de première ligne :

Les praticiens de première ligne correspondent aux professeurs, jeunes travailleurs, à la police, la protection de l'enfance et aux professionnels de la santé mentale. L'objectif du RAN est de permettre aux praticiens de mieux comprendre le phénomène de la radicalisation afin de pouvoir participer à la prévention. Le travail de formation des praticiens de première ligne s'articule autour de six points :

- Une meilleure connaissance terminologique : qu'est-ce que la radicalisation, l'extrémisme et le terrorisme ?

- La connaissance des différents mouvements terroristes : extrême droite, extrême gauche, État islamique, Al-Qaida, Jabhat al-Nosra...
- Des connaissances basiques sur les différentes idéologies : leurs sociétés idéales ; la différence entre la forme radicale de l'idéologie et les formes plus modérées ; les différentes variations au sein d'une même idéologie radicale ; les origines des différentes idéologies et les voix considérées comme crédibles ; la place de l'idéologie radicale dans la société et dans le contexte géopolitique.
- Une meilleure connaissance des processus de radicalisation.
- Comment identifier un individu en cours de radicalisation : les changements de comportement, les ruptures sociales, les obsessions.
- -Les réponses à apporter devant des situations de radicalisation.

2) Les stratégies de déradicalisation

L'objectif est ici la mise en place de stratégies de déradicalisation. Cette ambition est liée au constat que malgré les stratégies de prévention il y aura toujours des individus pour passer dans les mailles du filet. Après la prise en charge judiciaire il sera nécessaire de mettre en place des programmes permettant de les aider à se réintégrer dans la société. Il ne s'agit pas ici de chercher à faire changer les valeurs et les idées des individus radicalisés mais de leur faire abandonner leurs comportements violents.

La question de la pertinence des prises en charge de type individuel ou collectif a été posée. Le choix s'est porté sur des programmes individuels avec la mise en place de mentors.

Le RAN propose l'utilisation de programmes de déradicalisation personnalisés avec l'intervention d'un personnel ayant des compétences en psychologie, criminologie et des travailleurs sociaux permettant de fonctionner avec une certaine empathie. Le RAN décrit également l'utilité de mobiliser d'anciens extrémistes pour entrer en contact avec les sujets radicalisés. Pour les jeunes, il propose l'utilisation de médiateurs comme le sport ou le cinéma.

La déradicalisation passe par la mise en place d'un rapport de confiance entre les intervenants et les sujets radicalisés.

3) L'engagement des communautés, leur octroyer plus de pouvoir

L'implication des communautés vulnérables semble importante dans la lutte contre la radicalisation. L'objectif est de les intégrer à la vie publique pour atténuer les conflits qui peuvent exister entre certaines minorités et les autorités.

L'engagement communautaire passe par la promotion de leadership dans la communauté et parmi les jeunes en les formant et en promouvant le mentorat.

Il faut également organiser le dialogue avec les communautés via des plateformes démocratiques.

Le RAN propose également de former les personnalités religieuses clés pour qu'ils engagent une discussion avec les jeunes au sujet de la foi et des questions de société. Il faut également former les communautés dans l'identification des sujets vulnérables.

Enfin, un travail de restauration des liens entre les communautés et les institutions étatiques semble nécessaire. Pour cela, le RAN propose de ne pas aborder uniquement la radicalisation, mais également les angoisses et les peurs de la communauté telle que la discrimination ou les questions politiques et sociales.

4) L'éducation des jeunes

Cette approche implique des pratiques visant à éduquer les jeunes sur la citoyenneté, les stéréotypes, la discrimination, l'extrémisme, les valeurs démocratiques et la diversité culturelle, afin de renforcer leur résistance à la radicalisation et développer leur citoyenneté. L'éducation sur ces valeurs peut passer par l'utilisation du numérique, en particulier pour armer les jeunes face à la propagande en ligne. Des excursions sur des lieux historiques, permettant de confronter le jeune aux horreurs de l'histoire afin de l'y sensibiliser et de lui permettre de leur donner un sens, est également proposé.

Les écoles sont pensées comme des lieux d'accueil pour cette démarche d'éveil démocratique. Il faut également veiller à articuler le travail scolaire avec d'autres institutions telles que des ONG, les travailleurs sociaux, les organismes de santé ou encore la police.

Pour éveiller les jeunes à la pensée critique, il est important de ne pas leur dire ce qu'ils doivent penser mais de les inscrire dans un échange où ils sont actifs.

Enfin le RAN propose d'utiliser la voix des victimes du terrorisme qui peuvent permettre d'ouvrir le dialogue et avoir un grand impact sur les élèves.

5) Le support aux familles vulnérables à l'extrémisme

Le soutien familial peut avoir lieu à différentes étapes et peut être fourni dès les premiers signes de radicalisation. Dans ses premiers stades, le soutien familial peut être ciblé vers les parents de sujets à risque, en parlant de leurs angoisses et en créant une atmosphère ouverte dans laquelle ils peuvent parler et discuter des idées extrémistes et des alternatives positives. Les familles de ceux qui ont voyagé à l'étranger (combattants étrangers) doivent être écoutées (en termes de préoccupations et de besoins), soutenues et conseillées pour maintenir le contact avec leurs enfants par exemple via les réseaux sociaux, en favorisant ainsi la création d'un environnement positif permettant à l'enfant de retrouver le domicile familial.

Deux méthodes de soutien aux familles peuvent être proposées. D'abord le soutien direct aux familles avec la mise en place de visites aux domiciles ou par contact téléphonique. Le soutien aux familles peut être proposé individuellement avec par exemple des cours de renforcement des compétences parentales ou collectivement avec des groupes de parole de familles confrontées à la radicalisation.

Ensuite, il y a les soutiens indirects, en mettant en contact les membres de la famille avec des professionnels des services sociaux ou avec des cours de média training pour les familles très sollicitées par les journaux. Pour certains cas, au décours de programmes de réhabilitation, le suivi psychologique ne suffit pas. Il faut également proposer des aides pour trouver un emploi, un logement et réintégrer l'espace social.

6) La proposition de discours alternatifs à la propagande extrémiste

La propagande extrémiste est très facilement accessible, via les médias et le Net. Les autorités n'ont pas toujours les réponses pour lutter contre la diffusion de l'idéologie. L'objectif est ici de lutter contre ces idées en proposant un discours qui remette en question la propagande dans différents types de forums, tel que les forums de discussions, les sites web... Les différents types d'opinion sont détenus par des publics variés, ce large spectre doit être identifié précisément pour que les discours ciblés soient efficaces.

Le rapport conclut que le message alternatif doit être esthétisé et susciter de

l'intérêt par sa forme. Il propose d'afficher des vidéos de contre-récit en lien avec des vidéos YouTube véhiculant un propos extrémiste. Les émotions et l'humour sont également des moyens pour désamorcer un discours de propagande.

7) La création d'une infrastructure de lutte contre l'extrémisme violent

L'idée est ici de développer une approche intégrant l'ensemble des institutions concernées par la radicalisation en créant une infrastructure institutionnelle qui permette le partage d'informations entre les intervenants.

5 Adolescence et radicalisation

5.1 Terrorisme et construction identitaire : Vulnérabilité adolescente

5.1.1 Terrorisme et quête identitaire

Dans la radicalisation, la sensibilité du sociologue, ou du psychologue, s'attache à l'individu. La relation au groupe et sa subjectivation sont au centre de leurs préoccupations. La relation au chef et la dynamique groupale ont été théorisées par Freud, dans une dimension psychanalytique (Koshrokhavar, 2014).

« Freud écrit que le lien qui s'établit entre les membres d'une foule lui apparaît comme de nature libidinale. À la différence du lien amoureux, le lien libidinal est détourné de son but sexuel. Chacun des membres d'une foule, malgré son désir d'être l'objet d'amour exclusif du chef, est forcé d'y renoncer, car ce dernier manifeste un amour égal pour chacun d'eux. Ne pouvant avoir le chef pour soi, chacun va s'efforcer d'être comme lui, c'est à dire qu'ils vont tous le constituer comme leur moi idéal ; et, c'est à partir de ce point commun qu'ils vont pouvoir s'identifier les uns aux autres. Freud voit dans ce processus d'identification l'origine du lien groupal, à travers laquelle peuvent être surmontées les jalousies, les hostilités, les attirances exclusives qui s'opposent à la création d'un collectif. Pour Freud un groupe peut s'organiser en tant que tel quand, à partir de ce double processus (chef mis à la place de l'idéal du moi de chacun, identification mutuelle des membres), les rivalités se transforment en solidarité. C'est en ce sens que Freud a pu écrire : "L'esprit commun, l'esprit de corps, découlent incontestablement de la jalousie. Le sentiment social repose ainsi sur la transformation d'un sentiment primitivement hostile en un attachement positif qui n'est au fond qu'une identification." Ainsi, la liaison qui s'établit entre les membres d'un groupe n'est pas directe, elle est médiatisée par un troisième élément, dans les exemples cités par

Freud, le chef ; mais il fait remarquer que ce sont aussi des idées ou des croyances qui peuvent constituer l'idéal du moi des membres d'une foule, idées ou croyances communes, à partir desquelles une identification culturelle est possible » (Aebischer & Oberlé, 2012).

On voit apparaître ici la notion essentielle de quête identitaire dans les mouvements d'adhésion aux groupes. Il s'agit d'une théorie souvent développée dans la littérature sur la radicalisation, et particulièrement sous l'angle de la quête de sens. Le risque de radicalisation serait plus fort chez les individus avec une « fragilité existentielle ». Cette fragilité peut prendre forme à partir du sentiment de perte du sens à donner à la vie, ou de l'insatisfaction liée à sa position sociale... (Bénézech & Estano, 2016).

Arie W. Kruglanski propose un modèle de radicalisation fondé sur la notion de quête de sens comme élément moteur de l'engagement extrémiste. Selon l'auteur, il s'agit du « désir fondamental de compter, d'être quelqu'un, d'avoir du respect ».

La quête personnelle de sens est relativement universelle et peut être activée dans certaines circonstances psychologiques particulières que sont : la *privation*, dans les vécus d'humiliation, de perte de sens ; l'*évitement*, dans les moments de menace, d'anticipation d'un vécu de perte de sens ; l'*incitation*, qui est une volonté de gagner du sens (Kruglanski et al., 2014).

Donald. W. Winnicott, dans son texte sur la tendance antisociale (Winnicott, 1969), évoque la privation comme élément sous-tendant le passage à l'acte de l'enfant ou de l'adolescent antisocial. Il y a, aux racines de la tendance antisociale, une « perte de quelque chose de bon » et, comme le voleur qui tend la main vers l'objet qu'il désire, il y a dans le mouvement délinquant un espoir. La question de la privation est donc centrale, et si le jeune enfant qui commet un délit s'adresse à sa mère et vient réparer une discontinuité dans son expérience, alors il faut se poser la question de ce que le jeune adolescent occidental vient réclamer ou rétablir quand il attaque la société qui doit l'amener à s'épanouir.

Ferracutti, relayé par Victoroff, décrit le sentiment d'isolement comme extrêmement fragilisant sur le plan identitaire et il voit dans l'engagement radical une réponse satisfaisante (sur le plan de l'équilibre personnel) à la douleur de l'anomie. Ainsi, l'engagement violent a pour fonction de venir renforcer l'identité de personnes pauvres sur le plan de l'estime personnelle en définissant une cause absolue, qui

vient remplir le vide fragilisant (Victoroff, 2005).

Tous les auteurs définissent l'identité comme la rencontre de l'individu avec la société. Seth J. Schwartz, Curtis S. Dunkel et Alan S. Waterman, dans leur article proposant une réflexion sur l'identité et le terrorisme (Schwartz & al., 2009), ont conceptualisé ce lien sous-jacent à toutes les réflexions sur les perspectives identitaires dans la compréhension du terrorisme. Ils déterminent trois polarités de l'identité.

Selon eux, il coexiste une identité culturelle, une identité sociale et une identité individuelle chez tout sujet. Le terrorisme se situe à l'interaction d'une identité culturelle fortement emprunte de collectivisme et d'adhésion à des principes religieux ou culturels ; une identité sociale marquée par un fort contraste entre un « eux » et un « nous », formant ainsi un fort sentiment d'appartenance et de sensibilité à la menace que pourrait représenter l'autre ; une identité personnelle autoritaire, incapable de prendre en compte et d'investir des voies alternatives, ou au contraire une identité faible, diffuse et sans but se rattachant, pour fonctionner, aux désirs de l'autre comme S. Freud le décrit dans la psychologie des foules.

Si la radicalisation des jeunes doit être envisagée sous l'angle d'une crise alors celle-ci est à la fois intime, culturelle et sociale.

D. Bouzar, dans son rapport « La métamorphose du jeune opérée par les nouveaux discours terroristes » (Bouzar & al., 2014), insiste sur le caractère virtuel de la communauté de substitution proposée par les recruteurs et sur la déterritorialisation qui est une caractéristique de ce mouvement. Dans leur discours, les jeunes se disent tous musulmans et ne rattachent leur identité à aucun territoire. Il y a ainsi une standardisation identitaire. Cette standardisation vient effacer les diversités, mondialisant une attitude dans une dynamique totalitaire qui vient réduire à son minimum la possibilité de l'expression d'une individualité.

Le radicalisme musulman propose un prêt-à-porter identitaire, qui permet de contrôler les masses en orientant le désir de chacun vers un seul objectif commun à tous. Pour F. Khosrokhavar, « la vision du monde véhiculée par l'intégrisme musulman a ceci de rassurant qu'il est très binaire : un monde divisé entre le bien et le mal, entre les musulmans et les impies, c'est très rassurant » (Khosrokhavar, 2014). Identité du groupe et identité individuelle deviennent une seule et même

chose.

Il faut également insister sur ce sentiment de non-appartenance que l'on retrouve régulièrement dans la littérature qui interroge les fondements du radicalisme. En France, les autorités ont eu besoin, après la seconde guerre mondiale, de main-d'œuvre pour se reconstruire. Elles se sont naturellement tournées vers les populations des colonies ou des ex-colonies et ont favorisé l'immigration dans les années 1970. Ces populations sont restées. Au fil des générations, les conditions de vie se sont dégradées et un fort sentiment d'exclusion sociale et de persécution par les autorités a envahi les jeunes vivants dans des zones périurbaines (Mansouri, 2013).

« Une partie de la jeunesse, au sein de ces quartiers, vit son existence comme dépourvue d'avenir, l'intégration au sein de la société globale relevant d'un leurre » (Khosrokhavar, 2014). Les auteurs, pointant ce sentiment de non-affiliation au territoire d'origine associé à l'absence d'intégration dans les pays où ces jeunes vivent, interrogent la place de la radicalisation dans la construction identitaire du point de vue social. Nous verrons plus loin, dans la partie orientée sur la psychopathologie adolescente, que la fragilité identitaire, du point de vue psychique, est normale à cette période de la vie et que toute la question est de savoir comment une « société saine » doit l'accompagner.

5.1.2 Adolescence et rupture : de la philosophie à la psychanalyse

L'approche philosophique est intéressante comme préalable à une recherche en sciences humaines. Elle permet de faire appel à des concepts pour faire émerger un savoir qui saura se prémunir contre l'opinion. Il s'agit d'un enjeu évident en ce qui concerne l'omniprésence médiatique de la radicalisation. L'ordre de l'expérience, qui fait de la sensation l'origine de toute connaissance, conduit à une très nette explosion de l'opinion, particulièrement dans ces situations où la dimension affective vient modeler notre rapport au social.

La peur est très mauvaise conseillère quand il s'agit de penser, elle est tout au plus un catalyseur, une sentinelle qui doit nous conduire à nous interroger, en aucun cas à conclure. Débarrassons-nous donc de la peur qui conduit à se représenter

l'autre comme un monstre. Interrogeons-nous sur ce qui peut animer ces jeunes qui viennent nous assassiner, nous terroriser.

Le concept apparent et commun à tous est celui de la révolte, c'est la « première évidence » écrit Albert Camus. Qu'est-ce que la révolte, que représente-t-elle dans l'ordre de la pensée ? Qu'est-ce que la révolte adolescente ? Et surtout ces jeunes qui tuent au nom d'Allah, sont-ils des révoltés ?

Il faut faire un détour, afin d'éclairer ce qui nous préoccupe ici, par la notion d'absurde. Dans le mythe de Sisyphe, A. Camus écrit : « L'absurde naît de la confrontation de l'appel humain avec le silence déraisonnable du monde » (Camus, 1985). Il s'agit d'un point de départ, un vécu commun à tout être pensant, c'est à dire à tout homme, seule âme consciente de l'imminence de sa propre fin. Il n'y a pas d'expérience plus douloureuse que celle-ci, définie par la condition humaine. Comment entreprendre, mettre du sens quand la nature, l'ordre de la vie, rend inéluctable la fin de toute chose ?

Il y a donc pour A. Camus un fossé infini entre le caractère irrationnel du monde et la soif de clarté de l'homme pensant. C'est une béance de l'existence particulièrement saillante dans la psychopathologie adolescente, dans cette période où, sortant de l'enfance, l'adolescent découvre la fragilité du savoir des adultes ainsi que leur impuissance. C'est dans cet état d'esprit qu'apparaît ce que J.-J. Rousseau décrit dans le livre IV de *Émile ou de l'éducation* : « Un changement dans l'humeur, des emportements fréquents, une continuelle agitation d'esprit, rendant l'enfant presque indisciplinable. Il devient sourd à la voix qui le rendait docile ; c'est un lion dans sa fièvre ; il méconnaît son guide, il ne veut plus être gouverné » (Rousseau, 2009). Le voilà projeté dans cette solitude absurde qui le conduit à se débattre, afin de s'affirmer et de définir sa place. Il y a dans ce mouvement, cette agitation furieuse, un profond cri de révolte.

On voit se mouvoir dans les revendications djihadistes les bras discrets de cet absurde. L'apocalypse, le grand dérèglement, la fin des limites sont des éléments rhétoriques qui signent l'intensité de ce sentiment de non-sens chez les jeunes qui adhèrent à l'islamisme radical. La révolte est commune à tout homme, c'est une indignation « par laquelle un homme se dresse contre sa condition », elle tire ce dernier de « la solitude » dans laquelle l'expérience absurde l'avait plongé. Or A. Camus nous met en garde contre l'aspiration à lutter en accolant à cette révolte

un quelconque absolu. « Il faut une part de réalisme à toute morale : la vertu toute pure est meurtrière ; et il faut une part de morale à tout réalisme : le cynisme est meurtrier. » (Camus, 1985)

L'homme se doit de limiter sa révolte, c'est à dire de s'assurer de ne pas tomber dans la conviction de détenir par elle une réponse totale, la fin de ses tourments. Dans le cas contraire, la révolte se détruirait elle-même, ce serait un nouvel assentiment. L'homme doit, selon Camus, résister à la violence et au nihilisme qui le guettent. Il s'agit d'un projet particulièrement difficile pour chacun d'entre nous et spécifiquement pour le jeune adolescent soumis à la découverte de l'absurde, animé par un déroutant sentiment de révolte et qui cherche la résolution de ce conflit et de cette angoisse dans l'adhésion à des projets totalisants.

La révolte est donc une pulsion de vie, un mouvement qui, s'il vient à s'achever, ne peut le faire que dans la mort ou la destructivité. Dans le mythe aristophanesque du banquet de Platon, œuvre traitant de l'amour, les hommes étaient à l'origine des sphères (trois types : hommes, femmes et androgynes) douées d'une force et d'un courage extraordinaires les amenant à attaquer les dieux. Pour les punir, Zeus les sépara en deux, chaque partie étant maintenant animée par son désir de reconstituer sa nature initiale en retrouvant sa moitié perdue, pour raviver sa force originelle.

Il y a dans cette quête une recherche de sa totalité, parfaitement imagée par la sphère. C'est cette recherche qui représente la force vitale, recherche de l'amour selon Aristophane, mais également interprétable comme la quête d'absolu. Or quand les hommes trouvaient leur moitié et qu'ils reconstituaient leur état de nature, ils s'enlaçaient dans une étreinte passionnée oubliant jusqu'à leur survie. Ils oubiaient leur individualité et leur existence, se laissant aller à la mort (Platon, 2007).

À l'aune de ce mythe, la révolte apparaît comme un mouvement vital, une dynamique de vie qui se doit d'être toujours insatisfaite pour maintenir l'individu du côté de la création. L'accomplissement de cette quête, la résolution de cette tension vitale est porteuse de mort. « Nous aimons la mort plus que vous n'aimez la vie » disent les djihadistes et il s'agit là d'un cri d'une grande profondeur morbide. Cet engagement totalisant est un désengagement de la vie.

Ceci amène à s'interroger sur les travaux présentés antérieurement et sur l'absence de psychopathologie relevée dans les recherches menées jusqu'à présent.

La spécificité de l'adolescence et les angoisses morbides qui l'accompagnent autorisent une réflexion sur les liens éventuels entre la révolte adolescente, l'engagement totalisant et la souffrance des jeunes. L'objectif de nos sociétés et le devoir de l'institution adulte sont de maintenir ses enfants du côté de la vie. C'est notre nature, notre contrat narcissique originel (Matot, 2011).

Du point de vue psychopathologique, la puberté est le moteur du processus d'adolescence. L'émergence du pulsionnel et du sexuel dans le corps de l'enfant est un phénomène d'une violence intense qui s'impose à la psyché. La réactivation du conflit œdipien et la menace de l'inceste maintenant réalisable conduisent l'enfant à se détacher des figures parentales. Tout ce mouvement nécessaire à la subjectivation est conduit dans une ambivalence toute adolescente. Il est fréquent d'observer des phases de régression massive associées à des phases d'autonomisation ou de distanciation des figures d'attachement, définissant ainsi une caractéristique de l'âge où coexistent « l'attitude de défi et l'attitude de dépendance » (Winnicott, 1969b). Afin de s'édifier une identité d'adulte, l'adolescent a besoin de se référer au script familial, « d'où sa recherche désespérée d'une image de soi dans les racines culturelles, dans le groupe social ou dans les souvenirs familiaux » (Marcelli & Braconnier, 2008). Dans le même temps, il attaque les figures parentales, on retrouve alors des attitudes d'opposition qui ont pour fonction de forger progressivement l'autonomisation.

Un des objectifs centraux de l'adolescence est de se détacher de l'autorité parentale et des objets infantiles.

Pour y accéder et se prémunir des conflits intrapsychiques violents auxquels il est confronté, l'adolescent mettra en place des mécanismes de défense dont trois semblent plus spécifiques à cette période : l'intellectualisation ; la mise en acte ; le clivage et les mécanismes associés (Marcelli & Braconnier, 2008). C'est cette dernière modalité défensive qui nous intéressera pour étayer notre propos. Le clivage est un mécanisme archaïque qui a pour fonction de protéger l'adolescent contre son ambivalence concernant ses imagos parentaux. Jean Bergeret, dans son livre *Psychologie pathologique*, se réfère à M. Klein et au concept de position schizo-

paranoïde et parle de mécanisme de dédoublement des imagos (Bergeret, 2012) où le moi va cliver en deux représentations contradictoires un même objet qui sera tantôt positif et rassurant, tantôt négatif et angoissant.

Ceci est très spectaculaire sur le plan clinique chez les adolescents qui passeront régulièrement d'un idéal à un autre. L'adolescent adhère brusquement dans un engagement total, c'est à dire sans compromis, à des systèmes d'idéaux sans nuances. C'est le cas dans l'engagement terroriste.

5.1.3 Identité et identification : pseudo-idéal du moi

Ceci amène à définir les notions d'identité et d'identification à l'adolescence. L'identité arrive au bout d'un processus dynamique, et l'un des enjeux de l'adolescence est de la bâtir. Selon F. Marty, qui fait une revue de la littérature historique et contemporaine sur l'identité et l'identification à l'adolescence, l'identité « se situe à l'interface entre l'espace du "self" et l'espace social » (Marty & Chagnon, 2006); il s'agit donc d'une construction impliquant « un aller-retour permanent entre soi et les autres », mettant ainsi en jeu des processus d'identification dans ses aspects introjectif et projectif. La qualité de l'identification primaire, liée à l'objet primaire, permet la constitution du narcissisme de l'individu et conditionne l'édification de l'identité de l'individu. Ce mouvement se met en place dans une tension entre les relations objectales et l'investissement narcissique (Marcelli & Braconnier, 2008).

Pour Évelyne Kestemberg, « identité et identification sont pratiquement un seul et même mouvement » (Marty & Chagnon, 2006). S'il y a un rejet des imagos parentaux, motivé par la génitalisation du corps et conséquence d'une reviviscence des conflits œdipiens, il y a également nécessité de réinvestir cette énergie libidinale sur l'adolescent lui-même. « La libido devient narcissique », et cet abandon de l'investissement objectal devient source d'une angoisse identitaire et d'un sentiment d'étrangeté. Une solution sera de passer par « la quête d'un idéal du moi provisoire », allant jusqu'à une idéalisation extrême du groupe ou de la bande, support de cette identification nouvelle.

Pour M. Laufer, l'adolescence doit se représenter comme une cassure sur le plan psychique : le « breakdown ». La fonction de cette période est de former une

identité sexuelle définitive, avec une nouvelle image du corps. Lors du « breakdown », l'adolescent attaque ce corps jusqu'à investir en échange un corps fantasmé, perdant ainsi le contact avec la réalité, afin de préserver ce corps idéalisé mis à mal par la puberté. En amont de ce processus, M. Laufer décrit l'apparition de l'idéal du moi en même temps que l'apparition du surmoi, au moment du déclin du conflit œdipien. Pour l'auteur, l'idéal du moi est même « une partie du surmoi qui contient les images et les attributs que le moi s'efforce d'acquérir afin de rétablir l'équilibre narcissique » (Marcelli & Braconnier, 2008).

L'adolescent se détache des ressources narcissiques qu'offrent les objets primaires qui sont devenues inefficaces car trop chargées de régression et de dépendance. Le rôle de l'idéal du moi est de « modifier les relations internes avec les objets primaires, de contrôler la régression du moi, et de favoriser l'adaptation sociale. » Ce qui nous intéresse ici est le troisième point qui décrit l'utilisation du groupe de pairs comme support d'identification, de gratification et de soutien narcissique (Marty & Chagnon, 2006).

Le point d'achoppement se situe dans le conflit qui peut émerger quand les exigences surmoïques sont trop distinctes de ce qu'attendent les congénères. Il peut alors émerger un pseudo-idéal du moi, conformisme adaptatif de surface, maintenant les liens avec les objets œdipiens et rendant difficile l'atteinte d'un équilibre narcissique (Marcelli & Braconnier, 2008).

C'est également ce que Nicole Catheline appelle « l'identification factice », investissement défensif de la pensée abstraite par collusion entre self et pensée. Le jeune va alors déléguer à un autre la tâche de penser à sa place, adoptant par identification les pensées de l'autre qui devient un idéal, ou plutôt un pseudo-idéal du moi. La pensée n'est pas à proprement parler inhibée : c'est le conformisme, voire dans certains cas le recours à l'idéologie et au dogmatisme (Catheline, 2001).

La radicalisation vient proposer un idéal du moi prêt-à-porter fondé sur une verticalité relationnelle apaisante en terme d'angoisse. L'identification à la masse des soumis à Allah, allégeance totale qui dégage le sujet en devenir de l'exigence sociale. Selon Fetih Benslama, psychanalyste et professeur de psychopathologie à l'université Paris-Diderot, « la radicalisation est une tentative de survie à un état d'urgence psychique » (Benslama, 2015). Le sujet radicalisé cède aux sirènes de transcendance que propose le discours djihadiste, qui résout l'angoisse en proposant

d'être un autre, une identité prêt-à-porter qu'il n'y a pas à édifier, protégeant ainsi de l'exigence de l'idéal du moi (Benslama, 2015).

5.1.4 Surmoi vs idéal du moi

Pour P. Jeammet, l'adolescent modifie et renforce ses identifications infantiles en intégrant sa nouvelle image du corps née de la puberté. Ce « remaniement identificatoire » est soumis à la qualité des intériorisations antérieures et donc aux assises narcissiques nécessaires pour s'arracher à la dépendance infantile.

L'adolescence est donc une période révélatrice de la qualité de l'organisation narcissique préalable. Dans le cas d'un fort antagonisme entre les investissements narcissiques et objectaux on verra apparaître la psychopathologie de l'adolescent.

La qualité des assises narcissiques est soumise à la qualité des interactions précoces entre le parent et l'enfant, du plaisir pris avec l'autoérotisme, la capacité d'être seul, de tous ces éléments venant définir la sécurité interne.

Quand les carences narcissiques sont trop importantes et que la dépendance infantile est mal élaborée, il y a un risque de développer un écart narcissico-pulsionnel qui rend difficiles les relations avec les autres, trop menaçantes pour l'identité et l'autonomie du sujet. P. Jeammet voit la violence comme une défense narcissique-identitaire face à ces menaces (Marty, 2006).

L'autre point développé par P. Jeammet se situe dans la dimension psychosociale. Selon lui, la psychopathologie de l'adolescence s'est modifiée ces dernières années et « l'accent se déplace de la pathologie des conflits, favorisée par une société répressive, à une pathologie des liens, des limites et de la dépendance, facilitée par une société libérale ». Pour lui, la société actuelle qui permet une plus grande liberté vient interroger l'adolescent sur ses ressources narcissiques et la solidité de son moi. Ceci le rend particulièrement vulnérable à ce paradoxe : « ce dont j'ai besoin parce que j'en ai besoin et à la mesure de ce besoin, c'est ce qui menace mon autonomie » (Jeammet, 2007).

L'adolescence est une période de grande insécurité interne qui rend nécessaire l'étayage sur la réalité externe afin de ne pas céder à la désorganisation menaçante (Jeammet, 2007). Or La réalité externe, celle de la modernité, est

écrasante sur le plan narcissique. L'adolescent ou le jeune adulte est soumis à une exigence d'un nouvel ordre, issu de nos sociétés libérales, qui est de se constituer tout seul, de devenir sujet à partir de lui-même. C'est le prix de la liberté. Encore faut-il en avoir les moyens. On peut entendre sans excuser le soulagement que propose l'idéologie djihadiste en fixant un cadre autoritaire, affranchissant ses sujets du poids de la responsabilité qui est le corollaire de la liberté.

Selon F. Richard cité par Tamara Guénoum (Guénoum, 2016) « il y a un déplacement de l'instance surmoïque structurante vers une tyrannie du moi idéal » qui participe à l'éclosion de violences externalisées sur soi ou sur les autres. L'embrigadement est une solution de sauvegarde qui vient répondre au malaise suscité.

5.1.5 Toute-puissance

F. Benslama, place l'adolescence dans une position centrale dans la clinique de la radicalisation. Les remaniements identitaires évoqués et le tropisme des jeunes pour l'idéalité sont autant de facteurs de vulnérabilité à un discours djihadiste qui recherche ce potentiel d'engagement en exploitant les failles de la « transition subjective juvénile ». « Les idéaux comportent une radicalité potentielle et explosive dont les manifestations dépendent des variations individuelles et du contexte social historique » (Benslama, 2015).

L'« avidité d'idéaux », liée aux forces subjectivantes (Benslama, 2015), risque d'engager l'adolescent dans le système d'emprise de la passion (Gutton, 2015). Le rapport du Centre international pour la prévention de la criminalité publié en 2015 pointe les difficultés liées à des expériences de vie défavorables comme un facteur explicatif du processus de radicalisation sur le plan individuel (CIPC, 2015).

Le sentiment d'injustice, de discrimination sont autant de vécus qui attaquent le sujet et qui mobilisent un regard dégradé sur lui-même. Selon F. Benslama la radicalisation offre une « dignification et l'accès à la toute-puissance », en proposant d'être un « surmusulman ». Il faut être plus musulman que le musulman que l'on était pour se racheter et obtenir le pardon (Benslama, 2015).

Cette figure du « surmusulman » existe dans l'engagement guerrier des

jeunes radicalisés. Le rachat de leur âme et l'exigence de leur foi les amènent à se mobiliser dans la lutte contre l'Occident, ennemi suprême dont F. Benslama voit l'essence maléfique dans « l'idéal islamique blessé » par « l'abolition du califat et le dépeçage par les puissances coloniales du dernier empire musulman, l'empire ottoman en 1924 » (Benslama, 2015).

L'ennemi défini, la supériorité morale réside dans le rapport à l'engagement morbide résumé par l'adage : « nous aimons la mort plus que vous n'aimez la vie ». On entrevoit ici la figure du héros négatif de F. Khosrokhavar. « Le héros négatif puise dans la négativité même de son statut des raisons de se sentir au-dessus des autres » (Khosrokhavar, 2014).

Que ce soit le surmusulman ou le héros négatif, ces concepts illustrent la réponse proposée par le propos djihadiste à ces jeunes, fragiles sur le plan identitaire et assoiffés d'idéaux structurants. Il s'agit de substituer une identité fragile, malmenée par les exigences sociales de nos sociétés libérales ayant institué un idéal du moi tyrannique, par une identité toute-puissante où le jeune est le bras armé de Dieu, se retrouvant ainsi dans un accomplissement morbide.

5.1.6 Déconstruction vs destructivité

Le phénomène de construction identitaire paraît dès lors essentiel dans la perspective d'explication psychanalytique des processus subjectifs en cours dans la radicalisation. Or cette construction est à l'adolescence marquée par la déconstruction du contrat narcissique primaire, issu de la filiation, afin d'entamer l'appropriation subjective, c'est à dire de reconstruire un contrat narcissique secondaire, qui est une affiliation sociale. Cette déconstruction est un mouvement conflictuel nécessaire entre les deux contrats (Matot, 2011).

Il est primordial de respecter ce conflit, d'en permettre l'éclosion et l'épanouissement et cela malgré l'impression de chaos, de désarroi social et familial qui l'accompagne. Pour se faire, il faut lever la confusion entre déconstruction et destructivité (Matot, 2011). La lecture des processus de radicalisation que propose le centre de prévention des dérives sectaires, illustre bien la dialectique destructive que propose l'embrigadement djihadiste. En effet, déconstruction ou conflit ne sont pas rupture. Or nous avons vu que la rupture avec l'environnement social est l'étape

numéro un du processus linéaire proposé par le centre de prévention des dérives sectaires (Bouzar & al., 2014). Il s'agit d'un point essentiel pour tout professionnel qui se préoccupe de la prévention de la radicalisation.

La déconstruction vient répondre à ce paradoxe, « d'être soi et en même temps d'être au monde » (Matot, 2011). Il faut comprendre la révolte adolescente comme la mise en œuvre du travail de séparation d'avec les objets parentaux qui prend la forme d'une transformation des relations et une tentative de se trouver une place dans la société qui soit compatible avec le soi de l'adolescent. Le processus de construction/déconstruction a besoin des institutions pour se mettre en œuvre, ces dernières garantissant un espace d'éclosion qui soit en dehors de la famille. Le rôle de la société et donc d'accompagner ces mouvements de révolte, de permettre leur déroulement. L'institution doit proposer des « espaces intermédiaires de la vie sociale » ou « il y a suffisamment de jeu entre les impératifs du développement de l'individu et les exigences en partie contradictoires des groupes familiaux et des institutions... » (Matot, 2011). Comme l'a bien décrit D. Winnicott, « ce qui apparaît chez l'adolescent normal est proche de ce qui apparaît chez divers types de malades (...), pour que l'adolescent traverse ce stade du développement par un processus naturel, il faut s'attendre à un phénomène qu'on peut appeler le "pot au noir" des adolescents. Il faut que la société considère cela comme un trait permanent, qu'elle l'accepte, qu'elle y réagisse de façon positive, qu'elle aille même au-devant de ce phénomène mais se garde d'y porter remède. Toute la question est de savoir si notre société est assez saine pour cela » (Winnicott, 1969b).

C'est le rôle de l'institution de maintenir un cadre face au paradoxe de l'adolescent qui est dans une position de condamnation et de rébellion vis à vis d'elle tout en réclamant que l'on définisse ce qui est bon pour lui. C'est ce cadre qui nourrit et renforce le travail nécessaire de déconstruction tout en permettant au jeune de ne pas se laisser aller dans l'abîme de la destructivité (Marty, 2013). Les jeunes radicalisés, comme abordé précédemment, se situent dans cette spirale de la destruction, se laissant aller à des épreuves destructeurs.

Le processus de déconstruction ne peut se mettre en place que si les assises narcissiques sont suffisamment solides et dépend donc des interactions précoces et des relations objectales. Pour que le bébé puisse construire peu à peu ses assises, il faut un lien de qualité avec les objets primaires qui permette l'éprouvé de plaisir au

fonctionnement. C'est de ce plaisir que naît, selon P. Jeammet, « la confiance dans la survenue de la satisfaction, confiance dans l'environnement et dans lui-même ». (Jeammet, 2006). Il n'y a pas de liberté possible sans cette confiance, liberté nécessaire à la réalisation de soi. Cependant, la dépendance à l'objet ne doit pas être trop intensément ressentie par l'enfant, sinon il se détournera du plaisir ressenti par l'activité mentale pour la recherche de sensation. Selon P. Jeammet toujours, la violence du conflit narcissico-objectal est proportionnelle à l'intensité de ses carences. L'adolescence est une réactualisation de ce conflit et le « Moi de l'adolescent est pris en tenaille entre deux angoisses fondamentales : celle de ne pas être vu si l'objet est trop loin, et celle d'une intrusion aliénante s'il est trop proche. » (Jeammet, 2006) Cet éprouvé d'attaque narcissique génère en retour des mouvements violents qui sont des réponses comportementales symbolisant la recherche de limites, nécessaires à l'intégrité du moi, qui soient externes aux limites issues des relations objectales primaires.

La haine permet un compromis au sein du paradoxe de l'adolescent qui ne peut vivre l'expérience du « plaisir partagé » de peur d'y perdre son autonomie. Ce sentiment permet à certains adolescents de se maintenir dans une relation de dépendance (la haine étant indissociablement liée à celui qui la provoque), tout en ayant le sentiment d'en être dégagé. La haine est donc l'inverse d'un processus de déconstruction et ne permet aucune reconstruction. C'est une illusion de déliaison qui en réalité participe à maintenir une dépendance extrême, supportable car invisible (Jeammet, 2006).

La distinction entre déconstruction et destructivité est essentielle dans la prise en charge du processus adolescent. La confusion entre ces deux mouvements est dangereuse. Le risque principal est celui de la rupture. Il faut comprendre la révolte adolescente comme un mouvement permanent d'aller et retour entre une position de dépendance et une position de rejet. Les institutions au contact des adolescents (la famille, l'école, les structures de prise en charge des adolescents) doivent proposer un cadre, inconsciemment réclamé par le jeune, qui sert à la fois de structure, d'objet de filiation participant à la création d'un monde commun et de support à la révolte, aux attaques permettant la subjectivation. La radicalisation prend un sens particulier dans cette perspective. Elle est un symptôme de cette crise des limites, corollaire

des sociétés libérales.

5.2 Sociologie de la radicalisation des adolescents en France

5.2.1 La crise des limites et de l'autorité

Cette partie est consacrée à une lecture sociologique du rapport des adolescents aux limites et aux institutions cadrantes. L'adolescent perturbé par ses mouvements internes est profondément dépendant de l'extérieur, comme abordé dans le chapitre sur la lecture psychopathologique de la révolte adolescente actuelle. La défiance vis à vis des institutions est corrélée à une crise de l'autorité et de l'éducation, concept de philosophie politique développé depuis les travaux d'Hannah Arendt au sujet de la crise de la culture. L'objectif de ce paragraphe est d'interroger le tropisme de certains adolescents pour des mouvements religieux fortement emprunts de valeurs autoritaires et qui attaquent leurs sociétés démocratiques fondées sur le mythe de l'égalité et de la liberté de ses citoyens. La haine et le refus de l'autorité démocratique est à mettre en lien avec une rupture du contrat de confiance qui unissait le monde adulte au monde des enfants, contrat nécessaire à l'expression de l'autorité qui elle-même est le ciment de la stabilité sociale.

5.2.1.1 Adolescence et limites

Sociologiquement, l'adolescence est décrite comme une période où la « quête majeure est celle des limites » (Lebreton, 2005). Or les sociétés libérales actuelles ont réduit la portée cadrante des institutions, jusqu'à proposer au sujet de venir définir son identité sans se référer aux grands piliers des civilisations que sont la tradition, la famille, la culture, et l'éducation. Ceci constitue une crise de la transmission des valeurs qui provoque une dilution du cadre nécessaire à l'édification d'un monde commun, condition du sentiment d'identité sociale. Cette perte de repères est également une perte de sens pour des sujets pris dans une souffrance liée à un sentiment de vide interne, et ceci pour les raisons

psychopathologiques que nous avons abordées précédemment.

Les adolescents, qui deviennent « les artisans de leur existence » selon le sociologue D. Le Breton, n'ayant plus de « père » se réfèrent aux « pairs » dans une horizontalité ne permettant pas la hiérarchisation des valeurs. La transmission n'existant plus, le mécanisme d'identification passe par l'imitation (Lebreton, 2005). N'ayant plus de modèle structurant le lien social et permettant une estime de soi par identification à des valeurs transmises et unanimes, l'adolescent se réfère à sa classe d'âge, qui n'est pas une classe sociale, selon Edgar Morin, du fait de son caractère transitoire (Morin, 1969). Il est donc soumis au hasard des rencontres, « trouvant son modèle dans un autre adolescent quelconque... » (Lebreton, 2005). Une référente de l'Aide sociale à l'enfance de Seine-Saint-Denis illustre cette peur de l'égarement : « On sent la vulnérabilité de certains jeunes, j'ai toujours peur de la mauvaise rencontre pour certaines jeunes filles, abordables, agréables et naïves ». Cette dépendance au monde extérieur inquiète les professionnels de première ligne. Ne pouvant se reposer sur des références d'évidence, sans filiation à déconstruire en en gardant une structure, l'adolescent est vulnérable et devient prêt à s'affilier à n'importe quel objet qui pourra venir modeler une identité toute neuve n'ayant rien en commun avec ses ancêtres.

Pour exemple, il est intéressant de reprendre le discours d'une mère rencontrée dans le cadre de nos recherches, qui exprime son désarroi devant la transformation de sa fille par la religion musulmane, et qui reste dans une incompréhension totale, elle dont la conviction laïque est défendue comme un héritage. Elle ne peut pas comprendre cette rupture totale et peine même à se sentir attaquée par sa fille, tellement cette dernière est devenue étrangère à ses yeux. Les proches insistent tous sur le sentiment de transformation profonde des convertis.

Il semble nécessaire de s'interroger sur les fondements de cette crise de la transmission et sur le rejet de ces structures ayant pour fonction d'accompagner l'enfant vers la construction d'un monde commun, sans passer par la destruction de ce qui a été bâti par leurs aînés.

5.2.1.2 Crise de l'autorité et de l'éducation

Il convient maintenant de définir ce qu'est l'autorité. D. Marcelli a montré que

si l'on se soumet à un pouvoir, on adhère, en revanche, à une autorité. C'est ce qui vient tracer la frontière entre la soumission et l'obéissance, cette dernière ne pouvant s'obtenir que dans un rapport de confiance (Marcelli, 2009).

H. Arendt, dans son livre *La crise de la culture*, s'interroge sur la crise de l'autorité et sur ce qui fonde cette autorité (Arendt, 1989). Elle commence par définir l'autorité comme une forme d'obéissance qui n'instrumentalise ni la force ni la persuasion. La force est antinomique de l'autorité parce qu'elle ne se préoccupe pas de savoir si la hiérarchie est reconnue par chacun. La persuasion, est antinomique de l'autorité parce qu'elle suppose une égalité mutuelle entre chacun et qu'elle nécessite une argumentation, or obéir à une autorité implique une reconnaissance de la hiérarchie sans que celle-ci n'ait à défendre sa position, ce qui définit une inégalité princeps. Selon H. Arendt, la stabilité sociale est assurée par le trépied associant autorité, tradition et religion. Chaque élément de ce trépied est dépendant des deux autres, affirmant ainsi que l'autorité n'est accessible qu'à partir des fondations de la société. L'ancrage de celle-ci se situe dans le passé et c'est l'adhésion aux valeurs traditionnelles ou religieuses qui permet de reconnaître l'autorité des institutions politiques permettant ainsi la stabilité sociale.

La crise de l'autorité est liée, toujours selon H. Arendt, au déclin des valeurs traditionnelles et religieuses qui ont été remplacées par de nouvelles valeurs, démocratiques, incompatibles avec l'autorité, que sont l'égalité et la liberté (Arendt, 1989). Or la faiblesse des pouvoirs démocratiques, de nos jours, est reconnue comme porteuse de l'émergence de nouveaux totalitarismes, nourris par la démagogie et le populisme. On voit apparaître ici le cercle vicieux dans lequel est pris l'idéal démocratique. L'égalité des citoyens est une valeur inséparable de la démocratie et Alain Renaut pointe le paradoxe actuel qui est celui de l'incompatibilité entre la nécessaire autorité du pouvoir démocratique et l'idéal qu'il véhicule. Pour autant il ne transige pas sur l'idéal démocratique et cherche des solutions pour créer une autorité qui puisse s'articuler avec le pouvoir démocratique. Il faudrait donc, selon lui, trouver une forme d'autorité sans restaurer l'autorité traditionnelle. A. Renaut ne propose pas de résolution à cette équation.

Pour aller plus avant avec les philosophes politiques et retrouver du lien avec le propos de ce travail, il faut définir le lien entre cette crise de l'autorité et la crise de

l'éducation. Selon H. Arendt cette crise de l'autorité politique infuse dans l'éducation et elle voit dans l'affranchissement des enfants de l'autorité des adultes un risque pour eux. En effet elle écrit : « affranchi de l'autorité des adultes, l'enfant n'a donc pas été libéré, mais soumis à une autorité bien plus effrayante et vraiment tyrannique : la tyrannie de la majorité » (Arendt, 1989). Pour préserver les enfants, elle propose de sanctuariser l'éducation, avec d'un côté une autorité politique et démocratique à définir et de l'autre une autorité éducative et conservatrice : « C'est justement pour préserver ce qui est neuf et révolutionnaire dans chaque enfant que l'éducation doit être conservatrice ; elle doit protéger cette nouveauté et l'introduire comme un ferment nouveau dans un monde déjà vieux... » (Arendt, 1989). A. Renaut et D. Marcelli sont en désaccord avec cette sanctuarisation de l'éducatif et pointent le déséquilibre et les nécessaires conflits que cela instituerait entre les valeurs exprimées dans les champs politique et social et celles exprimées dans le champ familial.

Pour D. Marcelli « l'autorité est affaire de relation » entre quelqu'un qui en a et quelqu'un qui n'en a pas. Cette autorité n'est reconnue que si elle permet d'enrichir celui qui accepte d'obéir. « Il n'y a pas d'autorité sans augmentation, non pas augmentation du pouvoir mais augmentation du possible [...] L'autorité est reconnue à celui qui exerce le pouvoir par celui qui, tout en le subissant, en retire, non pas dans l'immédiateté de l'instant mais dans la durée et sur le long cours, un bienfait et une augmentation. » (Marcelli, 2009). D. Marcelli est donc en désaccord avec les travaux d'H. Arendt, car pour lui il n'y a pas de reconnaissance possible de l'autorité de l'éducatif s'il n'y a pas de rapport de confiance. Or cette perte de confiance explique le désengagement et la rupture des adolescents d'avec les sociétés qui les ont vus grandir. C'est le propos du travail de F. Khosrokhavar sur la radicalisation qui voit dans l'adhésion des jeunes occidentaux aux valeurs totalitaires portées par l'islamisme radical une réponse à l'anomie de nos sociétés (Khosrokhavar, 2014). Nos institutions n'ont plus d'autorité et n'arrivent plus à transmettre leurs valeurs parce qu'elles sont incapables de tenir les promesses faites à leurs enfants. Le déclassement des jeunes et leurs difficultés à intégrer le monde du travail, et cela malgré des études supérieures parfois longues, rompent le rapport de confiance précité. Ceci explique le caractère diffus, d'apparence protéiforme, de la radicalisation dans la jeunesse d'aujourd'hui. Quelles que soient les origines des

adolescents radicalisés, la dimension commune est le sentiment de déclassement inexorable en lien avec les discriminations pour certains et en lien avec l'anomie pour d'autres.

5.2.2 Radicalisation en France : islam radical ou islamisation de la radicalité ?

Le jeune âge des combattants a été une surprise pour les autorités. Ceux qui passent à l'acte sont âgés de 15 à 30 ans, et ceci entre en résonance avec une définition élargie, en tout cas modernisée, de l'adolescence. Selon F. Khosrokhavar, toutes les générations ne sont pas touchées également par la radicalisation. En effet, selon ses recherches, les radicalisés s'assagissent après un certain âge et renoncent aux actions violentes, jugeant celles-ci irréalistes, sans pour autant renoncer à l'idéologie extrémiste (Khosrokhavar, 2014).

L'auteur retient trois types de « terroristes maison » : les jeunes désaffiliés, issus des banlieues, qui vivent de la discrimination, s'inscrivant eux-mêmes dans la conviction qu'ils n'ont pas leur place dans la société où ils vivent et projetant sous la forme de « haine » de l'autre, le « mépris d'eux-mêmes » [...] Ils visent avant tout à marquer leur révolte par des actes négatifs plutôt que de dénoncer le racisme en s'engageant socialement » ; ensuite, il y a les djihadistes issus de la classe moyenne, qui adhèrent au mouvement de l'islam radical, en particulier depuis le début de la guerre en Syrie. Ces derniers ont moins un vécu de stigmatisation qu'un besoin d'autorité et de normativité et de réponse à l'anomie, qui nourrit la haine de leur société. Associé à cette quête, il y a également une révolte face à la position passive des pouvoirs occidentaux dans le conflit syrien et la conviction que eux peuvent agir ; enfin, comme troisième type, il y a le djihadisme féminin, majoritairement issu des classes moyennes. Il n'est pas motivé par la haine de la société, il exprime essentiellement des motivations humanitaires, avec une image idéalisée de l'homme qui combat, lui attribuant des traits de virilité, de sérieux et de sincérité (Khosrokhavar, 2015).

Cette révolte est générationnelle, selon Olivier Roy. Il n'y a pas de nouvelle génération de djihadiste. Peu importe le califat, ce qui importe pour nos sociétés occidentales c'est la révolte des jeunes. Il n'y aurait pas de menace liée à un islam radical mais une islamisation de la radicalité, signifiant ainsi que la radicalité précède la religiosité chez ces jeunes adhérents au djihad globalisé. Ce qu'il y a de commun, selon O. Roy, chez les jeunes radicalisés, qu'ils soient issus de l'immigration musulmane ou des convertis, c'est le rejet, la rupture avec leurs parents ou avec leurs cultures. « La clé de cette révolte est l'absence de transmission d'une religion insérée culturellement », pour les adolescents issus de l'immigration musulmane. Pour les jeunes convertis, c'est la rupture générationnelle, culturelle et politique qui mobilise selon O. Roy, ils choisissent l'islam « parce qu'il n'y a que ça sur le marché de la révolte radicale (pour adhérer à l'ultragauche, il faut avoir lu, ce que ne font pas ces jeunes). Rejoindre Daech, c'est la certitude de terroriser » (Roy, 2015).

F. Benslama est également sur cette position de la radicalité qui s'islamise. Il écrit : « Les failles identitaires ne sont pas l'apanage des enfants de migrants ou de familles musulmanes, c'est ce qui explique que 40 % des radicalisés soient des convertis. Je dirais que ces sujets cherchent à se radicaliser avant de trouver le produit de la radicalisation » (Benslama, 2015).

Si le propos est polémique et qu'il est soumis à de nombreuses controverses dans le secteur de la recherche, nous retiendrons la dimension de rupture totale avec les éléments qui permettent normalement à l'adolescent de s'inscrire dans une filiation nécessaire à l'encadrement du processus de déconstruction propre à cet âge, pour ne pas tomber dans la destructivité.

G. Kepel parle, lui, de djihad troisième génération. La première génération naît en Afghanistan en 1979 dans la lutte contre l'envahisseur soviétique. La seconde correspond à celle de Ben Laden théorisant le djihad globalisé. La troisième est celle de Abou Moussab al-Souri, ingénieur formé en Europe, qui explique que « c'est à partir de l'Europe, ventre mou de l'Occident, et en recrutant parmi les jeunes venus de l'immigration qu'il faut lancer l'offensive contre l'Occident ». La révolte des banlieues de 2005 marque le passage à la troisième génération du djihadisme en France. C'est au décours de ces émeutes que le salafisme va développer des stratégies de rupture avec les valeurs démocratiques françaises et s'installer en tant

que référence culturelle malgré l'absence de domination quantitative. G. Kepel ne décrit pas un lien direct entre les émeutes de banlieues et l'émergence du nouveau djihadisme, mais il explique que c'est dans par ce contexte que le discours d'al-Souri est venu s'inscrire dans l'esprit de certains jeunes issus de l'immigration. Sa lecture a pour fonction de réinscrire la dimension religieuse dans l'engagement djihadiste et de répondre ainsi aux promoteurs du concept de l'islamisation de la radicalité (Kepel, 2015).

5.2.3 Radicalisation, une maladie de la société individualiste ?

F. Khosrokhavar évoque la nouvelle forme de radicalisation qui a accompagné le conflit en Syrie. Selon lui, les jeunes s'engageant dans ce combat sont au carrefour de trois motivations : « une préoccupation humanitaire, un fondamentalisme exacerbé et une dimension ludique... » (Khosrokhavar, 2015). La radicalité islamique a changé de forme durant le XX^e siècle. Nous sommes passés de la résistance localisée, venant défendre un territoire contre l'invasion soviétique à l'attaque massive de l'empire par Al-Qaïda en septembre 2001, pour enfin se situer dans cette troisième période du Djihad ou la radicalité islamiste vient s'inscrire dans la tradition des combattants étrangers qui rejoignait à l'époque les troupes de la guerre d'Espagne luttant contre le fascisme. Il y a ici en commun la dimension internationaliste, le désir de constituer un nouveau modèle et de l'imposer à l'ensemble du monde. Ce qui les séduit dans l'idéologie reste encore mal défini, mais le succès toujours grandissant de ce que Daesh propose interroge sur la capacité de nos sociétés démocratiques et de ses institutions à faire émerger la citoyenneté chez ses enfants.

La question qui émerge est donc celle de l'engagement dans la radicalité comme phénomène en miroir du désengagement dans les démocraties modernes.

Le sociologue Jean-Pierre Le Goff, dans son livre intitulé *Malaise dans la démocratie*, fait un diagnostic sévère des effets de l'individualisme sur le corps

social. « Une des fractures essentielles entre l'ancien et le nouveau monde réside dans le développement d'un individualisme qui rend problématique non seulement ce qu'on appelle d'une notion globalisante et floue le lien social, mais aussi l'insertion dans une culture commune, le sentiment d'appartenance à une collectivité historique, en d'autres termes au pays, à son histoire et à ses institutions. » (Le Goff, 2016) Ce modèle individualiste met à mal la filiation pourtant nécessaire autant sur le plan psychique dans la construction identitaire que sur le plan social dans la constitution d'un collectif, condition du sentiment d'existence.

Au niveau politique, la crise de l'engagement des jeunes est significative sur le plan statistique. L'abstention atteint ses plus hauts records chez les 18-24 ans. Aux élections présidentielles de 2012, 19 % des inscrits sur les listes électorales âgés de moins de 25 ans n'ont pas voté (INSEE, 2012). Aux élections législatives qui ont suivi le taux d'abstention, dans cette même population, était de 60,5 % chez les femmes et de 65,4 % chez les hommes. Cette abstention est encore plus marquée lors des scrutins locaux ou européens.

Selon L'ANACEJ, dans leur rapport publié en 2014, « Les jeunes se préoccupent vraiment de politique, mais sont extrêmement critiques du personnel politique comme des jeux partisans ». Les jeunes expriment clairement leur défiance vis à vis des structures politiques traditionnelles, pourtant le rapport insiste sur le fait que ce rejet ne traduit pas une dépolitisation de la jeunesse.

Parmi les jeunes interrogés dans leur étude, 35 % voient le manque d'intérêt comme cause première de l'abstention des jeunes, 42 % voient de la déception et 23 % jugent qu'il y a un peu des deux. Les auteurs de l'enquête parlent d'une « génération déçue » face au fonctionnement démocratique. Un autre point du rapport soulève des inquiétudes : 44 % des 15-17 ans et 43 % des 18-25 ans émettent l'hypothèse de voter pour un parti extrémiste (ANACEJ, 2015). À l'aune de ces résultats il ne faut pas sous-estimer la dimension de révolte et de contestation du modèle social que contient l'engagement radical.

La problématique du désengagement revient régulièrement dans les débats sociaux aujourd'hui. La question des structures permettant aux jeunes d'affirmer et de défendre une position subjectivante dans le cadre de la république est posée.

Nous l'avons vu les institutions politiques traditionnelles sont boudées, pourtant, selon le rapport « génération radicale » de Malek Boutih, député socialiste de l'Essonne, les représentants des organisations de jeunesse ne sont pas d'accord avec l'hypothèse d'un désengagement des jeunes générations. Selon eux, se sont les motivations qui ont changé. « Ils attendent un enrichissement personnel et des résultats visibles » (Boutih, 2016).

Selon le rapport 2016 de France Bénévolat, la proportion des Français de moins de 35 ans bénévoles en associations augmente sensiblement au cours des trois enquêtes de 2010, 2013 et 2016. Leur augmentation est moins importante que pour la classe d'âge supérieure mais significative (France Bénévolat, 2016). Ceci pourrait laisser penser que l'engagement est encore très actif dans nos sociétés. Pourtant l'analyse des résultats de l'étude de France Bénévolat tempère cette interprétation. En effet, l'analyse du bénévolat par secteur d'activité va dans le sens d'un déclin des engagements à contenu idéologique fort. En effet, les associations de lutte pour l'environnement, de défense, de solidarité internationale ou d'aide à la formation, à l'emploi ou à l'insertion économique sont celles qui enregistrent le moins de volontaires. En revanche, les associations de loisirs ou culturelles sont les plus riches en adhérents (France Bénévolat, 2016).

Le rapport de France Stratégie, organisme d'expertise sur les questions sociales, économiques, d'emploi, de développement durable et de numérique est symptomatique au sujet de l'engagement des jeunes et des moyens de favoriser cet engagement. Ils proposent de le valoriser en décernant des prix. Pour revenir aux propos de J-P Le Goff, ces « engagements » associatifs sont devenus des produits de consommation où prime « le souci de son bien-être et de son épanouissement personnel et de ceux de ses enfants, les affinités personnelles et le « plaisir partagé... », autant de préoccupations éloignées de l'intérêt général (Le Goff, 2016).

Le modèle individualiste des démocraties libérales et la déception des citoyens face à leurs élites politiques ont des conséquences importantes sur l'équilibre de la masse. On pourrait qualifier cela de crise des références. L'individu livré à lui-même manque de support extérieur et de références transcendantales sur lesquels appuyer ses prises de position. À l'inverse, l'idéologie djihadiste vient

apporter un cadre totalisant, puissante référence guidant celui qui y adhère dans une représentation du bien et du mal.

6 Étude pilote dans le cadre d'une recherche action pour la prévention de la radicalisation.

6.1 Intérêt d'une recherche action et de la méthodologie qualitative.

Comme nous l'avons vu, le recueil des données de la littérature impose un premier constat qui est celui de l'insuffisance et de la variabilité des résultats scientifiques. Globalement, cette littérature se divise en deux tendances : l'une, descriptive, cherche à définir un processus ; une autre plus théorique et conceptuelle, où les chercheurs utilisent leurs sphères professionnelles comme grille de lecture (sociologie, anthropologie, psychologie...). Il en émerge une dimension protéiforme de la radicalisation, les tentatives de lecture uniforme de ce phénomène ayant échoué.

Khosrokhavar propose de décrire séparément la radicalisation dans le monde musulman et la radicalisation en Europe (Khosrokhavar, 2014). L'intrication de facteurs historiques, sociologiques, politiques, psychologiques impose de regarder le phénomène de radicalisation dans ses aspects individuel, social, et culturel. Il s'agit donc d'un concept encore flou sur le plan de la définition et pour lequel il est difficile de faire émerger des connaissances théoriques influençant une éventuelle prise en charge de l'individu radicalisé.

L'autre élément saillant est l'urgence. L'augmentation des combattants étrangers en Syrie était de 71% entre la moitié 2014 et mars 2015. Les passages à l'acte violents se multiplient : janvier 2015, novembre 2015, Juillet 2016... Les autorités publiques ne rassurent plus la population et annoncent d'autres attentats à venir, submergées par le risque.

De ce double constat naît la conviction que la méthodologie de recherche qui convient est celle de la recherche action qui « est une approche de recherche rattachée au paradigme du pragmatisme qui part du principe que c'est par l'action

que l'on peut générer des connaissances scientifiques utiles pour comprendre et changer la réalité sociale des individus et des systèmes sociaux. » (Roy & Prévot, 2013)

La méthodologie qualitative est particulièrement pertinente dans ce projet car elle permet l'analyse des récits de vie et d'être au plus près de la singularité de chaque histoire. L'enjeu est de donner des clés aux acteurs de terrain, pour leur permettre de comprendre et de déverrouiller des situations souvent figées par le spectre de la radicalité. L'important ici est de ne pas réduire en généralisant. Le concret, la présentation de cas particuliers permet d'être au plus près du vécu des sujets, et donc de s'inscrire dans une démarche qui viendra répondre à la quête de compréhension d'un phénomène encore très flou. Nous cherchons donc à créer des hypothèses qui pourront ensuite être testées par d'autres instruments plus efficaces en terme de mesure des corrélations, et dans le même temps de s'inscrire dans une démarche de soins auprès de sujets qui présentent une authentique souffrance.

6.2 Méthode

6.2.1 Objectif et cadre de l'étude

Cette recherche est une recherche action menée à la Maison des adolescents de l'hôpital Cochin à Paris, sous la direction du professeur Marie Rose Moro, avec les ressources du centre Babel.

Une note issue du secrétariat général du Comité interministériel de prévention de la délinquance, affirme que « ces jeunes (radicalisés) présentent souvent une fragilité psychologique résultant d'une perte de repères ou d'une perte d'identité », et identifie la Maison des adolescents comme un dispositif particulièrement adapté à la prise en charge psychologique des mineurs ou jeunes majeurs concernés par un processus de radicalisation, ainsi que leurs familles.

La recherche a pour objectif de définir une intervention psychosociale et / ou éducative pertinente pour aider les jeunes ainsi que leurs familles qui se questionnent sur l'engagement de ces derniers dans l'islam. Cette étude entre dans

le cadre d'une démarche préventive de la radicalisation. Le conseil technique chargé de la prévention au sein de la préfecture de police de Paris constitue un des avais du numéro vert mis en place depuis avril 2014 à l'intention des familles et des institutions (Éducation nationale, employeurs...), inquiets du comportement ou du discours de certains jeunes qui seraient en voie de radicalisation. Un partenariat s'est constitué, tout en respectant le secret médical et le secret professionnel liés à une recherche dans un lieu de soins. Le projet a été soumis au Comité Consultatif National d'Éthique (CCNE) pour les sciences de la vie et de la santé.

Le protocole initial prévoyait trois consultations :

- 1) Accueil de la famille, évaluation de la demande, évaluation de la dynamique familiale
- 2) Entretien avec le jeune, récit de la place de la religion et de ses idéaux dans son parcours
- 3) Proposition faite par les chercheurs. Restitution des ressentis de chacun sur les modifications éventuelles dans les interactions.

6.2.2 Recueil du matériel

6.2.2.1 Critères d'inclusion

La principale difficulté, fait commun à toutes les recherches traitant de la radicalisation, est liée à la rencontre. L'inclusion dans ces recherches d'adolescents pouvant relater leurs histoires est un sacerdoce.

Un numéro vert (0 800 00 56 96) a été mis en place en avril 2014 par le gouvernement afin de lutter contre les filières de recrutement organisées et d'empêcher les départs vers la Syrie. Ce numéro est destiné aux familles, proches, collègues... C'est par l'intermédiaire de la préfecture de Paris que nous avons été mis en contact avec des familles ayant composé ce numéro vert suite à des inquiétudes concernant leurs adolescents.

La préfecture de Paris a ainsi organisé un partenariat avec 3 structures de

soins dont la nôtre, la Maison de Solenn de l'hôpital Cochin à Paris.

Les situations de demande par le numéro vert sont traitées par une équipe de psychologues qui les orientent ensuite sur les différentes structures. Les sujets qui ont été orientés vers nous ont entre 15 et 25 ans. L'objectif est donc d'éviter un basculement (départ en Syrie ou inscription dans des processus d'embrigadement via Internet), notre démarche se situant ainsi dans une approche préventive de la radicalisation.

La préfecture de Paris avait d'ores et déjà décelé des enfants en conflit avec leur entourage, ces conflits allant parfois à la rupture ou provoquant une crise profonde au sein du système familial. La frontière étant très floue entre la conversion simple et la radicalisation, les autorités sont en quête de clés de compréhension pour pouvoir déterminer où l'adolescent en est dans son processus de transformation ou de construction identitaire. Les jeunes présentant un trouble psychiatrique avéré et grave ne nous ont pas été adressés. Notre rôle est donc d'évaluer où en est l'adolescent dans l'édification de son identité et de proposer une aide pédopsychiatrique ou non.

Enfin la préfecture de Paris s'engage à proposer des solutions sociales à type d'hébergement ou d'insertion professionnelle pour les adolescents au décours de notre prise en charge.

6.2.2.2 Déroulement de l'étude

La préfecture de Paris nous a présenté les situations présélectionnées à l'aide de fiches précisant les caractéristiques des individus signalés, les caractéristiques des appelants et leurs rapports avec les sujets signalés. Ensuite, la fiche précise les motifs de l'appel ayant incité les appelants à contacter le numéro vert.

Après ce recueil de données, nous nous mettions en contact avec les appelants par téléphone en expliquant que nous avons été informés par la préfecture de Paris de leurs inquiétudes et que nous souhaitions les rencontrer dans le cadre d'une recherche sur l'engagement des jeunes.

Les familles ont été rencontrées dans les salles de consultation de la Maison

de Solenn de l'hôpital Cochin à Paris. Chaque entretien a duré entre 1 heure et 1 heure et demie en présence de deux chercheurs. C'est au décours du premier entretien que nous faisons signer le consentement (Voir annexes), ou bien au cours des entretiens suivants en cas d'absence de l'adolescent au premier entretien recherche.

Chaque entretien a été enregistré. Les données sont effacées après analyse par les chercheurs. Ils se déroulaient librement, comme des entretiens psychiatriques usuels, ce choix ayant été motivé par l'absence de pré-supposé concernant la radicalisation et la volonté de laisser les sujets aborder des thèmes auxquels les chercheurs n'auraient pas spontanément pensé, s'affranchissant ainsi de préjugés sur un sujet en générant beaucoup. Ceci permet d'être au plus près du vécu des sujets, et d'entrer plus facilement en contact avec les individus en favorisant l'empathie et la rencontre.

6.2.3 Méthode d'analyse des données

L'*Interpretative phenomenological analysis* (IPA) est une méthode d'analyse qualitative reconnue, très souvent utilisée en psychologie de la santé dans des recherches diverses concernant par exemple l'aspect psychologique de pathologies cardiaques, vasculaires, de système, oncologiques ou encore le développement des techniques de biologie génétique (Smith, 2015 ; Lachal, 2012).

La démarche d'analyse de l'IPA est la suivante : les entretiens sont lus plusieurs fois, et pour chaque entretien, le chercheur effectue un codage, c'est-à-dire qu'il annote le texte de commentaires. À ce niveau il s'agit quasiment d'une analyse de texte et chaque lecture a le potentiel d'apporter de nouveaux insights. Les commentaires sont alors regroupés en thèmes selon leurs caractéristiques essentielles.

On construit ensuite des ponts entre ces thèmes afin d'obtenir une organisation thématique cohérente de l'entretien. Puis une analyse transversale de tous les entretiens est effectuée de manière à construire des connections entre les entretiens et ainsi de constituer un jeu de méta-thèmes faisant la synthèse de l'ensemble des expériences décrites, de passer pour ainsi dire d'une théorie locale de chaque entretien à une théorie généralisée.

La construction des méta-thèmes doit être de telle sorte qu'on puisse les relier chacun aux thèmes sous-jacents, eux-mêmes reliés au codage original et aux extraits d'entretiens. D'ailleurs, la présentation écrite de l'analyse se doit d'explicitement les méta-thèmes et leurs thèmes et de les accompagner de matériel verbal. Durant toute l'analyse, le chercheur doit donc effectuer des allers-retours permanents entre matériel et données d'analyse afin de s'assurer de la cohérence et de la pertinence du regroupement thématique.

L'analyse se fait au fur et à mesure des inclusions, permettant ainsi de réorienter les questions des entretiens à venir pour obtenir le plus d'informations possible sur le phénomène étudié.

Un seul chercheur fait l'analyse principale. Pour accentuer la validité des résultats, les transcriptions des entretiens sont relues par un autre chercheur appartenant au groupe de recherche « Engagement chez les jeunes » de la Maison de Solenn. Les thèmes étaient ainsi discutés et validés, ce qui limite la dimension d'interprétation du chercheur, afin de rester au plus près de ce que le sujet dit et de décrire rigoureusement le phénomène. Les thèmes récurrents sont illustrés par des extraits des Verbatim choisis. Les prénoms des adolescents ont été modifiés afin de préserver l'anonymat.

Les 6 étapes de l'*Interprétative phenomenological analysis* sont les suivantes :

- lire et relire
- commentaires initiaux – descriptif linguistique et conceptuel
- thèmes émergents
- connexions à travers des thèmes émergents
- cas suivant
- recherche de patterns à travers les cas.

6.3 Résultats

6.3.1 Caractéristiques des sujets de l'étude

L'inclusion des sujets est donc soumise aux demandes émanant de la

préfecture de Paris.

Tableau 1 : caractéristiques des sujets de l'étude

	Âge adolescent	Sexe adolescent	Adolescent présent oui/non	Parent(s) rencontré(s)	Nombre d'entretien
Famille Pedro	18 ans	masculin	non	Mère Pedro	1
Famille Hugo	20 ans	masculin	non	Mère Hugo et Père Hugo	2
Famille Romain	15 ans	masculin	oui	Mère Romain et Père Romain	1
Famille Sara	15 ans	féminin	oui	Mère Sara	3

À l'heure où nous écrivons, nous avons étudié 4 situations, mais rencontré les adolescents préoccupant leur entourage sur une éventuelle radicalisation dans seulement deux d'entre elles.

Une mère n'est venue qu'à un seul rendez-vous.

Les parents de la seconde situation sont venus à deux consultations mais nous n'avons pas rencontré leur fils.

La troisième concerne un adolescent qui était suivi par la Maison des adolescents de l'hôpital Cochin et le travail a été réalisé à partir du dossier médical. Cet adolescent nous a été adressé par une psychologue libérale sur les conseils du Centre de prévention des dérives sectaires qui prend en charge cette situation. Le sujet a été rencontré en premier lieu dans le cadre du soin à la maison de Solenn, et a été intégré à l'étude dans un second temps (les premiers rendez-vous étant antérieurs à cette dernière). Ses parents et lui ont signé la feuille de consentement.

Enfin, la quatrième situation concerne une mère et sa fille. Nous avons rencontré la maman une première fois seule puis avec sa fille, les deux consultations suivantes respectant ainsi le protocole décrit précédemment.

Les sujets rencontrés étaient tous des convertis. Aucun n'avait de lien culturel antérieur avec l'islam. Toutes les familles étaient de culture judéo-chrétienne. Un seul adolescent était issu d'une seconde génération de l'immigration.

Les situations rencontrées sont présentées dans le tableau 1. Les prénoms des adolescents présentés sont des prénoms de substitution afin de préserver l'anonymat.

Cela correspond à 8 heures d'entretien que nous avons analysées selon la méthodologie IPA. L'analyse des données a été transversale. Le nombre de sujets nécessaire à l'étude n'a pas été déterminé au départ a été fixé à saturation des données.

L'expérience a vite mis en évidence la difficulté à rencontrer les adolescents, fait paradoxal pour une *maison des adolescents* qui a pour fonction d'« accompagner le travail psychique de l'adolescence », et d'être « une institution qui métaphorise l'imaginaire lié à la maison et la réalité de la pluralité de ce groupe en création, en mutation et souvent en souffrance des adolescents ». (Gilloots, 2006, Cairn)

L'analyse des entretiens a permis d'arriver à saturation de l'échantillon sur certaines thématiques. L'analyse phénoménologique des données permet de faire émerger plusieurs thèmes soit spécifiques à certaines situations, soit transversaux aux différentes situations présentées.

Pour le moment, six thèmes ont été dégagés qui s'organisent en deux méta-thèmes.

Tableau 2 : méta-thèmes et thèmes principaux

Engagement s'inscrivant dans un processus relationnel

Engagement comme signe de vulnérabilité et de colère

Engagement comme rupture avec filiation et affiliations incomprises

Engagement provoquant une résistance des parents devant un processus de séparation

Engagement s'inscrivant dans un rapport à soi et au monde

Engagement comme recherche de limites

Engagement permettant la restauration de l'estime de soi

Engagement religieux permettant la reconnaissance par un groupe

6.3.2 Le travail de séparation : l'engagement s'inscrivant dans un processus relationnel.

Le thème de la dépendance et du travail de subjectivation est récurrent dans les entretiens avec les parents. Leur inquiétude face à ce processus trouve un sens dans la fragilité qu'ils ressentent chez leur enfant ainsi que dans la colère de celui-ci.

L'engagement dans l'islam vient également s'inscrire dans une dynamique de séparation, et cette dynamique de séparation aboutit à une incompréhension, du côté des parents, de cette rupture avec ce qu'ils ont désiré transmettre, et à un rejet des nouvelles affiliations du jeune autant sur le plan des valeurs que sur le plan des personnes. Cette démarche est douloureuse pour les parents, et génère un fort sentiment de rejet et de rupture.

6.3.2.1 L'engagement comme signe de vulnérabilité et de colère

La fragilité de l'adolescent apparaît dans les représentations parentales comme un élément rendant l'engagement dans l'islam de leur adolescent inquiétant. Cette vulnérabilité rend problématique à leurs yeux la démarche de conversion de leur enfant.

Mère Hugo : « Quand on le voit on croit que tout va bien, mais quand on creuse un peu on voit que c'est difficile. »

Père Hugo : « Il a toujours voulu briller, trouver une façon d'exister. »

La vulnérabilité peut aussi prendre forme dans l'expression des affects. La colère est une émotion très présente dans la dimension relationnelle.

Mère Hugo : « L c'est quelqu'un d'un peu à vif. Qui n'arrondit pas les angles, qui pique des colères très vite. »

« Des fois, on a l'impression qu'il est trop à vif. Justement, trop en émotion. »

Les parents décrivent régulièrement ces colères pour expliquer ce que l'engagement de leur adolescent peut prendre comme sens chez eux.

Père Hugo : « Il est extrêmement raide et ça se manifeste très souvent par des colères. Il est très colérique. »

« Il ne sait pas gérer, il ne sait pas contourner, il n'a aucune souplesse. Cette colère, elle est toujours là, quoi. Il réagit avec énormément d'émotion, énormément de, ... il sent les choses très très fort. »

6.3.2.2 L'engagement comme rupture avec la filiation et affiliations incomprises

La rupture est signifiée selon deux axes principaux. Le premier axe est celui

du rejet de la filiation ou de la transmission.

Mère Pedro : « tu veux ta religion, c'est ton problème, tu travailles, tu fais ce que tu veux. Dans cette maison, tu bois, tu manges ce que j'ai. Et je ne changerai rien. Parce que déjà tu dis que je ne te respecte pas, mais c'est toi qui ne m'as pas respectée. C'est toi qui n'as pas respecté ma religion parce qu'ici nous étions catholiques. »

Mère Hugo : « Parce que souvent c'est comme si tout ce qui vient de la maison le dégoûte complètement. Quand il est à la maison, il est un peu, c'est l'ennemi. »

« Ça allait de soi qu'on était des parents affreux, des parents complètement anormaux, atypiques, on ne faisait rien comme tout le monde... »

« Je voyais bien que ça le gênait parce qu'il n'avait rien de précis à me dire mais pourtant il était fondé là-dessus, que nous étions des parents horribles. ».

« Il s'est construit contre nous " je me fais tout seul, je demande de l'argent à personne "».

Mère Sara : « Avec sa conversion ou son rapprochement avec l'islam, C ne veut plus que, elle ne veut plus appartenir qu'à ce monde-là. Elle cherche à rencontrer des gens, des fréquentations au sein de cette communauté. Des musulmanes, des Algériennes ou autres je ne sais pas. Et moi ça me fait peur. »

Cette rupture peut également prendre le sens d'une nécessité pour la subjectivation.

Père Hugo : « J'ai l'impression qu'il a besoin de ce rejet pour mieux se construire pour devenir quelqu'un. Surtout pas ce que l'on représente c'est... »

Le second axe qui évoque la rupture est celui des affiliations qui ne font pas sens dans les représentations parentales. Les parents y perçoivent une rupture avec les valeurs qu'ils pensaient devoir transmettre et qu'ils considèrent comme en opposition avec l'engagement religieux de leur enfant.

Père Hugo : « Bon il y a des choses que je comprends, il ne supporte pas que je boive de l'alcool, ça ça le...euh...bon, si il est musulman, ça c'est normal je comprends. Mais ce n'est pas que ça, c'est bien au-delà de ça. Je ne sais pas, je suis profondément athée, matérialiste, scientifique. »

Mère Sara : « moi je ne peux pas parler de ça avec elle car pour moi la conversion à l'islam c'est juste pas possible quoi. Ça c'est un truc je n'adhère pas du tout. »
« C'est tellement loin de nous cette vie de soumission, tous ces rituels, toutes ces choses. Ça c'est sûr que moi je ne peux pas comprendre. »

Les affiliations de l'adolescent sont perçues comme excluantes par les parents.

Mère Hugo : « Quand Hugo a commencé à faire du foot, on était plus des gens très fréquentables quelque part pour lui. »

Mère Sara : « Le fait que tu te sois converti t'attire quand même vers un milieu particulier. »

6.3.2.3 La résistance des parents face au processus de séparation adolescent

Le premier mouvement de résistance face à la transformation de leur adolescent est la déception.

Mère 1 Pedro: « Je voulais faire de lui mon espoir »

Mère Sara : « Je sais que les enfants ne deviennent pas ce que les parents veulent. Mais de là à s'éloigner autant de notre modèle familial, culturel ... Si vous voulez, il y a un fossé qui s'est creusé même si je fais des efforts, je me sens un peu euh, je me sens un peu déçue, un peu trahie. »

Cette tentative de rupture du lien provoque chez les parents une dynamique de résistance allant vers la régression dans l'organisation du lien.

Mère Pedro : « Le changement avec moi surtout c'est qu'il ne me fait plus de câlin comme avant »

« Quand il était tout petit, il me voyait triste, il mettait son doudou sur moi [...] Il voyait bien les choses ; il sentait bien les choses. »

Mère Sara : « je veux qu'elle redevienne euh, qu'elle revienne à la maison »

La distance liée au processus adolescent est difficilement acceptable par les parents qui voient dans la démarche de recherche identitaire de ce dernier une rupture qui non seulement ne fait pas sens dans le roman familial mais qui en sus est incompatible avec un réaménagement systémique.

Mère Sara : « ça a déjà mis un fossé entre nous puisque tout est en cachette encore une fois pour ce point-là aussi. Je sais que je ne retrouverai pas ma fille. [...] Je suis face à une adolescente qui se transforme. J'ai l'impression d'avoir perdu ma fille, d'être en deuil quelque part. J'ai affaire à une étrangère. »

Mère Sara : « Mais non, elle fait toujours à l'opposé de ce qu'on veut. Ce n'est pas un petit écart ; c'est un fossé. Même si on se rapproche, même si j'essaie de comprendre machin, il y a eu une rupture, il y a eu une rupture c'est évident. »

Les adolescents trouvent des solutions adaptatives pour faire coexister deux représentations d'eux-mêmes qu'ils ne peuvent unifier.

Sara : « Parce que parfois elle a des propos et je n'ai pas envie d'aborder le sujet avec elle parce que je sais que ça va pas. J'ai essayé, mais je sais que pour elle, elle a trop de propos, ça me touche enfin. C'est pour ça que j'essaie de ne pas trop en parler avec elle. »

« Moi j'essaie que ça aille bien. Ça je sais que ma mère n'aime pas du tout. Du coup, je l'ai mis de côté. Malgré que ça reste en moi. Ça reste toujours. »

Chercheur : « tu dis ça reste toujours, qu'est-ce que tu décris ? »

Sara : « ben, la religion quoi. Ce n'est pas comme si j'oubliais. Seulement je le fais moins voir, ou alors le faire sentir à ma mère, à ma famille ou à mon père »

6.3.3 L'engagement s'inscrivant dans un rapport à soi et au monde

Les adolescents confirment en partie cette interprétation parentale, en définissant leur engagement religieux comme une réponse satisfaisante à une fragilité qui aurait pu les conduire à des situations de « mauvais » comportements. En effet cette spiritualité vient proposer une représentation du bien et du mal, une référence transcendante, répondant à la quête de limites de l'adolescent. C'est à travers ces limites que se restaure une estime d'eux-mêmes mise à mal par le processus adolescent. Enfin, cette restauration de l'estime de soi est liée à la reconnaissance sociale que l'engagement religieux offre aux adolescents.

6.3.3.1 Recherche de limites

La recherche de limites apparaît fondamentale dans les représentations des adolescents qui s'expriment au sujet de leur engagement religieux. Le cadre qu'elle propose semble venir protéger contre un monde extérieur menaçant et contre une vulnérabilité intrinsèque à l'adolescent.

Sara : « Je commençais à faire des bêtises, justement avec les gens de mon ancienne école, où j'étais avant [...] ça a affecté les réputation mauvaises que j'avais avant. Et ça m'a amenée à être avec des gens un peu plus calmes, mieux. »

Sara : « ça m'a évité en fait, il y avait des gens qui volaient genre des téléphones, enfin, justement, ils commençaient à vouloir que... mais si après j'ai gardé contact un peu avec eux mais de là à aller, je pourrais être tentée de faire comme eux. »
« Je pense que ça m'a redonné envie de travailler ».

Le cadre de la religion vient proposer des clefs de compréhension du monde qui sont autant de réponses protégeant contre l'angoisse liée à l'absurdité perçue.

Père Hugo : « Je crois qu'il y a plein de trucs qu'il ne comprend pas. Il n'a pas les clés et moi encore moins, je ne sais pas ce qu'il pense. »

Père Hugo : « Il y a des situations où il ne comprend pas, enfin il y a plein de choses qu'il ne comprend pas. Donc il ne sait pas comment gérer ça. Il ne sait pas comment faire. Il cherche des solutions. »

6.3.3.2 L'engagement religieux permettant de restaurer l'estime de soi

Sara : « Par rapport à la religion, que ma mère ne pense pas des choses comme du radicalisme, du djihad ou des trucs comme ça. Au contraire, comme quelque chose qui fasse de moi une personne mieux, une personne plus gentille, une personne plus calme, enfin une personne mieux. »

6.3.3.3 L'engagement dans la religion permet la reconnaissance par un groupe

À la question de savoir ce qui a été important pour eux dans l'acte de conversion, le groupe et la reconnaissance par celui-ci apparaît rapidement dans le discours.

Sara : « Il y a plein de dames, des sœurs ou des filles qui sont, je ne sais pas, contentes pour toi, je ne sais pas. Après elles sont venues me parler. Elles m'ont fait des cadeaux. »

Sara : « Je pense qu'elles voulaient garder contact avec moi. »

6.4 Discussion

Il s'agit ici d'une étude préliminaire visant à mieux appréhender le phénomène d'engagement radical chez les jeunes. Ici sont présentés les premiers résultats qui auront pour fonction de permettre d'affiner notre recherche autant dans sa méthodologie que dans ses contributions à une prise en charge thérapeutique efficace pour la prévention de la radicalisation. L'engagement dans l'islam apparaît

dans cette étude comme un instrument ayant deux fonctions.

6.4.1 Résultats et implications thérapeutiques.

Sur le plan relationnel, l'engagement dans l'islam s'inscrit dans un processus de séparation de l'adolescent d'avec ses figures d'attachement. Cette fonction de l'engagement est particulièrement observable dans les représentations parentales. D'abord, tous les parents rencontrés pointent la vulnérabilité de leur adolescent. Cette vulnérabilité intrinsèque à l'adolescent s'exprime dans le réel par la colère. Cette colère, souvent associée à une incompréhension du monde dans lequel l'adolescent vit, vient placer le jeune en rupture avec la transmission des parents et de la société. Pour accompagner cette rupture il s'affilie à de nouvelles figures structurantes qui ne font pas sens dans l'histoire familiale, et qui accentuent les inquiétudes et la préoccupation parentale. Cette inquiétude est permanente chez les parents que nous avons rencontrés. Ils ressentent profondément cette rupture qui s'installe entre eux et leur adolescent. La conversion est souvent la goutte d'eau qui fait déborder le vase de leurs inquiétudes. Leur jeune leur échappe, mais jusqu'où ? Ils ne le reconnaissent plus et surtout ne se reconnaissent plus en lui. Le risque de radicalisation, réel ou imaginé, vient alors mobiliser les résistances des parents face au processus de séparation : soit vers une régression dans le lien, soit dans le sens d'une réaction violente de rejet de leur adolescent. L'échec de ce processus est à l'origine d'un cadre relationnel pathologique qui rend tout à fait pertinente la prise en charge pédopsychiatrique dans des lieux comme les Maisons des adolescents.

Ces situations de rupture peuvent provoquer chez le jeune la mise en place de comportements adaptatifs pour faire coexister deux parties d'eux-mêmes qui n'arrivent pas à faire unité. Cela fait écho au concept de « pseudo idéal du moi » de M. Laufer (Marty & Chagnon, 2006). Ces comportements adaptatifs sont en réalité très superficiels et maintiennent les liens de dépendance avec les objets primaires, ne permettant pas une construction narcissique satisfaisante. Le risque d'entrée dans le dogmatisme est alors important et implique une prise en charge pour accompagner le processus de séparation et la construction identitaire du sujet.

La dimension relationnelle de l'engagement et de la radicalisation a des implications en terme de prise en charge thérapeutique. La littérature scientifique est

abondante sur le sujet du terrorisme et de la radicalisation. Les conclusions sont quasi-univoques et excluent la pathologie mentale comme clé de compréhension du phénomène (Victoroff, 2005 ; Ruby, 2002 ; Sageman, 2005...). Pour autant, nous l'avons vu, la souffrance psychique est bien présente, celle de l'adolescence, et notre étude vient inscrire l'aspect systémique dans la grille de lecture de la radicalisation.

La deuxième fonction de l'engagement est de proposer aux adolescents une relation au monde et à eux-mêmes qui soit apaisée. La recherche de limites apparaît essentielle dans leur discours. La religion définit un cadre à leur existence en dessinant une représentation du bien et du mal. Nous avons vu durant ce travail que la recherche de limites est un mouvement fondamental à l'adolescence. Le regard sociologique nous informe sur les spécificités de notre époque et sur ce qu'elles impliquent sur le plan de la construction identitaire des jeunes. La démocratie libérale et la valeur de liberté qu'elle véhicule génère une exigence essentielle : chacun est individuellement responsable de ce qu'il devient. Ce corollaire de la liberté est extrêmement angoissant pour des individus en train de se construire narcissiquement. La religion vient donc définir des limites qui servent à restaurer l'estime de soi des adolescents en proposant des conduites à tenir, là où ce dernier se sent vulnérable. Le regard sur soi est également restauré à travers la reconnaissance par le groupe.

6.4.2 : Difficultés et limites de l'étude

Les adolescents inclus dans l'étude sont des sujets en cours de transformation psychique, cette dernière impliquant ici une conversion à l'islam. L'objet n'est pas de stigmatiser l'engagement religieux mais bien de dégager des éléments qui pourraient permettre de saisir le moment où un processus de conversion s'inscrit dans un processus de radicalisation.

Une des difficultés révélées par cette étude est la différenciation de ce qui appartient au processus adolescent de ce qui est du registre de la radicalisation. En effet, les histoires présentées ici sont proches des situations que l'on rencontre régulièrement en consultation avec les adolescents en souffrance. L'adolescence est une période de grande vulnérabilité. Cette fragilité est malignement exploitée par les

recruteurs. Ils leur donnent les solutions attendues pour répondre à leurs angoisses. La difficulté à dégager une spécificité du processus de radicalisation est la principale limite de notre étude.

Pour mieux répondre à l'objectif de compréhension de ce phénomène, il faudra construire des entretiens semi-structurés interrogeant plus spécifiquement le rapport à la religion, afin de faire émerger des représentations sur la conversion qui n'apparaissent pas spontanément dans les discours des adolescents et de leurs parents. Une autre solution pourrait passer par l'utilisation de médiateurs pour libérer la parole et avoir ainsi accès au monde intérieur, à la représentation de la religion et au sens de l'engagement des adolescents.

Afin de s'approcher au mieux du phénomène de radicalisation en tant que processus, il paraît également intéressant de rencontrer des adolescents en tout-venant, sans pré-sélection par leurs orientations religieuses et de les interroger sur leurs ressentis par rapport à la société dans laquelle ils vivent et plus spécifiquement sur leur rapport à l'idéologie et à la religion. L'idée serait ici de tenter de percevoir le malaise adolescent dans sa généralité, et de comprendre comment ils se représentent leur place dans la société ainsi que leurs sentiments (de colère, d'adhésion, de rancœur...) vis à vis d'elle. Ceci permettrait de saisir à partir de quels substrats, à la fois sociologiques et psychologiques, le processus de radicalisation se met en place.

L'autre difficulté à laquelle nous avons été confrontés durant notre étude est celle de la rencontre avec les adolescents. En effet, sur les quatre situations que nous avons analysées nous n'avons échangé avec des adolescents que dans la moitié d'entre elles. Ceci est venu contredire un présupposé que nous avions avant de débiter l'étude, à savoir l'envie que les jeunes auraient de se raconter et de défendre leur engagement.

Cet échec de la rencontre pose plusieurs questions quant à cette population qui a éveillé les soupçons de leurs familles sur leur potentielle radicalisation. Le fait que ce soit les familles qui aient contacté les autorités est un résultat en soi que l'on retrouve dans l'analyse qualitative. Cela vient définir la dimension relationnelle que la conversion met en jeu, et la souffrance dans laquelle sont les parents face cette conversion qui ne fait pas sens pour eux. Au vu de ce que provoque cette conversion

chez les parents, on peut entendre et comprendre que les adolescents refusent de se déplacer et de s'inscrire dans une structure de soins pour adolescent qui par sa fonction vient leur dire qu'ils sont malades là où eux voient leur engagement comme une solution dans un processus de séparation-individuation difficile.

La limite principale de notre étude est liée à un biais de sélection. En effet, il est important de préciser que la nature de l'instrument permettant le recrutement, c'est à dire le numéro vert, favorise la sélection de dynamiques conflictuelles intrafamiliales en lien avec le processus adolescent. Afin d'aller plus loin dans la compréhension du phénomène de radicalisation, il faudra élargir les champs de recherche en utilisant d'autres sources d'inclusion offrant accès à des individus avancés dans leur radicalité.

Une autre limite nous est apparue lors de l'analyse du matériel verbal, celle-ci d'ordre méthodologique. En effet, l'étude du matériel verbal de Romain a apporté peu de contribution, principalement par inhibition de sa pensée. Certains sujets abordés pendant les entretiens ont pu animer Romain mais ses faibles capacités d'élaboration lui ont interdit de se saisir totalement du dispositif proposé. L'analyse IPA s'est avérée délicate dans ce cas précis. Or des éléments du dossier médical laissaient apparaître des signes faisant évoquer chez ce jeune un processus adolescent douloureux. D'abord la dimension conflictuelle entre l'adolescent et ses parents. Romain résistait activement aux représentations que ces derniers peuvent avoir de lui. Ensuite, la vulnérabilité de l'adolescent est centrale dans le sens que les parents donnent à son engagement religieux, décrivant comment un traumatisme ancien s'articule avec les convictions radicales de leur fils. Chez eux aussi la résistance au mouvement de différenciation par l'engagement se fait dans la régression du lien.

Enfin un dernier point a éveillé nos interrogations. Il s'agit de l'absence de la dimension religieuse dans les entretiens. Le sujet est très peu abordé par les parents et très superficiellement par les adolescents. Ceci vient soulever deux questions auxquelles notre étude n'apporte pas de réponse. D'abord : la religion est-elle finalement totalement secondaire dans la radicalisation des adolescents ? Ensuite : les adolescents sont-ils méfiants quand il s'agit d'élaborer la question religieuse ? Ceci pourrait être la conséquence de notre propre crainte de chercheur de ne pas

savoir aborder cette question de la religion.

6.4.3 : Dimension contre-transférentielle

La dimension religieuse et la relation à l'islam, pourtant secondaires dans le discours parental, ont paradoxalement pris une place importante dans les entretiens à travers l'inquiétude diffuse et l'émergence de préjugés. Les chercheurs participant aux entretiens et faisant partie des minorités visibles étaient souvent attaqués sur leur relation supposée à la religion musulmane. C'est une modalité relationnelle difficile à appréhender en entretien car elle génère une agressivité contre-transférentielle qui peut altérer la relation de type thérapeutique que l'on met en place.

Il est important, à notre sens, d'expliquer ce racisme latent pour ne pas soi-même tomber dans une forme de radicalité contre-productive en terme de soins. Le sujet de la radicalisation djihadiste est quotidiennement abordé dans les médias. Il fait partie de notre quotidien et mobilise beaucoup d'effroi et d'angoisse. C'est d'ailleurs son objectif. Très naturellement, nous mettons en place des stratégies de résistance face à cette peur et la xénophobie en fait partie. C'est tout le sens de ce type de recherche qui est contenu dans ce constat. En effet, la démarche de compréhension, d'explication des phénomènes, si elle n'a pas pour but d'excuser le terrorisme, sert à contenir cette angoisse, à intellectualiser à partir de la peur et résister ainsi au cycle de la radicalité.

Enfin, cette agressivité dans le discours des parents au sujet de l'islam nous permet de saisir les ressentis de l'adolescent et d'être en empathie avec lui qui fait ses expériences identitaires en se convertissant. Il se retrouve confronté au rejet et à la violence du sentiment de l'autre. La colère et l'incompréhension que cela provoque chez l'adolescent sont essentielles dans la dynamique de rupture du lien parents-enfant. Or cette rupture, nous l'avons vu dans les différents modèles, est une étape clé du processus de radicalisation (Bouzar & al., 2014 ; Khosrokhavar, 2014...). Il y a donc un travail nécessaire autour du maintien du lien qui rend la prise en charge pédopsychiatrique pertinente. Le travail sur le processus de séparation permet de passer cette étape de crise en facilitant le dégagement des figures parentales et la subjectivation sans pour autant procéder par rupture.

D'un point de vue plus personnel, la question de l'engagement me semble centrale dans l'existence. « L'homme est un animal politique » écrit Aristote, affirmant ainsi que l'humanité de l'Homme passe par ses engagements avec les autres. Ce qui est terrifiant dans le djihadisme, c'est cette tentative de définir une existence en négatif, je ne suis plus parce que je suis avec les autres mais parce que je suis contre les autres. Il y a là deux effets qu'il faut combattre.

Le premier est cette tentative de déshumanisation, autant du jeune recruté que de ceux qu'il assassine. Le rapport du CPDSI (Bouzar & al., 2014) montre bien comme cette déshumanisation est l'étape terminale du processus de radicalisation. Jamais rien ne justifie que l'on s'autorise à faire perdre son humanité à un homme. Tous les travaux dans ce sens doivent être combattus. C'est pour cela qu'il faut être vigilant à ne pas être les artisans d'une déshumanisation en miroir. La lutte contre ce mouvement passe par un travail de compréhension, d'explication, de critique de nous-mêmes.

Le second point sur lequel il faut être vigilant est directement relié au premier. Il s'agit de l'effet que l'engagement djihadiste pourrait avoir sur notre perception des autres tentatives d'engagement, ceux-ci créatifs, dont les jeunes et les adolescents ont le secret. Il faut résister à la tentation de stigmatiser toute forme d'engagement ou de révolte. L'adolescence est une période de la vie qui met à mal autant le sujet qui la traverse que la société dans laquelle il l'exprime. Le devoir des institutions adultes (famille, école, santé, justice...) est d'accompagner cette révolte, de l'encadrer, de la regarder avec bienveillance, mais surtout pas de lui « porter remède » (Winnicott, 1969b).

Conclusion

Le problème de la radicalisation islamiste a très largement pris une place dans le quotidien des Français. Il s'agit d'une angoisse latente avec laquelle la société entière vit. Cette expression de la haine s'inscrit dans une histoire géopolitique dont les clés sont nombreuses et où les liens s'organisent de façon complexe. La situation des combattants étrangers interpelle, surtout que pour un grand nombre d'entre eux, il s'agit d'adolescents ou de jeunes adultes européens qui n'avaient culturellement aucun lien avec l'islam.

C'est dans cette perspective qu'une lecture pédopsychiatrique est apparue nécessaire, afin de comprendre en quoi le discours djihadiste vient répondre au processus d'adolescence. Les études publiées jusqu'ici n'ont jamais mis en évidence de dimension psychopathologique dans le terrorisme ou la radicalité politique. L'angle proposé ici ne contredit pas ces conclusions. Pourtant, ouvrir la réflexion sur le champ de l'adolescence conduit à penser en terme de psychopathologie de l'adolescence. Cette période de la vie draine son lot de souffrances, et nous avons vu dans ce travail en quoi la radicalisation peut apparaître comme une solution de « sauvegarde psychique ».

Les situations rencontrées au cours de notre recherche inscrivent l'engagement religieux ou la conversion dans une tentative de modification d'un lien de dépendance issu de l'enfance. Cette tentative de subjectivation mobilise les parents et la société tout entière. La réaction se fait dans le sens d'une résistance à ce processus de subjectivation. Le rôle du pédopsychiatre sera ici de permettre ce travail, de le rendre acceptable aux proches et aux institutions, et surtout de s'assurer que la rupture ne se consomme pas entre les jeunes et la société.

Bibliographie

- AEBISCHER, V., & OBERLÉ, D. (2012). *Le groupe en psychologie sociale - 4e éd.* (4e édition), Paris, Dunod.
- ARENDT, H. (1989). *La crise de la culture*, Paris, Gallimard.
- BÉNÉZECH, M., & ESTANO, N. (2016). « À la recherche d'une âme : psychopathologie de la radicalisation et du terrorisme », *Annales Médico-psychologiques, revue psychiatrique*, 174(4), 235-249. <http://doi.org/10.1016/j.amp.2016.01.001>
- BENSLAMA, F. (2015). « Subjectivité et politique de la radicalisation », *La clinique lacanienne*, (27), 183-198.
- BERGERET, J. (2012). 4 – « Problème des défenses » In *Psychologie Pathologique (11e édition)* (p. 94-113), Paris, Elsevier Masson.
- BHUI, K. S., HICKS, M. H., LASHLEY, M., & JONES, E. (2012). « A public health approach to understanding and preventing violent radicalization » *BMC Medicine*, 10, 16. <http://doi.org/10.1186/1741-7015-10-16>
- BHUI, K., WARFA, N., & JONES, E. (2014). « Is Violent Radicalisation Associated with Poverty, Migration, Poor Self-Reported Health and Common Mental Disorders? » *PLOS ONE*, 9(3), e90718. <http://doi.org/10.1371/journal.pone.0090718>
- BOUTH, M. (2016). « Génération radicale », *Le Débat*, (189), 73-87.
- BOUZAR, D. (2015). *Comment sortir de l'emprise « djihadiste » ?* Ivry-sur-Seine, Editions de l'Atelier.
- BOUZAR, D., CAUPENNE, C., & VALSAN, S. (2014). *La métamorphose opérée chez le jeune par les nouveaux discours terroristes-Recherche action sur la mutation du processus d'endoctrinement et d'embrigadement dans l'islam radical*. Consulté à l'adresse <http://www.bouzar-expertises.fr/metamorphose>

- CAMUS, A. (1985a). *Le mythe de Sisyphe*, Paris, Gallimard.
- CAMUS, A. (1985b). *L'homme révolté*, Paris, Gallimard.
- CATHELINE, N. (2001). « Quand penser devient douloureux » *La psychiatrie de l'enfant*, 44(1), 169-210.
- CHALIAND, G., & BLIN, A. (2015). *Histoire du Terrorisme: De l'Antiquité à Daech*, Paris, Fayard.
- CIPC. (2015). *Comment prévenir la radicalisation : une revue systématique* (international N°. 1), Montréal, Consulté à l'adresse <http://www.interieur.gouv.fr/SG-CIPDR/Prevenir-la-radicalisation/Prevenir-la-radicalisation>
- COOLSAET, R. (2004, septembre 1). « Au temps du terrorisme anarchiste », Consulté le 15 septembre 2016, à l'adresse <https://www.monde-diplomatique.fr/2004/09/COOLSAET/11443>
- CORNER, E., & GILL, P. (2015). « A false dichotomy? Mental illness and lone-actor terrorism », *Law and Human Behavior*, 39(1), 23-34. <http://doi.org/10.1037/lhb0000102>
- (European Union Terrorism Situation and Trend Report 2015. (2015). Consulté à l'adresse <https://www.europol.europa.eu/content/european-union-terrorism-situation-and-trend-report-2015>
- FEKIH-ROMDHANE, F., CHENNOUFI, L., & CHEOUR, M. (2016). « Les terroristes suicidaires : qui sont-ils ? » *Annales Médico-psychologiques, revue psychiatrique*, 174(4), 274-279. <http://doi.org/10.1016/j.amp.2015.10.026>
- FLORI, J. (2003). « Jihad et guerre sainte », *Cités*, (14), 57-60.
- FOUCAULT, M. (1975). *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Editions Gallimard.
- FRANCE BÉNÉVOLAT. (2016). *L'évolution de l'engagement bénévole associatif en France, de 2010 à 2016*.
- GAYRAUD, J.-F., & SÉNAT, D. (2010). *Histoire du terrorisme en France*, coll. « Que sais-je ? », 2e éd.(1768), 114-122.

- GIELEN, A.-J. (2008). *Radicalisering en identiteit: radicale rechtse en moslimjongeren vergeleken*. Amsterdam University Press.
- GILL, P., HORGAN, J., & DECKERT, P. (2014). « Bombing Alone: Tracing the Motivations and Antecedent Behaviors of Lone-Actor Terrorists », *Journal of Forensic Sciences*, 59(2), 425-435. <http://doi.org/10.1111/1556-4029.12312>
- GUÉNOUN, T. (s. d.). « Défis et enjeux des prises en charge d'adolescents radicalisés ». *Revue de l'enfance et de l'adolescence*, (93), 215-226.
- GUTTON, P. (2015). « La passion, un système d'emprise », *Adolescence*, T.33 n° 1(1), 33-46.
- INSEE - *Conditions de vie-Société - L'inscription et la participation électorales en 2012 - Qui est inscrit et qui vote*. (2012). Consulté 17 septembre 2016, à l'adresse http://www.insee.fr/fr/themes/document.asp?ref_id=ip1411
- Institute for economics and peace-Global Terrorism Index 2015*. (2015). Consulté à l'adresse <http://economicsandpeace.org/wp-content/uploads/2015/11/2015-Global-Terrorism-Index-Report.pdf>
- JEAMMET, P. (2006). « Du bébé à l'adolescence : les chemins de la destructivité », *Le Carnet PSY*, (112), 21-29.
- JEAMMET, P. (2007). « L'adolescence aujourd'hui, entre liberté et contrainte », *Empan*, (66), 73-83.
- JØRGEN STAUN, & VENDHUIS. (2009). *Islamist Radicalisation: A Root Cause Model*. Netherlands Institute of International Relations Clingendael.
- KEPEL, G. (2003). Jihad. *Pouvoirs*, (104), 135-142.
- KEPEL, G. (2015). *Terreur dans l'Hexagone: Genèse du djihad français*. Paris, Gallimard.
- KHOSROKHAVAR, F. (2013). « Radicalization in Prison: The French Case ». *Politics, Religion & Ideology*, 14(2), 284-306. <http://doi.org/10.1080/21567689.2013.792654>
- KHOSROKHAVAR, F. (2014). *Radicalisation*. Maison des Sciences de l'Homme.

- KHOSROKHAVAR, F. (2015). « Les trajectoires des jeunes jihadistes français ». *Études*, juin(6), 33-44.
- KHOSROKHAVAR, F., & SIMON-NAHUME, P. (2003). *Les Nouveaux Martyrs d'Allah*. Paris, Flammarion.
- KRUGLANSKI, A. W., GELFAND, M. J., BÉLANGER, J. J., SHEVELAND, A., HETIARACHCHI, M., & GUNARATNA, R. (2014). « The Psychology of Radicalization and Deradicalization: How Significance Quest Impacts Violent Extremism », *Political Psychology*, 35, 69-93.
<http://doi.org/10.1111/pops.12163>
- LACHAL, C. (2005). Suicide bombers. *Champ psychosomatique*, (38), 51-73.
- LACHAL, J. (2012). « Quand les mots manquent, le corps signifie » - Apports de la recherche qualitative à la compréhension du rôle de la nourriture chez l'adolescent obèse et sa famille. Clermont-Ferrand.
- L'INTÉRIEUR, M. DE. (s. d.). *Prévenir la radicalisation*. Consulté 15 septembre 2016, à l'adresse <http://www.interieur.gouv.fr/SG-CIPDR/Prevenir-la-radicalisation/Prevenir-la-radicalisation>
- LAPLANCHE, J., & PONTALIS, J.-B. (2007). *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris, Presses Universitaires de France..
- LE GOFF, J.-P. (2016). *Malaise dans la démocratie*, Paris, Stock.
- LEBRETON, D. (2006). « La scène adolescente : les signes d'identité », *Adolescence*, n° 53(3), 587-602.
- LUDOT, M. (2016). *La radicalisation djihadiste peut-elle concerner le champ de la psychiatrie?-Revue de littérature complémentariste et illustrations cliniques, chez l'adolescent et le jeune adulte*. Paris.
- MANSOURI, M., CHERKI, A., & MORO, M.-R. (2013). *Révoltes postcoloniales au coeur de l'Hexagone*. Paris, Presses Universitaires de France..

- MARCELLI, D. (2012). *Il est permis d'obéir-L'obéissance n'est pas la soumission*. Paris, Le Livre de Poche.
- MARCELLI, D., & BRACONNIER, A. (2008). 2 – « L'adolescence : Regroupements Conceptuels » In *Adolescence et psychopathologie (7e édition)* (p. 37-65). Paris, Elsevier Masson.
- MARTY, F. (2013). « L'adolescent face à ses institutions ». Présenté à *I Coloquio internacional sobre culturas adolescentes subjetividades, contextos y debates actuales*, Argentine.
- MARTY, F., & CHAGNON, J.-Y. (2006). Identité et identification à l'adolescence.
- MATOT, J.-P. (2011). « Place des processus de déconstruction dans l'appropriation subjective à l'adolescence », *La psychiatrie de l'enfant*, 54(1), 175-200.
- MCCAULEY, C., & MOSKALENKO, S. (2008). « Mechanisms of Political Radicalization: Pathways Toward Terrorism », *Terrorism and Political Violence*, 20(3), 415-433.
<http://doi.org/10.1080/09546550802073367>
- MINOIS, G. (1997). *Le Couteau et le poison: L'assassinat politique en Europe (1400-1800)*. Fayard.
- MOGHADDAM, F. M. (2005). « The Staircase to Terrorism: A Psychological Exploration ». *American Psychologist*, 60(2), 161-169. <http://doi.org/10.1037/0003-066X.60.2.161>
- MORIN, E. (1969). 2. « Culture adolescente et révolte étudiante ». *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 24(3), 765-776. <http://doi.org/10.3406/ahess.1969.422094>
- NIJBOER, M. (2012). « A Review of Lone Wolf Terrorism: the Need for a Different Approach » [Article].
- PAPE, R. A. (2003). « The Strategic Logic of Suicide Terrorism ». *American Political Science Review*, 97(3), 343-361. <http://doi.org/10.1017/S000305540300073X>
- PETERS, R. (1996). « *Jihad in Classical and Modern Islam: A Reader* ». Princeton, Markus Wiener Pub.
- PLATON, & BRISSON, L. (2007). *Le Banquet* (5e édition revue et corrigée). Paris, Flammarion.

RAN COLLECTION. (2016). *Preventing Radicalisation to Terrorism and Violent Extremism*. Consulté à l'adresse http://ec.europa.eu/dgs/home-affairs/what-we-do/networks/radicalisation_awareness_network/ran-best-practices/docs/ran_collection-approaches_and_practices_en.pdf

ROUSSEAU, J.-J. (2009). *Emile ou de l'éducation*. Paris, Editions Flammarion.

ROY, M., & PRÉVOST, P. (2013). « La recherche-action : origines, caractéristiques et implications de son utilisation dans les sciences de la gestion ». *Recherches qualitatives*, 32(2), 129-151.

ROY, O. (2014). « Al-Qaida et le nihilisme des jeunes ». *Esprit, Mars/Avril*(3), 112-116.

ROY, O. (2015, novembre 24). « Le djihadisme est une révolte générationnelle et nihiliste ». *LE MONDE.FR*. Consulté à l'adresse http://www.lemonde.fr/idees/article/2015/11/24/le-djihadisme-une-revolte-generationnelle-et-nihiliste_4815992_3232.html

RUBY, C. L. (2002). « Are Terrorists Mentally Deranged? » *Analyses of Social Issues and Public Policy*, 2(1), 15-26. <http://doi.org/10.1111/j.1530-2415.2002.00022.x>

SAGEMAN, M. (2005). *Le Vrai visage des terroristes: Psychologie et sociologie des acteurs du djihad*. Paris, Denoël.

SAGEMAN, M. (2008). *Leaderless Jihad: Terror Networks in the Twenty-first Century*. Philadelphia, University of Pennsylvania Press.

SCHMID, A. P. (2013). *Radicalisation, De-Radicalisation, Counter-Radicalisation : A Conceptual Discussion and Literature Review*. ICCT research Paper. Consulté à l'adresse <https://www.icct.nl/download/file/ICCT-Schmid-Radicalisation-De-Radicalisation-Counter-Radicalisation-March-2013.pdf>

SCHWARTZ, S. J., DUNKEL, C. S., & WATERMAN, A. S. (2009). « Terrorism: An Identity Theory » Perspective. *Studies in Conflict & Terrorism*, 32(6), 537-559. <http://doi.org/10.1080/10576100902888453>

- SMITH, J. A. (2015). *Qualitative Psychology: A Practical Guide to Research Methods*. SAGE publications.
- SPAALJ, R. (2010). The Enigma of Lone Wolf Terrorism: An Assessment. *Studies in Conflict & Terrorism*, 33(9), 854-870. <http://doi.org/10.1080/1057610X.2010.501426>
- SPAALJ, R., & HAMM, M. (2015). *Lone Wolf Terrorism in America: Using Knowledge of Radicalization Pathways to Forge Prevention Strategies*.
- TAÏEB, O., RÉVAH-LÉVY, A., MORO, M. R., & BAUBET, T. (2008). « Is Ricoeur's Notion of Narrative Identity Useful in Understanding Recovery in Drug Addicts? », *Qualitative Health Research*, 18(7), 990-1000. <http://doi.org/10.1177/1049732308318041>
- VICTOROFF, J. (2005). « The Mind of the Terrorist A Review and Critique of Psychological Approaches », *Journal of Conflict Resolution*, 49(1), 3-42.
<http://doi.org/10.1177/0022002704272040>
- WAGNER-EGGER, P., & BANGERTER, A. (2011). « La vérité est ailleurs : corrélats de l'adhésion aux théories du complot ». *Revue internationale de psychologie sociale*, Tome 20(4), 31-61.
- WINNICOTT, D. W. (1969a). « La tendance antisociale » In *De la pédiatrie à la psychanalyse* (p. 175-184). Paris, Petite Bibliothèque Payot.
- WINNICOTT, D. W. (1969b). « L'adolescence » In *De la pédiatrie à la psychanalyse* (p. 257-266), Petite Bibliothèque Payot.

ANNEXES

Recherche Action

L'engagement chez les jeunes

Formulaire de consentement destiné au jeune et à sa famille

✂ Quel est l'objectif de ce projet ?

L'objectif de ce projet de recherche est de définir une intervention pertinente psychosociale et /ou éducative pour aider les jeunes et leurs familles qui se questionnent au sujet des radicalités.

✂ Pourquoi nous vous proposons de participer à cette étude ?

Des questionnements se posent autour de la prise en charge adaptée pour ces jeunes qui présentent des problématiques variées et une singularité dans chacun de leur parcours. Le récit de votre expérience nous sera utile pour mieux comprendre et mieux aider des jeunes et leurs familles qui traversent des difficultés similaires à celles que vous avez connues. C'est pourquoi nous avons besoin de votre aide.

✂ Qui vérifie que le projet est justifié et bien mené ?

Avant qu'une recherche puisse être menée à bien, elle doit être vérifiée par un groupe de personnes appelé Comité Consultatif National d'Ethique (CCNE) pour les sciences de la vie et de la santé, chargé de garantir que la recherche est valide et éthiquement acceptable. Ce projet a été revu par le CCNE, le _____, qui a donné son autorisation pour réaliser cette étude.

Tous les entretiens seront anonymes comme le recommande la loi Informatique et Libertés, c'est-à-dire que ni votre nom, ni votre adresse, ni votre numéro de téléphone ne seront communiqués.

✂ Votre participation est-elle obligatoire ?

Absolument pas. Cela dépend de vous. Les données seront anonymisées.

Vos responsables légaux, si vous êtes mineur, doivent également donner leur accord pour que vous participiez au projet.

Comment cela va-t-il se passer ?

Les chercheurs (qui peuvent être médecin, psychologue, sociologue, anthropologue...) vous poseront des questions, et vous pourrez répondre ce que vous voulez et comme vous le voulez. Il n'y a pas de bonne ou de mauvaise réponse.

Cette étude se déroulera en trois temps :

- 1) Accueil de la famille, évaluation de la demande, évaluation de la dynamique familiale
- 2) Entretien avec le jeune, récit de la place de la religion et de ses idéaux dans son parcours
- 3) Proposition faite par les chercheurs. Restitution des ressentis de chacun sur les modifications éventuelles dans les interactions.

Chaque entretien sera enregistré. Les données ne serviront que pour l'étude.

Ne jetez pas cette fiche d'information. Elle peut encore vous être utile. Si vous avez des questions adressez-vous à vos éducateurs et au chercheur ou au médecin responsable de l'étude.

Si vous acceptez de participer, inscrivez vos noms et la date d'aujourd'hui :

Parent :

Jeune :

Chercheur :

Lenjalley Adrien		
<i>Processus adolescent et engagement des jeunes radicalisés : clés de compréhension</i> Étude pilote dans le cadre d'une recherche action pour la prévention de la radicalisation		
Thèse de médecine	Poitiers	2016
<u>RESUME :</u> Le terrorisme djihadiste a pris une nouvelle forme depuis quelques années. L'Occident est relativement peu touché en comparaison des pays musulmans, pourtant la préoccupation est aujourd'hui majeure et anime les débats politiques et universitaires en France. La littérature scientifique s'est très largement penchée sur la question du terrorisme, et différents modèles de compréhension psycho-comportementaux ont émergé pour tenter d'expliquer la radicalisation. Aucun n'est réellement satisfaisant et ne permet d'appréhender le phénomène dans toute sa complexité. En effet, il semble difficile de synthétiser les approches historiques, sociologique, criminologique et psychologique. Sur ce dernier point, les chercheurs du monde entier s'accordent sur l'absence de psychopathologie du terrorisme. Pourtant deux éléments interrogent : l'âge de ces jeunes qui partent faire le djihad, et la forte proportion d'adolescents convertis sans racines culturelles liées à l'islam. De ce constat est né le désir de comprendre en quoi le processus de radicalisation s'inscrit dans le processus adolescent. L'adolescence est une période de grande vulnérabilité sur le plan identitaire. Le dégageant des figures d'attachement et la recherche d'étayage sur le groupe de pairs sont des enjeux essentiels particulièrement bien exploités par les recruteurs du djihad. L'objectif de ce travail est de faire émerger des connaissances théoriques sur la question de la radicalisation adolescente en France. Pour cela, nous avons constitué un groupe de recherche à la Maison de Solenn de l'hôpital Cochin à Paris qui interroge la place de l'engagement chez les jeunes. Le travail présenté ici est une étude pilote qualitative phénoménologique sur les représentations des parents et des adolescents concernant la conversion du jeune à l'islam. Les entretiens se sont déroulés sous la forme d'évaluations pédopsychiatriques classiques et le matériel verbal a été analysé transversalement en utilisant <i>l'Interpretative Phenomenological Analysis</i> (IPA). Les principaux résultats inscrivent l'engagement religieux dans une dynamique relationnelle parent-enfant et dans la construction d'un rapport à soi et au monde. L'engagement apparaît donc ici comme une modalité d'expression de l'adolescence et du processus de séparation-individuation.		
<u>MOTS CLES :</u> radicalisation, terrorisme, adolescence, psychiatrie, recherche qualitative		
<u>JURY :</u> <u>Président</u> : Monsieur le Professeur Ludovic Gicquel <u>Membres</u> : Monsieur le Professeur Nematollah Jaafari Madame le Professeur Marie-Rose Moro Madame le Docteur Rahmethnissah Radjack <u>Directeur de thèse</u> : Mme le Docteur Rahmethnissah Radjack		
<u>DATE DE LA SOUTENANCE :</u> Le 21 octobre 2016		

SERMENT



En présence des Maîtres de cette école, de mes chers condisciples et devant l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe ; ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers mes Maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères.

Que les hommes m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses ! Que je sois couvert d'opprobre et méprisé de mes confrères si j'y manque !

